This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HN PBA4 4

Digitized by Google

37582.6 (49)

Harvard College Library

FROM

Mr. Edgar Scott

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

49.

Digitized by Google

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

Digitized by Google

37522.2 (49)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 1 1952

Digitized by Google

LES

PROJETS DE MARIAGE,

OU

LES DEUX MILITAIRES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Feydeau, par les Comédiens Français, le 5 août 1798.

NOTA. La Notice sur M. Duval se trouve dans le tome huit des comédies en vers, vingt-cinquième volume de la présente collection.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. CAZINI, oncle de Rosaline.
GERMENCEY, colonel de cavalerie.
BELMONT, sous-lieutenant du même régiment.
PÉDRO, valet de Cazini.
ROSALINE, jeune veuve, nièce de Cazini.
UN DOMESTIQUE.

La scène est en Italie, dans une maison de campagne, voisine de Florence.

* NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs.) Les changemens de places, qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Digitized by Google

LES

PROJETS DE MARIAGE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon de campagne, ouvert sur des jardins.

ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Oui, ma nièce, oui, notre jeune sous-lieutenant arrivera ce matin même.

ROSALINE.

C'est sans doute encore un mariage que vous voulez faire? Je vous connais, mon oncle; aux qualités les plus essentielles, aux vertus les plus respectables, vous joignez un petit défaut dont j'ai plus que personne à me plaindre.

CAZINI.

Et quel est ce petit défaut?

Digitized by Google

ROSALINE.

Celui de vouloir toujours marier les gens. Il ne vient pas un homme ici, vous n'allez pas chez un de vos amis, que vous ne formiez à l'instant des projets d'établissement en ma faveur. Heureusement que votre goût pour le changement me sauve bien des importunités. Tel homme que vous me destinez pour époux, vous déplaît à l'instant où quelque autre paraît. Le dernier venu a toujours raison.

CAZINI.

Est-ce donc un crime de m'occuper de ton bonheur ?

ROSALINE.

Mais, si je me trouve heureuse de jouir de ma liberté, pourquoi vouloir changer mon sort ? Vous savez qu'en formant un premier lien, je cédai à vos désirs, plus par obéissance que par amour ; et, puisque la mort a rompu ces nœuds, laissez-moi me soustraire à un second hymen, ou du moins attendez que mon cœur fasse seul le choix d'un époux.

CAZINI.

Ah ! je vois que tu songes encore à cet officier de cavalerie, qui dans une fête à Florence....

ROSALINE.

Il est vrai ; en vain deux ans se sont écou-

Digitized by Google

lés depuis cette rencontre; sa figure, sa douceur, son courage lorsqu'il me vit insulter, tout est encore présent à ma mémoire.

CAZINI.

Chimères! me feras-tu croire qu'il est possible de s'attacher à un homme qui vous parle trois heures? dont on ne connaît ni le nom, ni les avantages personnels?...

ROSALINE.

Tout dépend souvent dans la vie du premier coup-d'œil et de la situation plus ou moins avantageuse dans laquelle on s'offre à nos regards. Celle de cet étranger ne pouvait être qu'intéressante pour moi. Dans cette fête publique, que vous avez si méchamment rappelée, j'avais perdu dans une foule immense les amis qui m'y avaient conduite : seule, sans contenance, en butte aux propos grossièrement galans d'un nombreux essaim d'étourdis, je ne savais que dire, que répondre, que faire : mon embarras accroissait encore leur impertinence. Un jeune homme paraît, impose par sa fermeté, me ravit à ces étourdis, et s'offre d'être mon guide. Je l'accepte en tremblant; sa physionomie était douce, ses manières respectueuses; je voyais en lui dans le moment un libérateur, un protecteur, un ami, et j'ignore encore, lorsqu'après quelques heures de recherche, il m'eut

Digitized by Google

rendue à ma société, si je n'étais pas contente de ma triste aventure, et désolée de lui voir une fin aussi prompte.

CAZINI.

Voilà bien les femmes ! elles n'ont que des idées romanesques.

SCÈNE II.

PÉDRO, ROSALINE, CAZINI.

PÉDRO, du fond.

Monsieur, le déjeûner est préparé, comme vous l'avez ordonné, au petit pavillon du parc.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ROSALINE, CAZINI.

ROSALINE.

Pourquoi donc me faire aller déjeûner aussi loin ?

CAZINI.

Pourquoi ? Tu sais que ce pavillon donne

Digitized by Google

sur la grande route de Florence, qu'on y voit passer de là tous les voyageurs....

ROSALINE.

Eh bien !

CAZINI.

Eh bien ! le jeune Belmont doit arriver ce matin même, à dix heures ; il me l'a écrit, nous le verrons, nous l'appellerons....

ROSALINE.

Comment le reconnaîtrez-vous ? Vous m'avez dit vous-même que vous ne l'aviez vu que dans son enfance.

CAZINI.

Son uniforme, son grade, tout nous le fera distinguer des autres voyageurs. Je me fais une fête d'embrasser le fils de mon vieil ami. Oh ! si son père m'eût écrit plus tôt qu'il habitait la ville voisine, il y a long-tems que je l'aurais prié de venir nous voir.

ROZALINE.

Allons, je vois que nous allons avoir grande compagnie ; car vous savez que les militaires agissent sans façon. Il va nous présenter quelques compagnons d'armes, qui, à leur tour, nous présenteront aussi quelques amis ; du sous-lieutenant au capitaine, du capitaine au

Digitized by Google

colonel, nous nous trouverons insensiblement recevoir tout le régiment.

CAZINI

Je ne crains pas cela. Dans ma lettre d'invitation, je le prie de n'amener personne; surtout de ne point parler de toi à son colonel....

ROSALINE.

Comment donc! que signifie cette défense?

CAZINI.

C'est que ce colonel est un homme très-dangereux pour les femmes.

ROSALINE.

Vous piquez ma curiosité; d'où savez-vous donc tout cela?

CAZINI.

De Pédro qui l'a servi long-tems.

SCÈNE IV.

PÉDRO, ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Tiens, le voilà; demande lui plus tôt... Pédro!

Digitized by Google

PÉDRO.

Monsieur.

ROSALINE.

Vous avez donc servi un certain colonel dont la réputation?...

PÉDRO.

Est très-bonne. Il est brave et galant. Il aime à triompher également des ennemis et des femmes. Ruses de guerre, ruses d'amour lui sont connues. Je suis certain que, s'il voit jamais Madame, il emploiera toutes les finesses de son art pour parvenir à lui plaire.

ROSALINE.

Je me sens de force à mettre toutes ses ruses en défaut.

CAZINI.

Je ne m'y fierais pas.

ROSALINE.

Au moins y a-t-il quelque mérite à se laisser vaincre. Mais n'avoir tous les jours qu'à repousser l'ennuyeuse langueur des amans timides que mon veuvage m'attire, n'entendre que des soupirs et de fades déclarations; avec un amant de ce caractère, la lutte est glorieuse; on oppose l'esprit à l'esprit, et l'on trouve enfin quelque honneur à remporter une victoire.

Digitized by Google

CAZINI.

Style de coquette, ma nièce. Nous ferons mieux de nous rendre au pavillon.

ROSALINE.

Allons donc attendre ce nouvel amant. Je ne sais si je me trompe; mais je crains pour lui le sort des autres. Il viendra, il verra, il aimera, il parlera, et il ennuiera. Selon votre louable habitude, vous me l'offrirez pour époux, je refuserai; vous vous fâcherez, je vous embrasserai; et notre amant confus, embarrassé, à l'exemple de ses prédécesseurs, nous délivrera bientôt de sa personne et de son respectueux amour.

CAZINI.

Nous verrons; viens toujours à sa rencontre.

SCÈNE V.

PÉDRO.

Mon maître aura beau projeter des mariages, attirer des amans, donner des paroles; si le choix ne convient pas à sa nièce, il en sera pour ses avances. Mais j'entends le pas d'un cheval!... On entre dans la cour.... Un officier!.... Serait-ce déjà notre jeune hom-

Digitized by Google

me ?... Eh ? mais, je ne me trompe pas.... C'est lui !... c'est le colonel Germencey.

SCÈNE VI.

GERMENCEY, PÉDRO.

GERMENCEY, en dehors.

Vous direz à M. Cazini que le sous-lieutenant Belmont demande à lui présenter ses respects.

PÉDRO.

Ouais ! qu'est-ce que cela veut dire ? le colonel Germencey, mon ancien maître, ce galant si redouté, se fait annoncer sous le nom de Belmont.... Il y a du mystère. Bonne affaire pour toi, Pédro ! Ah ! colonel, vous avez une intrigue, je dois en être le confident : vous connaissez mon zèle, mes talens ; remettre un billet, tromper un tuteur, éconduire un rival, se taire, parler, mentir, je sais tout faire.... quand on sait me payer.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

GERMENCEY, UN DOMESTIQUE, PÉDRO.

GERMENCEY, entrant, introduit par un domestique.

Je l'attendrai dans cet appartement.

SCÈNE VIII.

GERMENCEY, PÉDRO.

GERMENCEY, se croyant seul.

Bon! pas une figure de connaissance.

PÉDRO.

Oh! qui pourrait se douter jamais que le colonel Germencey ?...

GERMENCEY.

Eh! mais, qui donc ?.... Comment c'est toi, maraud ?

PÉDRO, lui fesant la révérence.

Ah! Monsieur me reconnaît. Mais, comment se fait-il, monsieur le Colonel?...

GERMENCEY.

Parle bas, où plutôt tais-toi. Je ne suis

Digitized by Google

plus Germencey, je suis Belmont; je ne suis plus colonel, je suis sous-lieutenant.

PÉDRO.

Puis-je, sans être indiscret, demander au moins les projets du sous-lieutenant Belmont?

GERMENCEY.

En dépit de moi-même, il faut bien que tu sois du secret.

PÉDRO.

Vous me faites injure, Monsieur sait que je suis l'homme le plus discret....

GERMENCEY.

Et le plus fripon.

PÉDRO.

L'un n'empêche pas l'autre. Qui vous amène ici?

GERMENCEY.

Une folie et le désir de me venger de monsieur Cazini. Tu sais sans doute qu'on attend ici Belmont; que le maître de cette maison l'a invité, par une lettre, à venir passer quelques jours à la campagne; mais tu ignores que M. Cazini, dans cette lettre d'invitation, parle de ma galanterie, l'engage à ne jamais me présenter chez lui, que cela pourrait faire

Digitized by Google

tort à sa nièce ; que sais-je ? mille autres propos semblables. Par je ne sais quel hasard, la lettre tombe entre les mains de mes officiers ; on m'en dit le contenu. Mon amour-propre se pique ; j'apprends que Belmont doit partir aujourd'hui même, qu'il n'est point connu de Cazini ; je feins de ne rien savoir ; je le commande pour une expédition insignifiante, il part en murmurant ; je prends cet habit de sous-lieutenant ; je m'empare du nom de Belmont ; je monte à cheval ; j'arrive, fermement résolu d'aimer la nièce, de tromper le sensible Belmont, et de rire du cher oncle qui n'a pas craint dans sa lettre de s'amuser à mes dépens.

PÉDRO.

A ces vastes projets, je reconnais mon ancien maître. Allons courage, morbleu ! voilà de l'intrigue. Ah ! Monsieur, sans vous, je serais mort ici de consomption.

CERMENCEY.

Y a-t-il long-tems que tu sers Cazini ? Est-ce un bonhomme ?

PÉDRO.

Oh ! la meilleure pâte d'homme ! bon caractère tout-à-fait. Il passe sa vie à marier les gens. Grâce à ses soins, nous n'avons pas un célibataire dans le village. Oh ! c'est un homme précieux pour l'État.

Digitized by Google

GERMENCEY.

Et sa nièce ?

PÉDRO.

Charmante, belle, douce, aimable, bonne; elle fait tout ce qu'elle veut de son oncle. Je suis sûr d'avance qu'il va vous l'offrir en mariage ; mais je suis sûr aussi qu'elle vous refusera de la meilleure grâce. Maintenant que vous voilà au courant, donnez-moi mes instructions : que faut-il faire pour servir vos projets ?

GERMENCEY.

Rien : te taire seulement.

PÉDRO.

Me taire, cela n'est pas difficile. Mais si l'on me fait des questions, il faudra mentir ; et franchement, depuis que je ne vous sers plus, je me suis amendé ; oui, je crois même que je suis devenu honnête homme.

GERMENCEY.

C'est impossible.

PÉDRO.

Mais vous êtes si séduisant ! pour peu que vous le vouliez, je crains beaucoup pour ma réforme.

Digitized by Google

GERMENCEY.

Je t'entends.

PÉDRO.

Vous souvenez-vous que je vous ai servi dans une affaire à-peu-près semblable ? Je me rappellerai toute la vie la manière généreuse dont vous vous comportâtes envers moi. Vous me dites un jour, en me jetant une bourse, mais du ton le plus doux, le plus gracieux : tiens, coquin, voilà trente pistoles.

GERMENCEY.

Cela n'est pas. J'ai bien pu t'appeler coquin ; mais te donner trente pistoles !

PÉDRO.

C'est la vérité.

GERMENCEY.

Allons, puisque tu t'es rappelé si heureusement que je t'ai donné cette somme.... je te la promets.

PÉDRO.

Je me rappelle aussi que vous m'avez souvent manqué de parole.

GERMENCEY.

Hein !... Mais on vient.

Digitized by Google

PÉDRO.

C'est mon maître. (*A part.*) Nous aviserons aux moyens de nous faire payer.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CAZINI, GERMENCEY.

CAZINI.

Je vous demande pardon, si je ne vous ai pas reçu le premier; mais ma nièce et moi nous étions à vous attendre sur la route.

GERMENCEY, souriant.

Ah! vous m'attendiez! Je suis pénétré de vos bontés.

CAZINI.

En vérité, mon cher Belmont, je suis bien aise de vous voir, d'embrasser en vous le fils d'un de mes vieux amis.

(Il l'embrasse.)

GERMENCEY.

Que ne puis-je inspirer à votre charmante nièce un aussi vif intérêt!

CAZINI.

Dans peu vous la verrez. Je ne me lasse pas de vous regarder. Quand je pense que je

Digitized by Google

vous ai vu pas plus haut que cela, que je vous ai fait sauter sur mes genoux....

GERMENCEY.

Je ne me souviens pas trop de ce tems-là !

CAZINI.

Et le bonhomme, comment se porte-t-il ?

GERMENCEY.

Mais... le bonhomme se porte assez bien.

CAZINI.

Savez-vous que vous lui ressemblez ?

GERMENCEY.

Croyez-vous ?

CAZINI.

Oui, oui, vous avez beaucoup de ses traits.

GERMENCEY.

En effet, on dit que je ressemble à mon père.

CAZINI.

Or ça, mon jeune ami, je vais vous prouver, par ma franchise, l'attachement que j'ai pour vous, pour votre famille.

GERMENCEY.

Je suis reconnaissant d'avance...

Digitized by Google

CAZINI.

Pas de remercîment, vous ne savez pas ce que je veux faire : vous croyez peut-être que c'est le seul désir de vous voir, qui m'a fait vous engager à venir passer quelques jours avec nous? j'ai bien ma foi d'autres projets! l'estime que j'ai pour vos parens, m'engage à vous les confiër, et les voici. Vous ne connaissez pas ma nièce, elle est charmante; elle est veuve, vous êtes garçon; elle est aimable, vous avez, dit-on, beaucoup d'esprit; vous la verrez, elle vous plaira, et vous l'épouserez.

GERMENCEY.

L'épouser!.. (*A part.*) Je ne m'attendais pas à celui-là. (*Haut.*) Monsieur, puis-je penser que dans ma situation!...

CAZINI.

Je sais ce que vous allez me dire. Vous craignez de n'être pas assez riche; vous n'osez espérer qu'un simple sous-lieutenant.... mais rassurez-vous, mon ami, vous avancerez en grade; et quant à la fortune, je me charge de réparer ses torts à votre égard.

GERMENCEY.

Quoi, Monsieur, vous voudriez?...

CAZINI.

Oui, mon ami, je vous donne ma nièce et

Digitized by Google

la moitié de mon bien. Cette maison avec tout son parc vous appartiendra..... Comment la trouvez-vous la maison ? hein ?

GERMENCEY.

Elle serait du goût de tout le monde.

CAZINI.

Le principal est qu'elle soit du vôtre.

GERMENCEY.

Je ne souffrirai pas que vous vous priviez en ma faveur....

CAZINI.

Ce ne sera point une privation. Je vivrai avec vous comme un père au milieu de ses enfans....

GERMENCEY, à part.

L'excellent homme ! je commence à me repentir.

CAZINI.

J'ai cependant une grâce à vous demander. Quand vous serez le maître de la maison...

GERMENCEY.

Je ne le suis pas encore.

CAZINI.

Cela ne tardera pas. S'il vous prend fantai-

Digitized by Google

sie de faire quelques changemens dans le parc, ne coupez pas le bois des maronniers.

GERMENCEY.

Je puis vous assurer que je ne le couperai pas.

CAZINI.

J'y tiens, je l'ai planté dans mon enfance. D'ailleurs on peut le dire, depuis long-tems on coupe les bois, et on ne les replante point.

GERMENCEY.

Vous avez bien raison.

CAZINI.

Allons, c'est une affaire finie. Vous allez faire votre cour à ma nièce; elle fera d'abord quelques difficultés pour se remarier, mais vous les surmonterez. Dès qu'elle aura consenti, je ferai appeler un notaire; le contrat se fait, je stipule la dot, je vous donne ma terre dont vous me promettez toujours de respecter les bois; je fais venir des présens de noces, les habits se font, je convie les voisins, ordre pour le festin, grande chère, grand feu, grande rumeur, la noce se fait, les violons jouent, on danse... il me semble que j'y suis déjà. Que je vous embrasse, mon cher neveu.

Digitized by Google

GERMENCEY.

Eh bien! de tout mon cœur, mon cher oncle.

SCÈNE X.

ROSALINE, CAZINI, GERMENCEY.

ROSALINE, a entendu les derniers mots, et les voit s'embrasser.

Mon cher oncle! allons me voilà déjà mariée.

CAZINI.

Ah! c'est toi, tu arrives à propos.

GERMENCEY, la saluant.

Madame veut-elle bien recevoir mes hommages?

ROSALINE, lui rendant le salut.

Vous me faites honneur.

CAZINI, bas à Rosaline.

Que dis-tu de ce jeune homme? n'a-t-il pas bon air?

ROSALINE, bas à Cazini.

Mais je ne vois rien dans lui que de très-ordinaire.

Digitized by Google

GERMENCEY, à part.

Cette veuve est charmante.

CAZINI, bas au colonel.

Vous la trouvez bien, n'est-il pas vrai ? Elle est veuve, maîtresse de sa main; c'est à vous de lui plaire.

ROSALINE, à part.

Aux confidences qu'ils se font, je vois que déjà tout est arrangé.

CAZINI.

Allons, mon cher Belmont, pardon si je vous quitte; mais j'agis sans cérémonie. A la campagne, liberté tout entière; c'est un de ses avantages.

ROSALINE.

Je vois sa ruse.

CAZINI.

Regardez-vous ici comme chez vous. Oh ! vous nous resterez, je l'espère.

ROSALINE.

Monsieur n'a peut-être pas obtenu de son colonel la permission de s'absenter longtems.

GERMENCEY.

Pardonnez-moi. Le colonel et moi, nous sommes très-bien ensemble; et je puis vous

Digitized by Google

répondre qu'il est, dans ce moment, très-disposé en ma faveur.

CAZINI.

Ah ! diable ! vous êtes très-lié avec le colonel ? Je l'ignorais. Je me suis un peu égayé sur son compte. D'ailleurs, moi, je n'en sais pas davantage. J'ai écrit ce qu'on m'a dit. Je suis sûr que, si notre galant colonel savait cela, il me jouerait quelque tour.

GÉRMENCEY, riant.

Cela se pourrait bien.

ROSALINE.

Je suis certaine, moi, qu'on vous a trompé. Le colonel Germencey peut être galant ; mais je le crois très-éloigné des défauts qu'on lui donne dans le monde. Qu'en dites-vous, Monsieur ?

GERMENCEY.

Je ne dois pas le juger ; il peut être volage, inconstant ; mais, comme vous le dites fort bien, Madame, il n'est pas indigne de votre estime.

CAZINI.

Il ne me plaît pas à moi ; mais, grâce au ciel, je n'ai point l'honneur de le connaitre. Allons, je cours donner des ordres...

Digitized by Google

ROSALINE.

Quoi ! vous me laissez ?....

CAZINI.

En bonne compagnie. (*Bas à Germencey.*) Jeune homme, soyez aimable ; songez qu'il faut lui plaire.

GERMENCEY, bas à Cazini.

Je ferai l'impossible.

CAZINI, bas à Rosaline.

Et toi, Rosaline, songe que c'est le fils d'un ancien ami, et qu'il mérite des égards. (*A part.*) Tout va bien. Ils s'entendront, je le vois dans leurs yeux.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSALINE, GERMENCEY.

GERMENCEY.

Combien je dois de reconnaissance à monsieur votre oncle ! Il me permet de m'entretenir avec vous.

ROSALINE.

Si j'en crois les apparences, il vous a permis encore...

Digitized by Google

GERMENCEY.

Je n'oserais prétendre sans votre aveu...

ROSALINE, souriant.

Je l'ai deviné : j'aime, j'estime mon oncle, il le mérite ; mais je ne puis souffrir le ridicule qu'il se donne en voulant toujours me marier au premier venu.

GERMENCEY.

Au premier venu?

ROSALINE.

Sans doute. Tenez, je suis certaine que déjà tout est conclu. Soyez de bonne foi, ne vous a-t-il pas fait espérer que vous obtiendriez mon cœur? ne vous a-t-il pas même annoncé qu'aussitôt mon aveu, la noce se ferait? il vous a peut-être promis encore d'y danser lui-même. (*Elle rit.*) Ah ! ah ! ah !

GERMENCEY.

Mais...

ROSALINE.

Et vous avez cru bonnement tout ce qu'il vous a dit? avouez tout. (*D'un ton sérieux.*) Il aurait dû vous prévenir en même tems que la fatalité qui s'attache toujours aux grandes entreprises, l'empêche de réussir dans tous les mariages qu'il projette. Il aurait dû vous dire que, s'il promet toujours mon cœur, il n'y a que moi qui le donne; que ce cœur si

Digitized by Google

recherché, si souvent promis par mon oncle, si vainement demandé par ses protégés, est encore à moi tout entier ; et je doute, entre nous, que ce soit à ses soins officieux que je doive jamais la perte de ma liberté.

GERMENCEY.

Cette rigueur m'étonne. A votre âge, avec tant de grâces en partage, tant de beauté !...

ROSALINE.

Nous y voilà. Je vois que vous allez vous récrier aussi sur ma cruauté ; vous allez me vanter les plaisirs de l'hymen, me parler de désirs, d'union des ames, de nœuds tissus de fleurs... Eh ! Monsieur, depuis mon veuvage, je n'ai entendu que semblables propos. Je sais par expérience ce qu'est l'hymen, quand on cède à l'obéissance quand on estime, comme on dit, son mari. L'estime, l'amitié, les prévenances, rien de tout cela ne tient lieu d'amour. Une femme cède presque toujours aux vœux de ses parens, sans connaître tous les dangers du mariage : un changement d'état la séduit d'abord ; elle cherche le plaisir dans les distractions ; mais le tems fuit, la nouveauté passe, l'ennui vient, le dégoût suit, la chaîne s'appessantit de jour en jour ; et trop heureuse est la femme qui peut espérer une tranquillité monotone, la paix de l'habitude, une existence supportable enfin,

Digitized by Google

au milieu des chagrins toujours renaissans d'un lien mal assorti.

GERMENCEY.

Je vous admire, Madame, et je partage même un peu vos idées. Mais vous ne me désespérerez pas au point...

ROSALINE.

Oh! quittez donc ce langage. Je devine quel sera votre désespoir; mais je ne puis qu'y faire. Le plus grand de vos torts est celui d'être présenté par mon oncle. L'ennui que me causent ses persécutions, jette une défaveur complète sur tous les prétendans de sa façon. Et tenez! voyez quelle est la bizarrerie de son étoile, ou plutôt quel est l'esprit de contradiction inné dans le cœur des femmes; ce colonel, dont mon oncle parlait tantôt avec tant de légèreté, ce colonel que l'on écarte de la maison sans qu'il ait manifesté le désir de s'y présenter, est peut-être l'homme pour lequel, sans le connaître, je me sentirais quelque prévention.

GERMENCEY.

Comment! serait-il vrai que ce colonel?...

ROSALINE.

Oui, Monsieur, il me plaît; car du moins celui-là je ne l'ai jamais vu.

Digitized by Google

GERMENCEY.

Oh! s'il connaissait son bonheur, ou si j'étais à sa place, que de moyens n'emploierais-je pas pour vous voir en secret! Je parie que vous lui pardonneriez volontiers toute espèce de déguisement.

ROSALINE.

Vous l'avez deviné. Un déguisement aurait quelque chose de charmant. J'ai aussi l'esprit un peu romanesque, c'est encore là unde mes défauts. Il eût été plaisant, par exemple, qu'il se fût trouvé dans la maison, lors de l'arrivée de quelque concurrent. Faites-vous un tableau de l'embarras des deux amans; on a peur d'abord d'être découvert; on se cache, on s'évite, on se parle par signe, on se voit à la dérobée, on ne se dit qu'un mot; mais qu'il est expressif! On rit aux dépens du nouveau prétendu, et ce mélange d'amour, de crainte et de malignité, en ajoutant un comique piquant à la situation, rend les scènes d'amour moins langoureuses, et répand une aimable variété sur l'uniformité de la galanterie.

GERMENCEY, vivement.

Ah! que ne puis-je devenir le héros!....

ROSALINE.

Vous voulez rire certainement?

Digitized by Google

GERMENCEY, tombant à ses genoux.

Non, c'est à genoux que je dois vous avouer....

SCÈNE XII.

ROSALINE, CAZINI, GERMENCEY.

CAZINI, du fond.

Bon ! il est à ses genoux !

GERMENCEY, sans voir Cazini.

Vous allez sans doute vous fâcher, lorsque vous apprendrez....

ROSALINE.

Ah ! de grâce, quittez cette posture.....

CAZINI.

Bien ! très-bien ! (*A Rosaline.*) Tu commences pourtant à croire que je pourrai réussir dans mes projets de mariage.

ROSALINE.

Demandez à Monsieur ce qu'il en pense.

GERMENCEY.

Mais je ne suis pas mécontent de mon sort.

CAZINI.

Tant mieux.

Digitized by Google

ROSALINE.

Oh ! vous savez bien prendre la chose. (*Ironiquement.*) Et puisque vous êtes si facile à contenter, je vous promets d'avoir toujours pour vous les mêmes bontés.

CAZINI.

Oh ! pour cette fois j'aurai raison, ou je serai bien trompé.

SCÈNE XIII.

ROSALINE, CAZINI, PÉDRO, GERMENCEY.

PÉDRO, à Cazini.

Il y a un officier du même régiment que Monsieur, qui demande à vous voir.

ROSALINE.

Encore un prétendant !

CAZINI, à Germencey.

Est-ce quelqu'un de vos amis que vous auriez prié ?.. .

GERMENCEY.

Je ne prendrais pas cette liberté. C'est bien assez que j'aie osé venir....

Digitized by Google

CAZINI.

Cet officier a-t-il dit son nom ?

PÉDRO.

Il dit s'appeler Belmont, sous-lieutenant de cavalerie.

GERMENCEY, à part.

Je suis perdu.

CAZINI.

Quelle folie !

ROSALINE.

Seriez-vous deux officiers du même nom ?.. Vous avez l'air embarrassé ?

GERMENCEY, à part.

On le serait à moins. (*Haut.*.) Cela me paraît si singulier...

CAZINI.

Il ne faut pas qu'il entre avant que j'aie éclairci tout ceci.

PÉDRO.

Je vais lui dire...

CAZINI.

Non, reste, j'ai besoin de toi. Holà, quelqu'un !

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, dans le fond.

CAZINI, au domestique qui paraît.

Vous direz à ce militaire qui vient d'arriver, que je ne puis encore le recevoir.

SCÈNE XV.

ROSALINE, CAZINI, PÉDRO, GERMENCEY.

CAZINI.

Je ne conçois rien à tout cela. Mais, dites-moi, votre colonel aurait-il su par hasard que vous veniez ici?

GERMENCEY.

C'est probable. Quelques camarades auraient pu lui dire....

CAZINI.

Il est jeune, entreprenant....

GERMENCEY.

Capable de tout quand il s'agit de voir une jolie femme.

Digitized by Google

PÉDRO.

Et de tromper un oncle qui s'est amusé à ses dépens.

CAZINI.

Tu m'as raconté de lui des traits....

PÉDRO, regardant méchamment le colonel.

Pendables.

ROSALINE.

Oh! il serait plaisant que ce fût lui.

CAZINI.

Mais je n'y pense pas. Tu dois l'avoir reconnu, tu l'as servi.

PÉDRO, feignant d'être embarrassé.

Moi, Monsieur!.. Oh! il y a si long-tems... Je craindrais que ma mémoire..... Et puis d'ailleurs la probité....

CAZINI.

Tu es un maraud! tu as reçu de l'argent pour te taire.

GERMENCEY, bas à Pédro.

Tâche de me tirer de là.

PÉDRO.

Monsieur, je n'ai rien reçu; (*Regardant le colonel.*) mais on m'a promis.

Digitized by Google

CAZINI.

Ah! on t'a promis. Dis la vérité, ou je te chasse à l'instant.

PÉDRO.

Eh bien! Monsieur, je la dirai. D'abord, aussitôt que M. le colonel est arrivé, je l'ai reconnu.

CAZINI.

Bon! poursuis.

PÉDRO.

Il entre dans la cour, il descend de cheval, il dit au domestique d'annoncer le sous-lieutenant Belmont.

CAZINI.

Après?

PÉDRO, regardant furtivement le colonel.

Il me reconnaît à son tour. Je vois son embarras... (*Germencey fait des signes à Pédro.*) Il me fait des signes, parce qu'il craint que je ne le découvre.

CAZINI.

Ah! il te fait des signes!

PÉDRO.

Oui; mais je ne fais pas semblant de les entendre. (*Germencey fait des signes d'impatience.*) Il s'impatiente.

Digitized by Google

ROSALINE.

C'est qu'il y avait là sans doute quelques importuns?

PÉDRO.

Vous l'avez dit, Madame, il y avait deux personnes qui le gênaient beaucoup.

GERMENCEY, bas à Pédro.

Trente pistoles si mon stratagême réussit.

CAZINI.

La fin de ton histoire.

PÉDRO.

Il s'approche tout doucement de moi, tout doucement....

CAZINI, d'un ton de confiance.

Je le vois d'ici.

PÉDRO, vivement.

Non, vous ne voyez rien. (*Du ton de sa narration.*) Il me dit tout bas à l'oreille : « trente pistoles si mon stratagême réussit. »

CAZINI.

Trente pistoles!

ROSALINE.

Comme il est généreux!

PÉDRO.

Attendez, attendez, je ne les tiens pas en-

Digitized by Google

core. Moi qui ne me contente pas de paroles, je fais la sourde oreille.... il s'en aperçoit, il met la main à sa poche.... (*Il regarde le colonel qui, loin de chercher de l'argent, porte la main à son visage.*) Non, il ne la met pas encore.

GERMENCEY, à part.

Le bourreau! qu'il est adroit!

GAZINI.

Finiras-tu ton récit?

ROSALINE.

Pourquoi tous ces détails?

PÉDRO.

Ils sont très-nécessaires. (*En appuyant sur chaque mot, et en regardant le colonel.*) Je fais entendre adroitement à cet amant déguisé que son sort dépend de moi; il sent la valeur de cette parole, et pour cette fois il tire une bourse....

(Germencey tire véritablement une bourse, et fait par degrés tout ce que le valet dit dans le couplet suivant.)

ROSALINE.

Eh bien! il te la donne?

PÉDRO.

Non, pas tout de suite, à cause des importuns. Il regarde de tout côté si personne ne le voit; il s'approche de moi, me tire par

Digitized by Google

le pan de mon habit; je comprends fort bien ce signe, j'avance la main discrètement, je saisis la bourse, personne n'en voit rien, et la voilà.

(Pédro tourné vers Cazini, a toujours l'air de lui raconter ce qui s'est passé entre le colonel et lui; et au moment où il dit: J'avance la main; il présente l'autre au colonel qui lui donne la bourse; il la repasse vivement derrière son dos, et la montre à tout le monde.)

ROSALINE.

A la fin?

PÉDRO.

Je puis vous assurer, Monsieur, que je vous ai dit l'exacte vérité.

CAZINI.

Cela n'est pas difficile à croire.

PÉDRO.

Ma franchise mériterait de votre part....

CAZINI.

C'est bon, c'est bon. Je ne reviens pas de la hardiesse de ce colonel....

ROSALINE.

Je trouve son idée plaisante.

CAZINI.

Éloignez-vous. Je veux méditer sur le parti que je dois prendre.

Digitized by Google

GERMENCEY.

Il n'en est qu'un que la prudence vous indique. Songez qu'il est mon colonel ; qu'il serait dangereux de m'exposer à manquer à la subordination. Je vous conseille pour lui.... comme pour moi, de ne pas le recevoir.

CAZINI.

Je ne le recevrai pas.

ROSALINE.

Moi, je suis de l'avis contraire. Recevez-le, faites-lui bon accueil, feignez de ne pas le reconnaître, et laissez-moi le soin de la vengeance.

CAZINI.

Eh bien ! je le recevrai.

GERMENCEY.

Ce parti est le plus dangereux.

ROSALINE.

Monsieur parle toujours en sa faveur. Au reste, faites comme vous l'entendrez. Je consens à m'éloigner; mais je vous préviens que je vais faire mon possible pour voir un instant ce colonel, qui me semble d'autant plus intéressant, qu'il embarrasse ici tout le monde.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

PÉDRO, CAZINI, GERMENCEY.

GERMENCEY.

Ne l'en croyez pas, tous nos projets seraient détruits. Votre nièce paraît disposée en sa faveur.

CAZINI.

Comment ! vous croyez que...

GERMENCEY.

Faites-lui dire par Pédro qu'il vous est impossible de le recevoir. Donnez une raison quelconque....

PÉDRO.

Confiez-moi un plein pouvoir, je me charge de le congédier.

CAZINI.

Oui; mais l'argent qu'il t'a donné ?...

PÉDRO.

Soyez tranquille, je le garderai. (*Regardant le Colonel.*) Il me l'a donné de si bon cœur !

CAZINI.

C'est très-embarrassant, extrêmement

Digitized by Google

embarrassant. Vous entendez bien que les procédés, la politesse, son grade de colonel; moi qui d'ailleurs aime beaucoup les militaires... (*A Germencey.*) Si vous alliez le trouver, si vous lui fesiez entendre...

PÉDRO.

Ah! Monsieur, voulez-vous être la cause d'un malheur? Il faut qu'il se cache au contraire. (*Au Colonel.*) Allez faire un tour dans le parc, et bientôt...

CAZINI.

En effet, c'est le plus prudent. Moi et Pédro nous arrangerons l'affaire.

GERMENCEY, bas à Pédro, en sortant.

Songe à gagner l'argent que tu as reçu.

PÉDRO, bas à Germencey.

Il est bien gagné, puisque je le tiens.

SCENE XVII.

PÉDRO, CAZINI.

CAZINI, après un moment de réflexion.

Mon parti est pris. Va trouver ce jeune homme. Dis-lui...

Digitized by Google

PÉDRO.

Qu'il remonte à cheval, et qu'il parte.

CAZINI.

Non, qu'il entre. Je vais lui parler d'une manière...

PÉDRO, à part.

Ah! diable! ce n'est pas là mon compte. (*Haut.*) Non, Monsieur, il ne faut pas que vous ayez rien à démêler avec cet étranger. Je le connais: c'est un homme terrible; vous, vous n'êtes pas endurant; vous avez le bon droit de votre côté; vous n'aimez pas qu'on vous trompe: et vous avez raison. Vous lui parlerez ferme; lui, comme militaire, vous répondra sur le même ton; vous vous fâcherez; il redoublera de force, d'adresse, de ruse pour en venir à son honneur; et peut-être enfin que, malgré tous vos efforts, il cherchera querelle à son rival, il le tuera et il enlèvera votre nièce.

CAZINI.

Enlever!... (*En colère.*) Je ne le souffrirai pas. (*Se radoucissant.*) Passe encore s'il la demandait en mariage. Je pourrais consentir....

PÉDRO.

Est-ce qu'un galant de profession demande jamais une femme en mariage? Fi donc!

Digitized by Google

c'est trop commun. Il l'enlèvera, c'est moi qui vous le dis.

GAZINI.

Mais quel moyen emploieras-tu plus que moi ?....

PÉDRO.

Oh ! un bien simple. Je connais le Colonel ; au milieu de tous ses défauts, il a du bon vraiment. Il a d'ailleurs infiniment de confiance en moi, la plus grande idée de ma probité. Je lui parlerai en père, je le ferai rougir de ses erreurs. Je lui dirai, d'un ton pathétique, les larmes aux yeux : pourquoi venez-vous troubler la tranquillité d'une honnête famille, d'un homme paisible, qui n'a d'autre sollicitude que de marier dignement sa nièce ? Je redoublerai de chaleur, d'éloquence ; je le connais, il n'y résistera pas. Je le vois déjà qui s'attendrit ; il m'embrasse, il remonte à cheval, il s'éloigne au galop ; je reviens promptement vous annoncer cette bonne nouvelle : dans le ravissement qu'elle vous cause, vous me remerciez, vous tirez une bourse, vous me la donnez. je la reçois, nous sommes contens,... et tout est fini.

GAZINI.

Tu m'as attendri ! tu es un honnête garçon. Et pour le zèle que tu montres, je te promets une récompense.

Digitized by Google

PÉDRO.

Oh ! ce n'est pas l'intérêt...

SCÈNE XVIII.

BELMONT, PÉDRO, CAZINI.

BELMONT, en dehors.

Je me lasse d'attendre, il faut que je lui parle.

PÉDRO.

Le voilà ; sortez vite, et je vous réponds qu'avant dix minutes, nous en serons débarrassés.

CAZINI.

Allons, fais tout pour le mieux.

SCÈNE XIX.

PÉDRO.

Tout va bien. Courage, Pédro ! le Colonel t'a payé pour servir ses projets ; ton maître te paiera pour se faire tromper ; il faut que notre sous-lieutenant paie pour recevoir son congé.

Digitized by Google

SCÈNE XX.

BELMONT, PÉDRO.

BELMONT, en entrant.

Je ne comprends rien à cette manière de recevoir les gens que l'on invite.

PÉDRO, à part.

Voilà le moment.

BELMONT.

Me faire attendre une heure dans une antichambre ! (*A Pédro.*) Ah ! vous êtes de la maison ?

PÉDRO.

Oui, Monsieur.

BELMONT.

Vous pourrez me dire pourquoi M. Cazini refuse de me recevoir ?

PÉDRO.

C'est qu'apparemment il ne le veut pas.

BELMONT.

Comment ! il m'invite à venir passer quelques jours chez lui, je cède à son invitation ; je trouve le moyen de me soustraire à mes

Digitized by Google

devoirs, et je reçois cet accueil ! Il y a là-dessous quelque mystère.

PÉDRO.

Oh ! un très-grand mystère.

BELMONT.

Ne peux-tu me le dire ?

PÉDRO.

Impossible. On m'a défendu, sous peine d'être chassé comme un mauvais sujet, de rien révéler de ce qui se passe ici. Je suis un pauvre garçon, moi, sans fortune ; je n'ai que ma place et ma probité pour tout bien, et vous sentez que je ne dois pas m'exposer à les perdre.

BELMONT.

Si l'on te donnait les moyens de ne pas craindre la perte de ta place ?

PÉDRO.

Je tremblerais alors pour ma probité.

BELMONT, lui offrant une bourse.

Avec ceci peut-on savoir bien des choses ?

PÉDRO, prenant la bourse.

Oui, nous pouvons commencer à jaser.

BELMONT.

Dis-moi d'abord quelle peut être la cause

Digitized by Google

de ce changement subit? J'ai cru que, d'après la lettre affectueuse...

PÉDRO.

Depuis ce tems il est arrivé bien du changement. Tout le monde s'est mis dans la tête que vous n'étiez pas le sous-lieutenant Belmont....

BELMONT.

Et qui suis-je donc?

PÉDRO.

On prétend que vous êtes le colonel Germencey, un libertin fieffé, un coureur d'aventures.

BELMONT.

Qui peut avoir donné lieu à ce bruit ridicule?

PÉDRO.

Un certain valet qui dit avoir servi ce colonel. M. Cazini qui n'aime pas ce militaire...

BELMONT.

Il est vrai que dans sa lettre il n'en dit pas de bien.

PÉDRO.

Et voilà pourquoi il ne veut pas vous recevoir.

Digitized by Google

BELMONT.

C'est un tour que l'on veut me jouer. Ce valet est un fripon.

PÉDRO.

Je n'en disconviens pas.

BELMONT.

Il aura été gagné....

PÉDRO.

Par quelque rival.

BELMONT.

Un rival! Et pourquoi en aurais-je? Je ne connais ni la nièce, ni l'oncle. On dit, il est vrai, que cette nièce est jolie.

PÉDRO.

On dit aussi que l'oncle veut la marier à tout le monde.

BELMONT.

Je le sais. C'est une manie qu'on lui reproche.

PÉDRO.

Il aura sans doute manifesté ses vues sur vous; quelque prétendant aura su cela...

BELMONT.

Il se sera introduit dans la maison.

Digitized by Google

PÉDRO.

Un valet aura servi cet amant déguisé.

BELMONT.

On lui aura donné de l'argent.

PÉDRO.

Oui, peut-être bien... trente pistoles.

BELMONT.

Et ce fripon aura soutenu effrontément...

PÉDRO.

Que vous étiez le Colonel.

BELMONT.

L'oncle se met en colère...

PÉDRO.

Il me charge de vous dire...

BELMONT.

De repartir à l'instant.

PÉDRO.

Sans doute. Vous, vous sentez que la nécessité vous force...

BELMONT.

De rester, en dépit de l'ordre.

PÉDRO.

Mais cet oncle est irrité.

Digitized by Google

BELMONT.

Je lui parle.

PÉDRO.

Il se fâche.

BELMONT.

Je l'apaise.

PÉDRO.

Il veut des preuves.

BELMONT.

Je lui montre mes papiers.

PÉDRO.

Il n'y croit pas.

BELMONT.

Je le désabuse, tout se découvre, l'amant est éconduit; le valet est puni; on me reçoit, on m'accueille, on me fête, et voilà le dénoûment.

PÉDRO, à part.

Ce n'est pas celui que j'attendais. Pour comble d'embarras, voilà l'autre.

Digitized by Google

SCÈNE XXI.

BELMONT, CAZINI, PÉDRO.

CAZINI, à part.

Encore ici !

PÉDRO, bas à Cazini.

Il a été sourd aux remontrances les plus pathétiques ; il veut, en dépit de tout le monde, passer pour le jeune Belmont.

BELMONT, à part.

Voilà sans doute mon hôte.

CAZINI, bas à Pédro.

Comment ! il a la prétention de croire ?...

PÉDRO.

Oui, il dit que vous êtes un bonhomme ; qu'il a des papiers qu'il vous montrera..... Vous savez bien ce que tout cela veut dire.

CAZINI.

Ah ! il a des papiers ?... Il me prend donc pour un imbécile !...

BELMONT, à part.

Que peuvent-ils se dire ?

Digitized by Google

PÉDRO.

Tâchez de le renvoyer ; pour moi j'y renonce. (*A part en sortant.*) Si le Colonel perd la partie, tant pis. Pour moi, j'ai tiré mes enjeux.

SCÈNE XXII.

BELMONT, CAZINI.

BELMONT.

Dois-je croire, Monsieur, ce que ce valet vient de me dire ?

CAZINI.

Oui, Monsieur. Tout le monde sait qui vous êtes.

BELMONT.

Il paraît, cependant, que l'on se trompe beaucoup à mon égard.

CAZINI.

Dites plutôt que vous êtes désespéré de ne pouvoir nous tromper. Nous sommes au fait de vos tours, monsieur le Colonel.

BELMONT.

Colonel ! mais je ne le fus jamais. Pourquoi me donner un titre ?...

Digitized by Google

CAZINI.

Que vous ne voulez pas maintenant avoir, je le crois bien. Quoi! parce que je me suis permis quelques mots sur vos galanteries, vous voulez me jouer de la sorte?

BELMONT.

Ce ne fut jamais mon intention. Je viens, d'après votre lettre; en qualité de fils d'un de vos anciens amis...

CAZINI.

Je ne crois pas avoir été jamais l'ami de monsieur votre père.

BELMONT.

Quoi! Belmont que votre estime...

CAZINI.

J'estime beaucoup mon ami Belmont; il y a long-tems que je ne l'ai vu; mais ses traits me sont encore assez présens, pour être convaincu qu'il n'est pas votre père.

BELMONT.

Il n'est pas mon père! et qui donc s'il vous plaît?

CAZINI, riant.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

BELMONT.

La prévention!... Je puis vous jurer...

Digitized by Google

CAZINI.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne vous croirai pas.

BELMONT.

Je puis, par des preuves authentiques.....

CAZINI.

Par des papiers sans doute que vous allez me montrer.

BELMONT, cherchant ses papiers.

Oui, Monsieur, et vous jugerez vous-même.....

CAZINI.

Ne vous donnez pas la peine de les chercher ; non, je ne veux pas les voir.

BELMONT.

Vous me nommerez au moins celui qui a osé soutenir que j'étais le Colonel ?

CAZINI.

Tout le monde vous a reconnu. Si je voulais vous confondre, cela me serait bien facile. Je n'aurais qu'à faire venir...

BELMONT.

Quel qu'il soit, qu'il vienne cet imposteur, et nous verrons.....

CAZINI.

Voilà justement ce que je veux éviter. Je

Digitized by Google

ne veux pas être la cause de quelque scène tragique.

BELMONT.

Je ne vous comprends pas.

CAZINI.

Vous êtes bien adroit en fait d'intrigues, mais malheureusement tout se découvre.

BELMONT, avec dépit.

Ah! c'est aussi pousser l'incrédulité trop loin.

CAZINI.

C'est mettre aussi trop d'opiniâtreté.

BELMONT.

Il est de mon honneur de ne pas m'exposer à tant d'humiliations.

CAZINI.

Il est de mon devoir de ne pas souffrir ce déguisement.

BELMONT.

Je vais me retirer, Monsieur, avec le regret de n'avoir pu vous convaincre de la vérité.

(Il va pour sortir.)

CAZINI.

Vous prenez votre parti de bonne grâce.

Digitized by Google

Attendez, je suis un bonhomme, moi; je sais ce qu'on doit d'indulgence aux jeunes gens, et surtout aux militaires. Et puis, j'ai peut-être envers vous les premiers torts, ayant osé, sur le rapport d'un valet, m'égayer sur votre compte. Tenez, quittez ce faux nom de Belmont, annoncez-vous sous celui du colonel Germencey, et je me fera un honneur de vous recevoir.

BELMONT.

Je ne puis consentir à cet arrangement; je rougirais de prendre un nom et un titre qui ne m'appartiennent pas. Adieu, Monsieur; j'espère que bientôt vous serez détrompé. Je me retire.

SCÈNE XXIII.

CAZINI.

Il a du caractère! il n'a pas voulu avouer la ruse. Ce jeune homme m'a plu; il a de ces physionomies que l'on aime au premier coup d'œil. S'il était vraiment épris de ma nièce... S'il entrait dans ses projets de se marier... Il est colonel... Voilà un de ces mariages que j'aurais désiré conclure.

Digitized by Google

SCÈNE XXIV.

CAZINI, PÉDRO.

PÉDRO.

Notre militaire s'en va ! Comment avez-vous fait ?

CAZINI.

D'abord, j'ai tenu bon ; je n'ai pas voulu voir ses papiers. En vain je lui ai proposé de rester, en reprenant toutefois son véritable nom, il n'a pas voulu. Ce que c'est que l'entêtement !

PÉDRO.

En restant, c'était s'avouer coupable ; il eût fait une sotte figure. Ah ! oui, tout calculé, il a mieux fait de repartir... Pour nous d'abord.

CAZINI.

Mais pourquoi diable aussi s'avise-t-il d'avoir recours à la ruse ?

PÉDRO.

Heureusement que je vous ai prévenu.

CAZINI.

C'est vrai, je te sais bon gré de cela.

Digitized by Google

PÉDRO.

Oh ! il m'aurait offert toute sa fortune, que je n'aurais jamais consenti à vous tromper.

CAZINI.

Je suis content de toi.

PÉDRO.

Il a cru que j'avais toujours le même goût pour l'intrigue.

CAZINI.

C'est cela.

PÉDRO.

Mais depuis que je vous sers ! oh ! je suis bien revenu de mes erreurs.

CAZINI.

Tant mieux.

PÉDRO.

Il n'y a vraiment d'argent légitimement gagné que celui que nous procure un travail honnête.

CAZINI.

Voilà de bons principes. Sois toujours aussi honnête, j'aurai soin de toi. (*Il feint de sortir, et revient ensuite dire à Pédro d'un ton amical et riant.*) Pédro ! il faut que je songe un de ces jours à te marier.

PÉDRO.

Que d'obligations je vous aurai !

Digitized by Google

CAZINI.

Notre jeune homme est dans le parc ; cours le rejoindre ; dis-lui que son Colonel est reparti, et qu'il peut paraître maintenant.

SCÈNE XXV.

ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Laissons-la cet étourdi, et songeons aux préparatifs.

ROSALINE, accourant.

Ah ! mon oncle ! vous ne savez pas ?...

CAZINI.

Qu'y a-t-il donc ?

ROSALINE.

Vous vous rappelez cet officier de Florence, dont la physionomie agréable...

CAZINI.

Resta gravée dans ta mémoire ? Eh bien?

ROSALINE.

Eh bien, mon oncle, il est ici.

CAZINI.

Ici ? lui !

Digitized by Google

ROSALINE.

Oui, cet inconu qui a tant de droits à ma reconnaissance, n'est autre que le colonel Germencey.

CAZINI.

Que notre hardi Colonel qui vient de repartir à l'instant?

ROSALINE.

Oh! je ne crois pas qu'il soit reparti. Le hazard me fait traverser la cour, la curiosité m'entraîne, je veux voir ce galant si redoutable, je m'approche sans affectation, je le fixe sans paraître le regarder; il me reconnaît, jette un cri, et nous restons tous les deux muets d'étonnement, de trouble et peut-être de plaisir. Mon oncle, le voici.

SCÈNE XXVI.

ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

BELMONT, à part, entrant.

Elle est ici, fesons tout pour y rester. (*Haut.*) Monsieur, je reviens....

CAZINI.

Ah! ah! c'est vous, Monsieur! je vous croyais déjà bien loin.

Digitized by Google

BELMONT.

J'ai changé d'idée; et puisque vous voulez bien....

CAZINI.

Je me ferai un honneur de faire votre connaissance; mais vous savez nos conditions...

BELMONT.

Je veux m'y conformer, et puisque que vous voulez voir absolument en moi le colonel Germencey, pour vous faire plaisir, je vous dirai que je le suis.

CAZINI.

A la bonne heure! que diable! quand on porte le nom d'un galant homme, on doit le garder, sans aller prendre celui d'un autre.

BELMONT.

C'est mon avis.

CAZINI.

Allons, sans rancune, mon cher Colonel; et pour vous prouver que j'ai tout oublié, je vais vous présenter à ma nièce.... que vous connaissez très-bien. Oh! je sais tout.

BELMONT.

Ah! Madame, combien je suis heureux que le hasard!...

Digitized by Google

ROSALINE.

C'est moi qui dois le remercier, au contraire...

CAZINI.

Voilà une reconnaissance un peu froide ; mais patience, j'ai mes projets, j'arrangerai tout cela.

ROSALINE.

Mon oncle, prenez garde...

CAZINI.

Vous avez bien fait d'arriver aujourd'hui ; quinze jours plus tard il se pouvait qu'elle fût remariée.

ROSALINE.

Mais, mon oncle, songez-vous ?...

CAZINI.

Mais quel mal y a-t-il à dire que ta main est promise au jeune Belmont ?

BELMONT.

Au jeune Belmont, Monsieur ?

CAZINI.

Oui, un officier de votre régiment. Il est ici d'aujourd'hui.

BELMONT.

Ici ? arrivé avant moi ?

Digitized by Google

CAZINI.

Oh! bien long-tems avant vous.

BELMONT, très-étonné.

Ah! ah!

ROSALINE, avec dépit.

Ne croyez pas que ce que vous dit mon oncle, il s'amuse tous les jours par de semblables projets. Je puis vous répondre d'avance que ce Belmont ne sera jamais mon époux; et d'ailleurs, sans vouloir montrer de l'orgueil, je me crois encore assez jeune, assez riche, pour espérer de fixer les regards d'un homme qui me conviendra beaucoup mieux qu'un jeune étourdi sans esprit et sans fortune.

BELMONT, à part.

Me voilà bien! il y a là-dessous quelque mystère impénétrable.

CAZINI.

Eh bien! s'il ne te convient pas, n'en parlons plus; et puisqu'il est en mon pouvoir de te faire épouser l'homme que tu préfères...

ROSALINE.

Finissez donc.

BELMONT, en tremblant.

Vous avez distingué quelqu'un, Madame?

Digitized by Google

ROSALINE, impatientée.

Eh! croyez-vous mon oncle? (*A Cazini.*) Finissez, vous dis-je, ou j'abandonne ces lieux.

SCÈNE XXVII.

PÉDRO, GERMENCEY, ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

GERMENCEY, à Pédro, en entrant sans voir les autres.

Tu es bien certain qu'il est parti?

PÉDRO.

Je l'ai vu monter à cheval.

CAZINI, apercevant le Colonel.

Ah! voici notre jeune homme.

GERMENCEY, apercevant Belmont.

Belmont!

PÉDRO.

C'est le diable!

BELMONT, à part.

Mon Colonel! ah! je devine tout. C'est à mon tour de rire à ses dépens.

Digitized by Google

PÉDRO.

Dispensons-nous de l'explication; elle sera chaude.

(Il s'enfuit.)

SCÈNE XXVIII.

GERMENCEY, ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

CAZINI, allant à Germencey.

Contenez-vous, mon ami, ne faites pas de scène; il vient de m'avouer qu'il était le colonel.

GERMENCEY, étonné.

Ah! il a avoué qu'il était.... C'est différent.

CAZINI, allant à Belmont.

Je suis content de lui. Il ne vous en veut pas. Grâce à mes soins, tout est arrangé.

GERMENCEY, à Belmont, en riant.

Je vois avec plaisir, mon cher Colonel....

BELMONT, sévèrement et du ton d'un supérieur.

Monsieur, je suis très-étonné de vous rencontrer ici, je l'avouerai.

GERMENCEY, riant.

Quel ton! je ne vous vis jamais aussi sévère avec moi?

Digitized by Google

BELMONT.

Vous avez beau dire, je ne devais pas vous trouver ici. Je vous ai commandé ce matin pour une expédition; vous aurez la bonté de m'en rendre compte.

GERMENCEY, à part.

Le traître tourne la ruse contre moi.

BELMONT.

Voudriez-vous bien, Monsieur, répondre à votre Colonel?

CALINI, à Germencey.

Répondez-donc.

ROSALINE, à Germencey.

Songez qu'il est votre supérieur.

GERMENCEY.

Mais, en vérité, je ne sais que dire..... (*Riant.*) Ah! ah! ah! Je ne puis m'empêcher de rire. Ah! ah! ah!

BELMONT.

Cette gaîté-là n'est pas de saison.

ROSALINE, à Germencey.

Vous l'irritez.

GERMENCEY.

Pardonnez-moi, monsieur le Colonel; mais il me paraît si singulier.. Ah! ah! ah!

Digitized by Google

CAZINI, à Germencey.

Encore !

BELMONT.

Je vois qu'il faut que j'use de toute mon autorité. Vous aurez la complaisance d'aller rire tout seul dans votre appartement. Vous resterez.... quinze jours aux arrêts.

GERMENCEY, riant toujours.

Aux arrêts ! Ah ! ah ! ah ! Pour quinze jours !

BELMONT.

Ayez la bonté de repartir à l'instant même.

GERMENCEY, à part.

Repartir ! Ah, diable ! (*Haut.*) Je prendrai la liberté de représenter à mon Colonel, que....

BELMONT.

Moi, je prendrai la liberté de vous dire qu'il faut m'obéir.

GERMENCEY.

Mais...

BELMONT.

Mais, mais, mais... Je suis votre colonel ou je ne le suis pas. Voyons, le suis-je ?

GERMENCEY.

Il est aussi vrai que vous êtes colonel, que je suis Belmont.

Digitized by Google

CAZINI, à Germencey.

Allons, cédez ; la discipline militaire le veut ainsi.

ROSALINE, fesant une révérence à Germencey.

Monsieur, je vous souhaite un bon voyage.

GERMENCEY, à part.

Me voilà bien avec mon stratagême.

CAZINI.

Je vais donner l'ordre qu'on selle votre cheval. Pédro ! Pédro ! il n'arrivera pas.

GERMENCEY, à part.

Que faire ? avouerai-je tout ?

BELMONT, à part.

Il est embarrassé.

SCÈNE XXIX.

GERMENCEY, ROSALINE, PÉDRO, CAZINI, BELMONT.

CAZINI, à Pédro qui entre.

Arriveras-tu donc ? On a bien de la peine à t'avoir. Prépare tout pour le départ de monsieur Belmont.

Digitized by Google

PÉDRO.

De monsieur Belmont ! Tout est donc éclairci ?

CAZINI.

Oui, oui, on s'est expliqué. La chose s'est très-bien passée. Le Colonel seul nous reste.

PÉDRO, à Germencey.

Nous l'avons emporté. Mes trente pistoles sont bien gagnées. (*A Belmont.*) Pour vous, Monsieur, quand vous voudrez partir...

CAZINI.

Que dis-tu donc ?

PÉDRO, montrant Germencey.

Ne m'avez-vous pas dit que tout était éclairci, et que vous gardiez monsieur le Colonel ?

CAZINI, montrant Germencey.

Mais ce n'est pas là lui, c'est Belmont.

PÉDRO.

Quoi, vous ne saviez pas encore ?.... Oh ! imbécile !....

ROSALINE.

Quel mystère ?

BELMONT, à part.

Tout se découvre.

Digitized by Google

CAZINI, montrant Belmont.

Mais je ne dois voir ici de colonel....

GERMENCEY.

Que moi. Allons, pour la première fois de ma vie, fesons une action raisonnable. Belmont, je vous rends votre nom, et je vous prie, ainsi que M. Cazini, de me pardonner ma témérité. Madame, daignerez-vous oublier ?...

CAZINI, à Germencey.

Comment, c'est vous qui êtes venu sous un nom supposé ?...

GERMENCEY.

Dans le dessein de me venger.

ROSALINE, à Belmont.

Et vous, Monsieur, vous êtes ?...

BELMONT.

Le jeune étourdi, sans esprit et sans fortune.

ROSALINE.

J'ai mal parlé de M. Belmont, mais vous ne portiez pas alors votre nom.

GERMENCEY.

M. Cazini, vous devez m'excuser; car, en conscience, votre lettre, un peu dure à mon

Digitized by Google

gard, est la seule cause de mon étourderie. Qui donc a pu vous dire tant de mal de moi?

CAZINI.

C'est Pédro.

GERMENCEY.

Comment, misérable, tu t'es permis?...

PÉDRO.

Ah! j'ai dit un peu la vérité. Mais ne parons plus de tout cela. Moi, je suis enchanté que tout soit arrangé pour le mieux.

CAZINI.

Tout n'est pas arrangé pour toi : tu es un naraud; tu m'as trompé.

PÉDRO.

C'est vrai; mais cela n'était pas difficile. On m'avait donné trente pistoles, je vous l'ai dit.

BELMONT.

Tu m'as aussi tiré de l'argent.

PÉDRO.

J'en conviens; mais je vous donnais en revanche un congé. Enfin, vous avez tous eu pitié d'un pauvre diable; il ne me reste qu'à vous en remercier.

Digitized by Google

CAZINI.

Et qu'à décamper de la maison; je n'aime pas les valets intrigans et intéressés.

PÉDRO.

Intéressé! fi donc! je n'aime pas l'argent, moi. Si j'ai pris celui qu'on m'a donné, c'était dans le dessein de faire une belle action.

ROSALINE.

Laquelle?

PÉDRO, montrant Cazini.

J'ai vu Monsieur faire tant d'heureux, que j'ai désiré l'imiter. Je vais marier une jeune orpheline.

CAZINI.

Tu vas marier une jeune fille!

PÉDRO.

Oui, Monsieur. Je lui donne pour époux un fort joli garçon; (*Montrant Germencey et Belmont.*) Et votre argent sera sa dot.

CAZINI, à Germencey et à Belmont.

Son motif est excusable. Et quel est le joli garçon que tu lui destines?

PÉDRO.

C'est moi, Monsieur.

GERMENCEY.

Voilà une petite personne bien heureuse!

Digitized by Google

CAZINI.

Allons, soit, marie-toi, et amende-toi, si c'est possible. Et nous, oublions nos torts communs. Vous passerez quelques jours avec nous, monsieur le Colonel. J'espère garder plus long-tems notre jeune Belmont. Il a des droits à la reconnaissance de ma nièce, des titres à mon amitié ; et j'espère que tous les deux approuveront un de ces jours mes nouveaux projets de mariage.

FIN DES PROJETS DE MARIAGE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE NAUFRAGE,

OU

LES HÉRITIERS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre dit de la République, le 29 novembre 1796.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ANTOINE KERLEBON, officier de marine, cru mort.

JACQUES KERLEBON, capitaine d'un corsaire, frère d'Antoine.

Mme KERLEBON, belle-sœur d'Antoine et de Jacques.

SOPHIE, fille de Mme Kerlebon.

HENRI, jeune peintre, neveu d'Antoine et de Jacques.

DUPERRON, nouvel enrichi, cousin de Henri et neveu d'Antoine et de Jacques.

JULES, vieux domestique d'Antoine Kerlebon.

ALAIN, niais méchant, au service de la famille.

La scène est dans un vieux château, à Landerneau, près de Brest.

Digitized by Google

LE NAUFRAGE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALAIN, JULES.

ALAIN, préparant le déjeûné.

Ces héritiers-là vous donnent bien de l'embarras, et à moi aussi. L'un veut blanc, l'autre veut noir; c'est à qui fera le quant à moi dans le château.

JULES.

Que veux-tu, il leur appartient maintenant par la mort de mon pauvre maître. Je ne me rappelle pas son naufrage sans douleur.

ALAIN.

Il faut l'avouer, c'est être bien peu chanceux. Après quinze ans d'absence, il revient dans son pays, et voilà qu'une tempête....

JULES.

Nous jette sur les pierres noires.

Digitized by Google

ALAIN.

Est-ce que vous ne pouviez pas revirer de bord et gagner la pleine mer ?

JULES.

Les Anglais nous poursuivaient.

ALAIN.

Mais puisque votre maître s'est noyé, pourquoi ne vous êtes-vous pas noyé aussi, vous ?

JULES.

Pourquoi ? le sot ! Parce que je montais un autre vaisseau que le sien. C'est le seul de ses trois navires qui ait échappé à la tempête. Je gagnai heureusement le port de Brest, après avoir vu de très-loin le naufrage de M. Kerlebon.

ALAIN.

Sa mort a fait du bruit dans Landerneau ; mais, c'est singulier, on disait dans le pays qu'il était sans parens, et voilà qu'il en est arrivé tout-à-coup un régiment.

JULES.

Ce sont ses héritiers que j'ai faits avertir du naufrage d'Antoine Kerlebon. Il n'est pas étonnant qu'à Landerneau on ne lui ait point connu de parens, depuis son enfance il n'a pas vu sa famille, si ce n'est son frère Jacques, marin comme lui.... Mais pourquoi me fais-tu toutes ces questions ?

Digitized by Google

ALAIN.

C'est que n'étant ici que depuis fort peu de jours, il faut bien que je sache à qui j'ai affaire. Et puis on me fait des questions dans Landerneau, on me dit : « Qu'est-ce que c'est » que tous ces héritiers qui sont au château » de Kerlebon ? Quelles figures ils ont ! Bon » Dieu ! comme ils vont être âpres à la curée. »

JULES.

Eh bien ! que réponds-tu à cela ?

ALAIN.

Rien. Je ne sais pas leurs histoires et c'est fort désagréable ! car enfin un bon domestique qui aime son état, doit savoir tout ce qui se passe dans la maison où il se trouve placé. Il faut qu'il puisse dire à tous les voisins : « Mon- » sieur a fait ci ; Madame a fait ça ; ceci a » déplu à Monsieur ; mais ceci plaisait à Ma- » dame. » Si on n'est pas ainsi au courant des affaires, on passe pour un imbécile ; et, Dieu merci, je ne le suis pas.

JULES.

Sa naïveté me fait rire..... Et que veux-tu donc savoir ?

ALAIN.

D'abord, quelle est cette grosse dame qu'on appelle madame de Kerlebon.

Digitized by Google

JULES.

C'est la belle-sœur de défunt mon maître.

ALAIN.

Vous êtes bien poli de l'appeler belle-sœur. Et pourquoi le mari n'est-il pas venu hériter?

JULES.

Parce qu'il est mort.

ALAIN.

Voilà une bonne raison. Qu'est-ce que c'est que cette petite Sophie?...

JULES.

C'est la fille de madame Kerlebon, elle porte son nom, et c'est son titre à l'héritage; mais je suis trop bon de répondre à toutes tes sottises.

ALAIN.

Encore un petit mot, quels sont les deux jeunes gens?

JULES.

Ce sont les fils de deux sœurs de mon maître. Henri est un jeune artiste plein de mérite et de droiture. Duperron est un nouvel enrichi, plein de morgue et d'ignorance. Mais voici l'heure où les chers parens doivent descendre pour le déjeûné, je sors. Je vais chez l'officier de justice lui dire de venir faire la levée des scellés.

Digitized by Google

ALAIN.

C'est donc aujourd'hui? mais je croyais qu'on attendait encore quelqu'un pour partager le gâteau?

JULES.

Sans doute, Jacques Kerlebon, le frère de mon maître, doit arriver aujourd'hui même de Marseille. On l'attend avec grande impatience; et moi, qui ai grande envie d'être débarrassé de l'héritage et des héritiers, je cours vite à la ville pour finir cette affaire.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALAIN.

Maintenant, je suis au courant, et je puis dire aux curieux du pays : venez, je m'en vais vous conter cette histoire-là. Mais surtout, ne nous trompons pas, je ne peux pas souffrir les domestiques qui ne rapportent jamais juste, et qui parlent à tort et à travers de leurs maîtres. D'abord, je leur dirai qu'Antoine Kerlebon s'est noyé dans l'eau, par une tempête causée par un naufrage, poursuivi par des Anglais, c'est clair. Puis, j'ajouterai qu'il n'est pas bâtard, parce qu'il a des parens; que la grosse dame qu'ils n'aiment point, est

Digitized by Google

sa belle-sœur, quoiqu'elle ne soit ni belle ni bonne; que le neveu Henri en conte à la cousine Sophie, qui est très-tendre de son naturel, et qu'on ne sait pas trop comment ça finira; que l'autre neveu, monsieur Duperron, est un fort honnête homme, qui a fait sa fortune en six mois, tandis que les honnêtes gens d'une autre espèce ont bien de la peine à la faire en trente ans; qu'on n'attend plus que le frère Jacques Kerlebon qui arrive, dit-on, très-gaîment pour partager l'héritage de son frère : et puis après, selon l'usage, tous les parens s'en retourneront chez eux les poches et les mains pleines. J'espère que voilà un rapport bien juste, on ne dira pas qu'il y a de la médisance. Je sais que, dans notre petite ville de Landerneau, en voilà au moins pour huit jours de conversation. Toutes nos commères vont arranger cela à leur manière; mais si elles inventent, ce n'est pas ma faute : je me pique d'être exact, fidèle, et surtout point bavard.

SCÈNE III.

HENRI, ALAIN.

HENRI, à part.

SOPHIE m'a donné rendez-vous ici. Elle a,

Digitized by Google

m'a-t-elle dit, des choses de la plus grande importance à me communiquer.

ALAIN, à part.

Voilà notre monsieur Henri.

HENRI.

Ah! c'est toi, Alain.

ALAIN.

Oui, Monsieur. Vous descendez de bonne heure.

HENRI.

Comment, Jules est déjà sorti?

ALAIN.

Il est à la ville pour les affaires des héritiers. Oh! il se donne bien du mal; mais il ne sera pas la dupe de son zèle, il fait toujours bon a avoir une succession entre les mains.

HENRI.

Jules est un très-honnête homme, fidèle.

ALAIN.

Oh! pour fidèle, je suis bien sûr qu'il est fidèle; mais écoutez donc : le maître se noie, ne fait point de testament; le valet dit à part soi, on m'avait promis ceci, et puis cela..... Eh bien! on se donne tout ce que le mort avait promis. Cela est tout simple.

Digitized by Google

HENRI.

Ce sont les fripons qui agissent ainsi.

ALAIN.

Sans doute ; mais les fripons sont si communs, qu'un honnête homme, pour qu'on ne se moque pas de lui, agit quelquefois comme un fripon.

HENRI.

Peste, monsieur Alain, comme vous raisonnez ! (*A part.*) Sophie va descendre. (*Haut.*) Je voudrais être seul, laissez-moi.

ALAIN.

Dès que vous l'ordonnez, j'obéis. Monsieur attend peut-être quelqu'un. Que je suis bête ! c'est mademoiselle Sophie, je vois ça. C'est bien commode, sa mère se lève tard, la jeune fille a la puce à l'oreille, on vient à la salle à manger ou au jardin;.... et là, on rencontre le cousin comme par hasard ; et puis.... et puis on jase.

HENRI.

(*A part.*) Le drôle devine juste..... Vas voir à la ville s'il m'est venu des lettres de Paris.

ALAIN.

Le courrier est un paresseux, il n'arrive que demain.

Digitized by Google

HENRI.

Va toujours.

ALAIN, revenant sur ses pas.

Vous ne m'avez rien dit de notre ville de Landerneau ?

HENRI.

Eh! que veux-tu que j'en dise ?

ALAIN.

Vous avez raison, il n'y a pas grand' chose à en dire. La ville n'est point belle; eh bien! vous me croirez si vous voulez, les habitans sont pires que la ville. Ils sont laids, médisans, bavards...

HENRI.

Monsieur est de Landerneau, on le voit.

ALAIN.

J'y suis né; mais cependant ma mère fit un voyage à Paris, ce qui me fait soupçonner...

HENRI, s'impatientant.

Finiras-tu ? Sors, ou parbleu...

ALAIN, en sortant.

Je ne le croyais que libertin; mais je vois qu'il est brutal. C'est bon. Voyez ce que c'est que d'avoir trop bonne opinion des gens.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

HENRI.

Ce garçon est un fin matois, il se doute... Et, que m'importe, après tout, que l'on sache que j'aime ma petite cousine? Mais la voici.

SCÈNE V.

SOPHIE, HENRI.

HENRI.

Eh bien! ma Sophie, dis-moi donc ce grand secret...

SOPHIE.

Nous n'avons pas de tems à perdre. Voici le fait, cousin, vous m'aimez?

HENRI.

Tu m'aimes aussi?

SOPHIE.

Vous voulez m'épouser?

HENRI.

Aussitôt que j'aurai recueilli ma part de l'héritage de mon oncle.

Digitized by Google

SOPHIE.

Vous n'avez pas d'autre avantage à faire valoir auprès de ma mère ?

HENRI.

Non. Si ce n'est l'espoir que me donne mon génie, celui de vivre dans l'immortalité.

SOPHIE.

Chimères de peintre ! Croyez-vous obtenir ma main ?

HENRI.

Et pourquoi ma chère tante me refuserait-elle ma cousine ? Elle est jeune, je ne suis pas vieux ; elle est jolie, je ne suis pas mal : elle a beaucoup de bien, je vais en avoir un peu ; elle a des talens, j'expose au salon. Nous nous aimons, nous nous convenons, et nous nous épouserons.

SOPHIE, du même ton.

Ma mère est une bonne femme ; mais elle est entêtée. Elle aime beaucoup les talens ; mais elle aime encore plus la fortune. Elle sait que mon cousin m'aime, mais elle me donnera à mon oncle Jacques Kérlebon, qui, dit-on, m'aime aussi ; il arrivera, il me verra, et il m'épousera.

HENRI.

Comment ? ton oncle le marin, que per-

Digitized by Google

sonne de ses parens n'a pas plus connu que son frère le défunt?

SOPHIE.

Lui-même.

HENRI.

Mais, je le répète, il ne t'a jamais vue.

SOPHIE.

S'il m'épouse, il me verra.

HENRI.

Folies que tout cela!

SOPHIE.

Ah! vous croyez que ce sont des folies. Eh bien, lisez cette lettre que ma mère me montra hier, et que j'ai su lui surprendre ce matin.

(Henri lit la lettre.)

De Marseille, ce 29 octobre.

« J'acquiesce à tout, ma chère belle-sœur. » Je partirai le premier, j'arriverai le 12 à » Landerneau. Nous lèverons les scellés du » pauvre Antoine, qui a fait capot en mer, » comme cela m'arrivera quelque jour. Le » 15, j'épouserai votre fille, et si le vent veut » rester à leste, je m'embarque. Je veux » être, deux jours après le mariage, à la hau- » teur du Cap Finistère sur la grande route » des Indes.

Digitized by Google

» Bien des choses à tous les parens que je
» n'ai jamais vus. Je veux chavirer d'un
» calme plat, si nous ne sommes tous d'une
» famille de reprouvés.

» Nous avons toujours navigué dans des
» parages différens, c'est tout au plus si de
» mes frères et sœurs, je me rappelle la figure
» du pauvre noyé.

» JACQUES KERLEBON, capitaine commandant le corsaire l'*Expéditif*. »

HENRI.

Que n'est-il à la place de son frère! cet épouseur impromptu, qui vous arrange un mariage comme on fait une cargaison.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALAIN.

ALAIN.

Quel diable d'homme!

HENRI.

Qu'est-ce donc?

ALAIN.

Que sais-je? un lutin, qui se dit le maître de la maison, qui veut entrer absolument.

Digitized by Google

SOPHIE.

Ah ! mon Dieu ! c'est sans doute Jacques Kerlebon.

HENRI.

C'est donc aujourd'hui le 12 ?

SOPHIE.

Sans doute.

HENRI.

Que faire ?

SOPHIE.

Ce que vous voudrez, pour rompre ce mariage ; quant à moi je me sauve au jardin.

ANTOINE KERLEBON, dans la coulissse.

Ah ! ce faquin, je lui apprendrai à me connaître.

ALAIN.

Le voilà.

SOPHIE.

Je m'enfuis.

HENRI.

Je vous suis, et cherchons ensemble un moyen honnête pour faire échouer les projets du marin expéditif.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ANTOINE KERLEBON, ALAIN.

ANTOINE KERLEBON.

Me feras-tu rester encore à la porte ?

ALAIN.

Non, vous vous annoncez trop bien en maître.

ANTOINE KERLEBON.

En maître! et ne suis-je pas le maître de la maison ? n'es-tu pas à moi ? Jules ne t'a-t-il pas pris à mon service ?

ALAIN.

Je suis à vous, comme aux autres.

ANTOINE KERLEBON.

Comment aux autres! allons, allons, ne raisonne pas, conduis-moi vite à ma chambre, j'ai besoin de me reposer.

ALAIN.

Je ne crois pas qu'il y ait de chambre vide. Les scellés sont partout.

ANTOINE KERLEBON, étonné.

Les scellés!...

Digitized by Google

ALAIN.

Et oui, les scellés. On n'attendait que vous pour les lever.

ANTOINE KERLEBON, plus étonné.

Ah! ah!

ALAIN.

Mais vous savez bien que c'est vous et les autres héritiers, qui les avez fait poser sur les biens d'Antoine Kerlebon...

ANTOINE KERLEBON.

Je commence à comprendre...

ALAIN.

De votre frère, qui en revenant des Indes, a fait la sottise de se laisser manger par les poissons.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ah! je suis mort! Je ne m'en doutais pas.

ALAIN.

Vous paraissez étonné de tout comme si vous reveniez de l'autre monde.

ANTOINE KERLEBON.

C'est que j'arrive en effet de l'autre monde. Mais maintenant me voilà remis, et je...

ALAIN.

A la fin c'est bien heureux!

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON, à part.

J'arrive donc ici pour voir partager mon bien.

ALAIN, à part.

Qu'a-t-il donc à se parler seul ?

ANTOINE KERLEBON, à part.

Je vois ce que c'est. Jules aura vu mon naufrage, il m'aura cru noyé....

ALAIN, à part.

Le cher frère me paraît avoir la tête un peu timbrée.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Cependant il aurait dû recevoir des lettres d'Angleterre qui lui annonçaient et mon existence et mon emprisonnement.

ALAIN, à part.

La drôle de famille! c'est un original de plus que nous allons avoir.

ANTOINE KERLÉBON.

(*Haut.*) Tu dis donc que les héritiers sont ici ?

ALAIN.

Il y a long-tems, on n'attendait que vous pour faire les partages. N'êtes-vous pas le frère Jacques ?

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ah! il me prend pour mon frère Jacques! (*Haut.*) C'est bon. Leurs lots ne seront pas difficiles à emporter.

ALAIN.

Pardonnez-moi, le defunt est très-riche.

ANTOINE KERLEBON.

Et les héritiers, que pensent-ils du défunt?

ALAIN.

Est-ce que cela se demande? ils en pensent ce que les héritiers pensent d'un parent qu'ils n'ont jamais connu, et qui leur laisse un gros héritage.

ANTOINE KERLEBON.

C'est-à-dire qu'ils ne sont pas fâchés de sa mort.

ALAIN.

Eux fâchés! vous les connaissez bien! ils sont dans une joie, mais dans une joie.... surtout madame Kerlebon, votre belle-sœur, et le neveu Duperron; ils rôdent dans la maison, ils visitent tous les recoins, ils se disputent sur les partages à faire. L'un veut la ferme, l'autre veut le château, ils se disent de grosses injures, puis ils se raccommodent. Le défunt aurait du plaisir s'il pouvait être témoin de leur avidité, s'il pouvait entendre

Digitized by Google

ce qu'on dit de lui ; mais, comme dit le proverbe, quand on est mort... on est mort.

ANTOINE KERLEBON.

Comment ! ils ne respectent pas la mémoire de celui qui les enrichit ?

ALAIN.

Oh ! entre nous, le défunt n'était pas un homme très-respectable !...

ANTOINE KERLEBON.

Tu crois ?

ALAIN.

Certainement. D'abord, outre qu'il avait mille mauvaises qualités, c'était un pauvre homme, un homme sans talent dans son état, enfin un très-petit génie.

ANTOINE KERLEBON.

(*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Qui te l'a dit ?

ALAIN.

Tout le monde. Du côté du mérite et des mœurs, on mettait une grande différence entre vous et lui.

ANTOINE KERLEBON.

Mais....

ALAIN.

Moi, je parle à cœur ouvert, parce que je sais fort bien que tous les deux, quoique

Digitized by Google

frères, vous ne vous aimiez pas excessivement.

ANTOINE KERLEBON, riant.

Tu te trompes. Le défunt et moi nous avons toujours été très-bien ensemble.

ALAIN.

On sait ce qu'on sait. Il faut respecter les morts. Dieu lui fasse paix et me garde de faire tort à sa mémoire. Mais j'ai entendu dire qu'il était bien le plus grand brutal, le plus grand ivrogne, et s'il a laissé une grande fortune, comment l'a-t-il acquise? hein?.... c'est aux dépens d'autrui.

ANTOINE KERLEBON.

Malheureux, tu oses...

ALAIN.

Vous vous emportez comme si vous n'héritiez pas.

ANTOINE KERLEBON, à part.

En effet, j'ai tort. J'oublie que je suis mort. Il me vient une idée. (*Haut.*) Va trouver Jules!

ALAIN.

Il est sorti.

ANTOINE KERLEBON.

En ce cas, va dire aux héritiers que Jacques Kerlebon est arrivé.

Digitized by Google

ALAIN, à part, en sortant.

C'est dit. Je ne sais si je me trompe; mais il ne m'a pas l'air de valoir beaucoup mieux que défunt son frère.

SCÈNE VIII.

ANTOINE KERLEBON.

Quoi! mes parens sont avides, intéressés, parlent mal de moi! quoique, éloignés par les mers, je les comblai toujours de bienfaits? Je dotai mes sœurs, lorsqu'elles se marièrent à Paris, je fis enfin ce que tout bon parent doit faire pour les siens; et cependant j'ai la réputation d'être avare, brutal .... que sais-je? Mais ils attendent mon frère..... Eh bien, soyons ce frère, marin comme moi, absent dès son enfance, il ne les connaît pas plus que moi. Mon projet est délicieux! d'abord, mettons-nous bien dans la tête que je suis mort. Allons, je suis mort, c'est une affaire finie. Le reste va de suite. Je me fais un plaisir de voir après mon trépas la figure de mes héritiers. Si Jules..... je trouverai bien le moyen de le prévenir. (*Il regarde la table servie.*) Ah! ah! voilà un déjeûné servi. Je vois avec plaisir que les chers parens ne se laissent manquer de rien. (*Après avoir bu.*) Peste, mon vin est bon, il est vieux, ce se-

Digitized by Google

rait en vérité dommage de le partager, je me sens d'humeur à conserver ma cave.

SCÈNE IX.

ANTOINE KERLEBON, SOPHIE, HENRI.

HENRI, à Sophie.

Le voilà.

SOPHIE, à Henri.

Songez que c'est votre oncle. Avouons-lui tout simplement notre amour.

ANTOINE KERLEBON, les fixant.

Ah! ah! ce sont sans doute quelques parens...

HENRI, à Sophie.

Approchons. Bonjour, Monsieur.

ANTOINE KERLEBON.

Bonjour, Monsieur. (*A part.*) Cette petite est très-jolie!

HENRI.

Vous ne nous avez pas manqué de parole. Vous êtes bien arrivé le 12.

ANTOINE KERLEBON.

Je n'ai pas pu mettre plus de diligence dans mon voyage. Je vous l'assure.

Digitized by Google

HENRI.

Il ne fallait pas vous gêner.

ANTOINE KERLEBON.

Je le crois bien. On n'était pas fort pressé de me voir ici, n'est-il pas vrai?

SOPHIE.

Vous l'avez dit.

ANTOINE KERLEBON.

Je reconnais à votre réponse, la vivacité d'une petite tête bretonne! (*A part.*) Est-ce qu'ils sauraient que je suis ce défunt?

HENRI.

Comptez-vous toujours épouser le 15?

ANTOINE KERLEBON.

Épouser! (*A part.*) Qu'est-ce qu'il dit donc? ce ne sont peut-être pas des parens? (*Haut.*) Faites-moi le plaisir de me dire à qui j'ai l'honneur de parler?

SOPHIE.

Vous parlez à votre neveu Henri.

ANTOINE KERLEBON.

Ah! vous êtes mon neveu! ça me fait bien plaisir, embrassons-nous....

HENRI.

Il n'est pas nécessaire.

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ça ne commence pas mal. Voilà une reconnaissance de parens bien attendrissante. (*Haut.*) Vous dites-donc, mon neveu...

HENRI.

Eh bien ! je dis, mon oncle, que cela ne me fait pas de plaisir du tout, que vous veniez m'enlever ma Sophie.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Je veux que le diable m'emporte si j'entends... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que cette Sophie-là ?

SOPHIE, en colère.

Comment, cette Sophie-là ! C'est moi, Monsieur.

ANTOINE KERLEBON.

Eh bien ! que vous ai-je fait, ma petite ?

SOPHIE.

Mais vous voulez m'épouser le 15 ?

ANTOINE KERLEBON.

Le 15 ? nous sommes au 12. c'est un peu prompt.

HENRI.

Vous l'avez écrit.

Digitized by Google

SOPHIE.

Oui, vous l'avez écrit à votre belle-sœur, à ma mère.

ANTOINE KERLEBON.

A ma belle-sœur! Je suis donc votre oncle aussi?

SOPHIE.

Sans doute, c'est moi que vous avez demandée en mariage... qui...

ANTOINE KERLEBON.

Ah! oui! c'est moi qui vous ai demandée en mariage... J'y suis à présent. (*A part.*) Je veux mourir si j'y comprends un mot. (*Haut.*) Allons, ma nièce, vous ne serez pas si cruelle que mon neveu, vous embrasserez votre oncle.

HENRI.

J'enrage! et je ne puis rien dire.

SOPHIE.

Si c'est en qualité de nièce, j'y consens; mais vous ne persisterez pas à m'épouser, n'est-ce pas?

ANTOINE KERLEBON.

Pardonnez-moi, vous êtes trop jolie ..... (*A part.*) Mon frère Jacques devait donc épouser sa nièce?

Digitized by Google

SOPHIE, à Henri, qui a des mouvemens d'impatience.

Contenez-vous.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Si je l'épousais à sa place, hem! le tour serait bon. (*A Sophie.*) J'ai promis de vous épouser, n'est-il pas vrai? Eh bien! soyez tranquille, je vous épouserai.

HENRI, en colère.

Non, Monsieur, vous ne l'épouserez pas.

ANTOINE KERLEBON.

Et qui m'en empêchera, monsieur mon neveu?

HENRI.

Que je suis malheureux! maudit héritage! ah! si mon pauvre oncle Antoine vivait encore.

ANTOINE KERLEBON, vivement.

Que dites-vous de votre pauvre oncle Antoine?

HENRI.

Je dis que, s'il était à votre place, il n'agirait pas comme vous, il n'irait pas épouser sa nièce pour faire mourir son neveu de douleur.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Pauvre garçon! (*A Henri.*) Mais comment sais-tu qu'Antoine était un bonhomme?

Digitized by Google

HENRI.

Parce qu'il fesait du bien à toute sa famille; ma mère l'aimait beaucoup, et m'a toujours vanté ses vertus et le bon cœur de son frère Antoine.

SOPHIE.

Ce n'est pas parce qu'il est mort que je dis cela; mais sans contredit c'était le meilleur de la famille.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ces jeunes gens sont aimables. (*Haut.*) Vous avez donc pleuré ce pauvre oncle ?

SOPHIE.

Certainement nous l'avons pleuré !

ANTOINE KERLEBON, avec joie.

Que je suis content ! ils m'ont pleuré !

SOPHIE.

Et nous le regrettons aujourd'hui plus que jamais. S'il vivait, il ne souffrirait pas un mariage si disproportionné.

HENRI.

C'est toujours aux bonnes gens qu'il arrive des malheurs.

SOPHIE.

Je parie que vous n'avez jamais fait naufrage, vous ?

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON.

Quelquefois; mais je n'en suis pas fâché.

HENRI.

Vous vous êtes sauvé, et c'est pour faire notre malheur.

ANTOINE KERLEBON.

Bon, des injures! Je ne me tiens pas de joie. (*Haut.*) Écoute, Henri, ta douleur me fait de la peine; et je veux autant qu'il est en moi te montrer que je suis un brave homme.

HENRI.

Voyons.

ANTOINE KERLEBON.

Es-tu riche?

HENRI.

Je suis peintre.

ANTOINE KERLEBON.

C'est-à-dire, que tu n'as rien. Je veux te dédommager de la perte de ta cousine, en t'abandonnant ma part de l'héritage.

SOPHIE, vivement.

Il n'en veut point.

HENRI.

Non, je n'en veux point. Si je désirais du bien, ce n'était qu'afin d'obtenir Sophie de

Digitized by Google

sa mère; mais fesons un autre arrangement. Vous êtes très-riche, vous?

ANTOINE KERLEBON.

Sans doute.

HENRI.

En ce cas, vous aimez l'argent?

ANTOINE KERLEBON.

Oui, un peu, comme cela.

HENRI.

Eh bien, je vous donne ma portion d'héritage, et j'épouse Sophie.

SOPHIE.

Mon cher Henri!

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ces pauvres enfans! je les marierai, je les marierai.

HENRI.

Eh bien? que dites-vous de ma proposition?

ANTOINE KERLEBON, en souriant.

Il faut voir, nous pouvons finir cette affaire-là. Que peut-il te revenir de la succession?

HENRI.

Je ne sais pas. Est-ce que vous me croyez

Digitized by Google

l'ame assez intéressée pour m'amuser à compter les dépouilles de mon oncle?

ANTOINE KERLEBON, à part.

Tous mes héritiers ne pensent pas comme lui, j'en suis bien sûr.

HENRI.

Mais je suppose, cent mille francs; plus ou moins.

ANTOINE KERLEBON.

Cent mille francs... la petite est très-jolie! très-jolie! et je crois que cent mille francs...

SOPHIE, vivement.

Oh! je ne vaux pas cent mille francs; moi! je vous en avertis.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Ils sont charmans! non, je ne peux pas, Henri: j'aime trop ma petite Sophie pour la céder à si bon marché. En vérité; j'y perdrais. Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de te promettre que je ne l'épouserai pas le 15.

SOPHIE.

Oh! le méchant!

HENRI.

Mon oncle, puisque vous le prenez sur ce ton-là, nous verrons...

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON.

Eh bien! monsieur mon neveu, nous verrons. (*A part.*) Sa colère me fait rire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DUPERRON, Mme KERLEBON.

Mme KERLEBON.

On nous apprend à l'instant que vous venez d'arriver, mon cher beau-frère, et nous accourons...

ANTOINE KERLEBON.

Votre empressement me fait le plus grand plaisir, ma chère belle-sœur...

DUPERRON, à Kerlebon.

Vous voyez en moi.

ANTOINE KERLEBON.

Qu'est-ce que je vois en vous?

DUPERRON.

Duperron, votre affectionné neveu, fils de votre sœur Jacquette Kerlebon.

ANTOINE KERLEBON.

C'est très-bien.

Digitized by Google

Mme KERLEBON.

Vous voilà environné de votre chère famille; mais vous ne me parlez pas de ma fille; ses attraits ne vous ont-ils pas enchanté? vous ai-je trompé sur le portrait que je vous en ai fait?

ANTOINE KERLEBON.

Non parbleu, elle est charmante, et je l'épouserai quand vous voudrez.

SOPHIE.

Ma mère!

Mme KERLEBON.

Taisez-vous, Mademoiselle.

DUPERRON.

Oui, occupons-nous de la succession que nous allons recueillir.

Mme KERLEBON.

C'est le plus pressé. Aussitôt l'arrivée de Jules, il faut lever les scellés.

DUPERRON, à madame Kerlebon.

Je tiens toujours à mon arrangement.

ANTOINE KERLEBON.

Quel arrangement?

Mme KERLEBON, à Antoine.

Je vous demande si ce partage-là ne m'est pas désavantageux? Duperron, pour éviter

Digitized by Google

les frais de justice, s'est avisé de faire les partages. Il veut me donner la ferme de Kerlebon et garder le château, j'y consens; mais je lui demande au moins un dédommagement.

ANTOINE KERLEBON.

Et à moi, qu'est-ce que vous me donnez? J'ai quelque droit à la succession.

Mme KERLEBON.

Les marchandises et les vaisseaux.

ANTOINE KERLEBON, en riant.

C'est toujours bon, je vous remercie.

DUPERRON.

Mais ma tante, la ferme rapporte dix mille livres de rente.

Mme KERLEBON.

Mais mon neveu, le château vaut trois cent mille livres.

DUPERRON.

Je n'ai jamais vu de femme intéressée comme vous.

Mme KERLEBON.

Je n'ai jamais vu d'homme plus avide.

DUPERRON.

Si vous pouviez vous seule dévorer tout l'héritage.

Digitized by Google

Mme KERLEBON.

Vous savez fort bien faire les parts à votre avantage; mais nous avons des yeux.

SOPHIE.

Mais, ma mère.

DUPERRON.

C'est vous qui voulez vous enrichir à mes dépens.

ANTOINE KERLEBON.

De la douceur, mon neveu.

Mme KERLEBON.

Mais attendez au moins pour vous disputer que nous soyons au partage.

ANTOINE KERLEBON.

Oui, quand vous en serez-là, je me charge du soin de vous mettre d'accord; j'arrangerai tout, de façon que personne n'aura rien à dire.

SOPHIE.

Il sera bien adroit.

ANTOINE KERLEBON.

Laissons là l'héritage de ce pauvre Antoine; vous avez un air d'avidité, il semble déjà que vous tenez son bien; parlons de sa mort, de son naufrage.

Digitized by Google

Mme KERLEBON.

Ah! ne renouvelez pas nos douleurs!

DUPERRON.

Pourquoi chercher à nous attrister!

ANTOINE KERLEBON.

Je vois que sa mort vous afflige beaucoup.

Mme KERLEBON, et DUPERRON.

Sans doute!

ANTOINE KERLEBON.

C'est en revenant des Indes qu'il a péri..

DUPERRON, en pleurant.

C'est là qu'il avait fait une fortune... une fortune comme on n'en voit pas. Ah! ah! ah!

ANTOINE KERLEBON.

Ne pleurez pas tant.

Mme KERLEBON, pleurant.

Ces trois vaisseaux étaient à lui... hi! hi! hi!

ANTOINE KERLEBON.

Calmez-vous.

DUPERRON, pleurant plus fort.

Il montait le vaisseau qui était le plus richement chargé, eh! eh! eh!

Digitized by Google

HENRI.

Un vent de nord-ouest.

ANTOINE KERLEBON.

Ouais ?

SOPHIE.

Le jette sur les pierres noires.

ANTOINE KERLEBON.

Ah! bon Dieu!

HENRI.

Son vaisseau se brise...

SOPHIE.

S'abîme dans les flots...

HENRI.

L'infortuné se noie.

DUPERRON, en pleurant.

On n'a pas pu sauver les marchandises.

Mme KERLEBON.

Voyez quelle perte pour sa pauvre famille!

ANTOINE KERLEBON, à part.

Est-ce moi qu'ils regrettent ou mon bien ? L'avenir me découvrira tout. (*Aux parens.*) Calmez-vous, un naufrage est un malheur auquel tous les navigateurs sont exposés; et pour un marin, mourir là, c'est mourir dans son lit. Mais il est tard, et je suis tellement

Digitized by Google

fatigué que je voudrais bien me reposer un peu avant dîné.

DUPERRON.

Il faut attendre le retour de Jules, qui sûrement vous a préparé un logement.

Mme KERLEBON.

Dès que vous ne voulez que vous reposer, entrez dans ce cabinet, et jetez-vous sur un canapé.

ANTOINE KERLEBON.

Si vous le permettez, j'y consens de bon cœur. Je n'en puis plus.

DUPERRON.

Sans cérémonie, je vous prie...

ANTOINE KERLEBON.

Au revoir donc, mes chers amis. (*A part, en sortant.*) Je saurai bientôt la vérité. (*Haut.*) Adieu, mes bons parens.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté ANTOINE KERLEBON.

Mme KERLEBON.

C'est singulier! je croyais Jacques Kerle-

Digitized by Google

bon plus brusque.... Au ton de sa lettre, je l'aurais pris pour un loup de mer.

SOPHIE.

Il n'en est pas moins déplaisant à mes yeux.

DUPERRON.

Soit, mais il est riche.

Mme KERLEBON.

Qu'il vous plaise ou qu'il vous déplaise, il faudra bien que vous l'épousiez.

HENRI.

Comment, ma tante, vous irez donner Sophie à ce vieux marin? c'est la sacrifier, donnez-la moi plutôt, moi qui l'aime...

SOPHIE.

Sans doute, préférez le cousin à l'oncle, je ne sortirai pas de la famille.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, JULES.

DUPERRON.

Voici Jules!

Mme KERLEBON.

Comme il a l'air agité!

Digitized by Google

JULES.

Vous ne savez pas ?

HENRI.

Quoi donc ?

JULES.

Il est arrivé.

Mme KERLEBON.

Nous le savons bien.

DUPERRON.

Nous l'avons vu.

JULES.

Quoi, vraiment, il est ici ? Déjà ? j'en suis enchanté !

HENRI.

Il n'est que trop vrai qu'il est ici pour mon malheur.

DUPERRON.

Maintenant, il n'y a plus de retard à nous opposer.

Mme KERLEBON.

Il faut lever les scellés.

DUPERRON.

Faire les partages.

JULES.

A quel propos faire des partages, puisque vous n'héritez pas ?

Digitized by Google

Mme KERLEBON et DUPERRON.

Comment nous n'héritons pas ?

JULES.

Et parbleu, son retour vous en empêche.

DUPERRON.

Le retour de qui ?

JULES.

Le retour de votre oncle. Il s'est sauvé du naufrage.

Mme KERLEBON.

Qui donc ?

JULES.

Et parbleu, mon maître, Antoine Kerlebon, vous le savez bien, puisque vous l'avez vu.

Mme KERLEBON et DUPERRON.

Ah ! grand Dieu !

SOPHIE et HENRI.

Ah ! tant mieux !

JULES.

Je viens de rencontrer quelqu'un de Landerneau qui le connaît parfaitement, qui m'a juré l'avoir vu.

DUPERRON.

Je n'en crois rien.

Digitized by Google

Mme KERLEBON.

Cela n'est pas vrai.

JULES.

Et pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se soit sauvé ?

DUPERRON.

Parce que cela n'est pas possible.

Mme KERLEBON.

N'avez-vous pas vu le vaisseau submergé ?

JULES.

Il est vrai.

DUPERRON.

Qui l'aurait sauvé ?

JULES.

Les Anglais qui nous poursuivaient.

Mme KERLEBON.

De quelle manière lui aurait-on porté secours ?

JULES.

Avec des chaloupes.

DUPERRON.

Histoire que tout cela.

Mme KERLEBON.

La déposition d'un homme peut-elle être de quelque poids ?

Digitized by Google

JULES.

Elle serait de peu de prix à mes yeux, si je n'avais rencontré une autre personne qui m'a dit la même chose.

Mme KERLEBON.

Ah! mon Dieu! cela serait donc vrai! et le frère Jacques qui vient d'arriver...

JULES.

Que m'importe!

DUPERRON.

Il est dans ce cabinet.

JULES.

Qu'il y reste. Je m'embarrasse bien du frère, moi, il est venu; eh bien! il s'en retournera comme vous autres. Quant à moi, je connais mon devoir. On m'a dit avoir vu mon maître dans la ville. Sans doute, il n'y est resté que pour quelques affaires : j'espère bientôt l'y trouver, l'embrasser, et le présenter à toute sa famille.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté JULES.

SOPHIE, à Henri.

Oh! la bonne nouvelle!

HENRI, à Sophie.

Il nous reste encore quelque espoir.

Mme KERLEBON, d'un air d'abattement.

Eh bien! mon neveu?

DUPERRON, du même ton.

Eh bien! ma tante?

Mme KERLEBON

Moi qui comptais m'établir dans ma ferme.

DUPERRON.

Moi qui avais projeté la plus belle affaire en vendant le château.

Mme KERLEBON.

Arriva-t-il jamais un malheur plus funeste?

DUPERRON.

Éprouva-t-on jamais un coup plus affreux?

Mme KERLEBON.

Je n'aurai donc point ma ferme!

Digitized by Google

DUPERRON.

J'ai donc perdu mon château !

Mme KERLEBON.

Ah ! grand Dieu ! ah ! ah !

DUPERRON.

Ah ! ciel ! ah ! ah ! ah !

(Ils pleurent tous les deux.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE KERLEBON.

ANTOINE KERLEBON.

Pourquoi donc ces cris, ces lamentations ? Vous m'avez réveillé.

DUPERRON.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Mme KERLEBON, pleurant.

Ne nous interrogez pas.

ANTOINE KERLEBON.

Mes chers parens ! mes bons amis, vous m'inquiétez... Qu'est-il donc arrivé ?

Mme KERLEBON.

Ah ! si vous saviez... quel malheur...

Digitized by Google

DUPERRON.

Nous sommes ruinés.

Mme KERLEBON.

Ruinés sans ressource.

ANTOINE KERLEBON.

Expliquez-vous ?

Mme KERLEBON, pleurant très-fort.

Le défunt n'est pas mort !

ANTOINE KERLEBON.

Le défunt !

DUPERRON.

Plusieurs personnes l'ont vu... Nous n'avons plus d'espoir.

ANTOINE KERLEBON.

Voilà donc la cause de votre grande douleur ?

DUPERRON.

N'est-ce donc pas assez !

Mme KERLEBON.

Se voir privé du plus bel héritage !

DUPERRON.

D'un château !

Mme KERLEBON.

D'une ferme !

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON, à part.

Et moi qui les croyais sensibles à ma mort.. imbécile que j'étais.

Mme KERLEBON.

Je n'en puis plus.

DUPERRON.

Je succombe à ma douleur. (*Ils s'asseient plongés dans la consternation.*)

ANTOINE KERLEBON.

En effet, le coup est bien cruel. (*Feignant une grande douleur.*) Quoi ! mon frère n'est pas mort... Ah ! Dieu...

HENRI, à Antoine.

Fi ! c'est indigne ! s'affliger de l'existence d'un frère.

SOPHIE, à Antoine.

Oh ! le mauvais cœur !

ANTOINE KERLEBON, à part.

Les bons enfans. (*Haut.*) Mais, moi, je fais comme les autres.

HENRI.

Les autres sont peut-être excusables ; ils ne le connaissaient pas ; mais vous, son frère !...

ANTOINE KERLEBON.

Mais, toi qui n'avais d'autre espoir que cet

Digitized by Google

héritage, tu n'es donc plus fâché de son retour à la vie ?

HENRI.

J'en suis au comble de la joie !

SOPHIE.

Et moi aussi !

HENRI.

Nous verrons, maintenant que mon bon oncle vit, si vous épousez ma Sophie. C'est un brave et honnête homme, lui; je lui conterai tout, il saura bien empêcher ce mariage.

SOPHIE, en le menaçant aussi.

Oh ! vous n'êtes pas où vous croyez en être. Nous verrons.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Si je ne me retenais, je les embrasserais tous deux. (*Aux parens affligés.*) Allons, il ne faut pas vous affliger comme cela, la nouvelle n'est pas certaine. Il est peut-être mort...

Mme KERLEBON.

Ah ! mon cher beau-frère, nous ne sommes pas assez heureux pour cela !

DUPERRON.

Oh ! certainement !

ANTOINE KERLEBON, à part.

Oh ! les maudits parens ! Sortons, je n'y

Digitized by Google

pourrais pas tenir. (*Haut.*) Du courage, mes amis, je vais trouver Jules, m'informer si ce bruit est fondé; et j'espère avant peu vous donner des nouvelles de celui dont l'existence vous cause tant de peine. (*A part.*) Quelles ames intéressées! J'aimerais mieux voir mes biens au fond de la mer que de leur laisser jamais un sou. (*Haut.*) Je reviens dans quelques instans. Adieu, mes amis, (*A part.*) mes bons parens. O la méchante canaille!

(Il sort.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, hors ANTOINE KERLEBON.

Mme KERLEBON.

Il faut attendre courageusement son sort.

HENRI.

C'est le plus court parti.

DUPERRON.

C'est bientôt dit; mais on ne perd pas de sang-froid dix mille livres de rente.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ALAIN.

ALAIN, accourant.

Voila bien une autre affaire, ma foi!

Mme KERLEBON.

Qu'y a-t-il de nouveau?

ALAIN.

Un diable incarné; il est maintenant dans la cuisine, où il jure, boit, tempête, gronde après tout le monde: il n'y a pas quatre minutes qu'il est dans la maison, que tout est déjà sens-dessus-dessous.

DUPERRON.

Mais quelle espèce d'homme est-ce?

ALAIN.

Eh! mais.... c'est l'espèce.... de l'espèce d'homme.

Mme KERLEBON.

Quelle figure a-t-il?

ALAIN.

Ah! il a une figure... d'homme.

HENRI.

Est-il beau ou laid? grand ou petit?

Digitized by Google

ALAIN.

Oh! il n'est pas beau du tout; il a une moustache noire, un teint basané, une voix de tonnerre; il est laid, très-laid, il a un air de famille. Oh! je gage que c'est quelque parent qui nous arrive encore.

Mme KERLEBON.

Il n'y a plus à en douter, c'est le défunt...

DUPERRON.

Hélas! oui.

ALAIN.

Vous le prenez pour un défunt, lui! il est parbleu bien vivant.

DUPERRON.

Comment faire? Je ne pourrais paraître à ses yeux.

Mme KERLEBON.

Sortons un peu pour nous remettre; il ne faut pas qu'il lise sur mon visage, la peine que nous cause son retour à la vie.

HENRI, à Sophie.

Suivons-les. Nous reviendrons bientôt trouver notre oncle, et lui conter nos chagrins.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

ALAIN.

J'en sais aussi long qu'eux, c'est le maître du château qui arrive. M. Jules m'a bien dit en sortant, on attend le maître, il n'est pas mort. Il faut l'avouer, c'est bien heureux! Ainsi, les héritiers qui devaient hériter, n'hériteront point de l'héritage. Il y aura du grabuge, le capitaine n'a point l'air facile à manier : quand il verra les scellés, et les figures tristes de ses parens, qui ne pourront cacher leur chagrin de ce qu'il n'est pas mort; le bourgeois se fâchera, les parens enrageront, et moi, je rirai. Eh puis, en lâchant quelques paroles innocentes à l'un et à l'autre, j'arrangerai cela de façon qu'ils ne s'y reconnaîtront point du tout. Cela va faire un tintamarre, un sabbat dans la maison. Oh! il y aura du scandale.

(En se frottant les mains.)

SCÈNE XVIII.

JACQUES KERLEBON, ALAIN.

JACQUES KERLEBON.

Ventrebleu! je suis tout moulu, tout froissé,

Digitized by Google

tout brisé, quelle voiture! quels chevaux! quels chemins! J'aimerais mieux faire dix fois le tour du monde sur un bateau plat, que quatre lieues de poste sur la route de Brest. Quelqu'un viendra-t-il me recevoir, oui, ou non?

ALAIN.

Vos parens n'osent pas paraître devant vous; ils se sont retirés pour donner un air riant à leur figure.

JACQUES KERLEBON.

Comment un air riant! et qu'est-ce que ça me fait à moi, qu'ils aient l'air triste ou gai.

ALAIN.

Vous entendez bien que votre arrivée n'est pas ce qui les réjouit le plus. On ne vous recevra pas bien, je vous en avertis.

JACQUES KERLEBON.

Morbleu! je voudrais bien voir qu'on ne reçût pas bien le capitaine Kerlebon. Je tordrais le cou à toute la famille.

ALAIN, à part.

Bon, cela commence bien. (*Haut.*) Vous avez toujours bien fait d'arriver. Quelques momens plus tard, on allait se partager votre bien.

Digitized by Google

JACQUES KERLEBON.

Mille tonnerres! mon bien? qui donc aurait osé faire les partages sans moi? Nous y voilà, patience!...

ALAIN.

Certainement, vous ne souffrirez pas...

JACQUES KERLEBON.

D'abord, il faut que j'arrange mes affaires d'intérêt,

ALAIN.

Ça n'arrangera pas les leurs.

JACQUES KERLEBON.

A propos, ne l'oublions pas, je dois me marier; il faut que je me débarrasse tout de suite de cette corvée-là.

ALAIN.

Vous voulez-vous marier? Vous ferez bien. Vos héritiers vont avoir un pied de nez; et quand vous mariez-vous?

JACQUES KERLEBON.

Dans trois jours au plus tard.

ALAIN.

Votre prétendue est-elle jolie?

JACQUES KERLEBON.

Ma foi, je n'en sais rien; mais qu'elle soit

Digitized by Google

grise, blonde ou brune, cela m'est égal, pour le tems que je dois rester avec elle. Trois jours de mariage, je m'embarque et vogue la galère. Je crois pourtant qu'on m'a dit qu'elle était jolie.

ALAIN.

Jolie j'en suis fâché pour vous.

JACQUES KERLEBON.

Et! pourquoi donc?

ALAIN.

Vous êtes marin: tandis que, sur les mers vous éprouverez des tempêtes, madame votre épouse pourrait bien faire naufrage dans le monde.

JACQUES KERLEBON.

Chacun ses affaires. Dis donc, grand imbécile. (*Alain regarde de tous côtés.*) Est-ce que tu comptes que je m'en vais rester toute la journée à faire la conversation avec toi. Va-t'en dire à toute ma clique de parens que je suis arrivé, et s'ils ne viennent pas me voir, je m'en vais me coucher.

ALAIN.

Pour les amuser, je leur conterai cela dans les mêmes termes. (*A part.*) Le joli caractère! il se fâche de tout, il ne rit jamais, je crois que cela n'ira pas mal.

Digitized by Google

JACQUES KERLEBON.

Que ces lieux me semblent tristes depuis la mort de mon frère ! Ce pauvre diable s'est noyé bien mal-à-propos ; j'aurais eu tant de plaisir à le revoir!

SCÈNE XIX.

ANTOINE KERLEBON, ET JACQUES KERLEBON.

ANTOINE KERLEBON, sans être vu.

Que vois-je, c'est mon frère ! il est arrivé, tout va se découvrir.

JACQUES KERLEBON.

Sa mort me rappelle qu'il y a quinze ans que nous avons bu souvent ensemble dans cette salle-ci.

ANTOINE KERLEBON.

Il parle de moi. Écoutons.

JACQUES KERLEBON.

Moi qui avais le projet de finir mes jours avec lui ! encore deux ou trois courses en mer, et je venais m'établir dans son château ; là, tous les deux réunis, nous eussions vécu agréablement, dans la matinée nous eussions fait un tour au port, le soir la partie de pi-

Digitized by Google

quet. Eh puis! quel plaisir de se conter mutuellement ses voyages, ses batailles, les tempêtes que l'on éprouva!

ANTOINE KERLEBON.

Il m'aimait, lui!

JACQUES KERLEBON.

Toutes ces idées-là me font pleurer comme un enfant. Il était si bon frère, si bon ami, il venait souvent me chercher à Landerneau, et me disait: *Frère Jacques, viens boire le rhum et fumer la pipe.* Je lui répondais: *je veux bien, frère Antoine,* il prenait mon bras, nous marchions gaîment. Nous arrivions, nous nous mettions à cette table. (*Il s'assied d'un côté.*) C'est la même table, je la reconnais; nous parlions marine, il me donnait de bons conseils; et si je sais manœuvrer mon corsaire, c'est bien à lui que je le dois. (*Il se verse un verre de vin.*) Et je ne peux plus boire à sa santé!

ANTOINE KERLEBON, paraissant, s'asseyant en face de son frère, et prenant un verre.

Moi, je veux boire à la tienne!

JACQUES KERLEBON, dans le plus grand étonnement.

Le diable m'emporte, c'est mon pauvre Antoine.

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON.

Mon cher Jacques.

JACQUES KERLEBON.

Mais dis-moi seulement comment il se fait que tu sois noyé, et que tu sois ici, et pourquoi étant vivant, allons-nous nous partager tes biens?

ANTOINE KERLEBON.

Mais j'espère bien que vous n'y toucherez pas.

JACQUES KERLEBON.

Tu n'es donc pas mort... là... sérieusement?

ANTOINE KERLEBON.

Tu le vois bien.

JACQUES KERLEBON.

Je veux mourir, si j'y conçois rien encore.

ANTOINE KERLEBON.

Ton étonnement cessera bientôt. Il est vrai que j'ai fait naufage, qu'on m'a cru noyé, que je fus sauvé par les Anglais, que j'arrive à tems pour sauver mon bien, pour embrasser un bon frère, dont les regrets m'ont touché jusqu'au fond de l'ame.

JACQUES KERLEBON.

La drôle d'aventure! Tu joues-là un vilain tour à tes héritiers. Les corsaires s'attendaient

Digitized by Google

à faire une bonne prise; mais saperbleu à corsaire, corsaire et demi.

ANTOINE KERLEBON.

Tous ne sont pas indignes de mon amitié; le jeune artiste Henri, et sa prétendue, sont de bons enfans, je veux les marier ensemble.

JACQUES KERLEBON.

Comment, frère, tu veux marier ma prétendue?

ANTOINE KERLEBON.

Eh oui! à quoi rêves-tu de vouloir épouser une jeune fille de quinze ans? tu serais son grand-père, elle ne t'aime point, elle aime son cousin, il faut les unir.

JACQUES KERLEBON.

Je crois que tu as raison; je ne suis plus qu'un vieux bâtiment radoubé, et si je m'embarquais pour le mariage, j'aurais peur de rester en chemin.

ANTOINE KERLEBON.

Sans doute.

JACQUES KERLEBON.

Que je suis heureux! tu n'es pas mort, et je me porte bien; mais embrassons-nous donc encore; quand on a été quinze ans sans se voir, on doit s'embrasser au moins trois fois.

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON.

Volontiers, mon frère Jacques.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, ALAIN, DUPERRON, Mme KERLEBON.

ALAIN, à Duperron et à madame Kerlebon.

C'est lui qui m'envoie vous chercher; (*Montrant Jacques.*) le voilà!

ANTOINE KERLEBON.

Voici les chers parens, ne disons mot.

Mme KERLEBON, courant embrasser Jacques, d'un ton faux.

Vous ne doutez pas de la joie que nous éprouvons à vous revoir en bonne santé.

DUPERRON.

Quel plaisir d'embrasser son oncle!

JACQUES KERLEBON.

Ventrebleu, que vous êtes polis! mais laissez-moi donc, vous m'étouffez.

ANTOINE KERLEBON, à part.

Les perfides!

Digitized by Google

Mme KERLEBON.

Que n'avez-vous été témoin de notre douleur !

DUPERRON.

Des larmes que nous avons répandues !

ALAIN, bas à Jacques.

Ne croyez pas ce qu'ils vous disent, ils sont désolés de ce que vous soyez vivant.

ANTOINE KERLEBON.

Moi, je fus témoin, de votre ferme douleur, c'est la même chose.

JACQUES KERLEBON.

A quel sujet répandre des larmes ! vous ne savez donc pas...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, HENRI, SOPHIE, JULES,

JULES, conduit par Henri et Sophie.

Vous ne m'avez pas trompé, le voilà ! C'est lui-même. (*Il court embrasser Antoine.*) O mon cher maître, je vous revois enfin !

HENRI, SOPHIE, Mme KERLEBON, DUPERRON.

Son maître !

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON, à Jules.

C'est toi, mon cher Jules!

Mme KERLEBON.

Quoi! c'est Antoine?

JACQUES KERLEBON.

Et oui; c'est Antoine, et moi je suis Jacques; que diable, tout vous étonne!

ALAIN.

Antoine! oh! le bon tour; je ne dirai rien; mais cela fera du bruit dans Landerneau.

Mme KERLEBON.

Vous, Antoine; vous de qui le naufrage...

ANTOINE KERLEBON.

Moi-même. (*En pleurant.*) Mais hélas! le défunt n'est pas mort.

DUPERRON, à part.

Nous sommes perdus.

Mme KERLEBON.

Il a tout vu.

HENRI.

Quelle méprise!

SOPHIE.

Elle tournera à notre avantage.

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON.

Ma chère belle sœur, j'en sais trop sans doute; mais il est un moyen que j'oublie votre insensibilité et l'ame intéressée que vous m'avez montrée.

Mme KERLEBON.

Monsieur...

ANTOINE KERLEBON.

Ces deux jeunes gens s'aiment, unissez-les, c'est à ce prix seul que je puis oublier ce mot terrible pour mon cœur, *le défunt n'est pas mort.*

Mme KERLEBON, d'un air confus.

Je ferai tout ce que vous voudrez...

ALAIN.

Je le crois bien, on fera tout pour ne pas perdre la succession.

HENRI.

Mon cher oncle!

SOPHIE.

Notre reconnaissance...

ANTOINE KERLEBON.

J'y compte; vous êtes dignes de mes bienfaits; j'ai lu dans vos cœurs...

SOPHIE, naïvement.

Mais comment arrangerez-vous cela? si mon

Digitized by Google

cousin m'épouse, mon oncle ne peut pas m'épouser.

JACQUES KERLEBON.

Non, je ne t'épouserai pas; mais je t'embrasserai; allons, mon neveu, gouvernez-moi bien cette petite frégate; feu de tribord et de babord, morbleu!

ANTOINE KERLEBON, à Henri.

Henri, tu n'avais à espérer d'autre bien que le mien, mon retour à la vie t'enlève tout espoir. Non, tu hériteras de mon vivant, je te donne la moitié de ma fortune.

ALAIN.

Je le disais bien.

JACQUES KERLEBON.

Et moi, le dernier navire que j'ai pris aux Anglais.

SOPHIE ET HENRI.

Que de bontés!

ALAIN, à part.

Les drôles de parens! je voudrais bien qu'ils ne s'en allassent pas tout de suite, ils me divertissent beaucoup.

JACQUES KERLEBON.

Écoute donc, frère; j'ai une soif d'enfer: si nous allions boire le rhum et fumer la pipe?

Digitized by Google

ANTOINE KERLEBON.

Volontiers; ce que j'ai vu aujourd'hui est une grande leçon pour les hommes; combien de vieux garçons regretteraient en mourant et leur vie et leurs biens, s'ils pouvaient voir après leur mort les figures de leurs héritiers!

FIN DU NAUFRAGE.

Digitized by Google

SHAKESPEARE
AMOUREUX,
OU
LA PIÈCE A L'ÉTUDE,
COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 2 janvier 1804.

La sensibilité fait tout notre génie,
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'allumer :
Et l'on ne l'est, qu'autant que l'on sait bien aimer.

MÉTROMANIE, *scène II.*

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SHAKESPEARE, (*) poëte tragique anglais.
CLARENCE, actrice du théâtre de Londres.
ANNA, femme-de-chambre de Clarence.

La scène est à Londres.

(*) On prononce Chekspire.

Digitized by Google

SHAKESPEARE
AMOUREUX,
OU
LA PIÈCE A L'ÉTUDE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon du tems de la reine Élisabeth; une croisée est sur le côté, deux portes en face de la croisée, une autre dans le fond, des bougies sur une table éclairent la chambre.

SHAKESPEARE, entrant par la porte du fond, et parlant à un domestique.

Avertissez au moins Anna, je veux lui parler..... Quel démon me ramène dans cette maison? Quel démon? Et parbleu! celui de l'amour; en est-il un qui fasse faire plus de sottises? O Shakespeare! tu peins les passions et les faiblesses des hommes, et tu ne saurais t'en garantir?

Digitized by Google

SCÈNE II.

ANNA, SHAKESPEARE.

COMMENT, Monsieur, c'est vous ? Ce soir chez ma maîtresse ?

SHAKESPEARE.

Oui, c'est moi-même. Eh bien ! que fait-elle en ce moment ?

ANNA.

Mais elle étudie son rôle dans votre belle tragédie de Richard III.

SHAKESPEARE.

Belle tragédie ? Attendez au moins pour la louer, qu'elle soit jouée.

ANNA.

Mais tout le monde en dit le plus grand bien.

SHAKESPEARE.

Après la chute, tout le monde en dira le plus grand mal.

ANNA.

Dans peu de jours vous saurez votre sort ; en attendant, ma maîtresse a essayé son habit. Oh ! comme elle sera belle !

Digitized by Google

SHAKESPEARE, avec enthousiasme.

Belle ! charmante ! divine ! Quelle voix touchante ! Elle part de là pour émouvoir, pour attendrir, pour enflammer le spectateur. Dans sa bouche, tous mes vers me semblent beaux, mes idées ont plus de force, plus d'énergie. Dès qu'elle parle, mon ame est captive; je crains de perdre un accent, un geste, un regard; tout en elle, enfin, me paraît sublime; et, nouveau Pygmalion, je m'adore dans mon ouvrage.

ANNA.

Ah! le beau morceau! Est-il de votre tragédie de Richard III?

SHAKESPEARE.

De Richard III! Insensé que je suis! Je mérite bien cette apostrophe... Anna, je veux voir votre maîtresse.

ANNA.

Cela ne se peut pas.

SHAKESPEARE.

Pourquoi donc, puisqu'elle étudie ?

ANNA.

Oui; mais elle étudie... comme nous étudions ordinairement. Son rôle est sur sa toilette ; et comme j'arrangeais ses cheveux, elle l'a regardé deux fois.

Digitized by Google

SHAKESPEARE.

C'est bien heureux!

ANNA.

Oui, Monsieur; elle a même dit qu'il était bien long.

SHAKESPEARE.

Mais pourquoi cette parure ce soir? Va-t-elle au théâtre, à quelque assemblée?

ANNA.

Non, Monsieur; c'est une parure d'habitude, ou de précaution, comme vous voudrez.

SHAKESPEARE.

O femmes! que de tems follement employé!... Et moi, suis-je plus raisonnable après tout?... Aura-t-elle bientôt fini?

ANNA.

Oui, Monsieur; si nous ne recommençons pas.

SHAKESPEARE, à part.

J'attendrai. Il faut que je lui parle absoment; il faut qu'elle s'explique. Je ne puis vivre dans ce tourment, dans cette incertitude. Depuis que j'ai le malheur de l'aimer, chaque jour est un supplice nouveau. Mon caractère est changé: je suis devenu sombre, impatient, emporté même; je ne conçois rien, je n'entends plus ce qu'on me dit. Veux-je écrire?

Digitized by Google

ma plume s'arrête, les expressions me manquent : si je sors pour me distraire, je ne rencontre que des importuns, je le deviens à mon tour; et à la fin de la journée, je rentre aussi ennuyé, aussi fatigué des autres que de moi-même.

ANNA.

Cela m'étonne. Vous devriez être l'homme le plus heureux.

SHAKESPEARE.

Moi, heureux ! Je puis être heureux !

ANNA.

C'est votre faute, si vous ne l'êtes pas. Quand on a, pour premier avantage, l'esprit...

SHAKESPEARE.

Tout le monde en a.

ANNA.

Du talent.

SHAKESPEARE.

Disputé par l'envie.

ANNA.

Les grands vous recherchent et vous aiment.

SHAKESPEARE.

Nous font venir et nous protégent.

Digitized by Google

ANNA.

Toujours au milieu des fêtes, des plaisirs, votre vie se compose...

SHAKESPEARE.

De travail et d'ennui. Mais, Anna, que vous importe mon sort? Il est tel, que, dans ce moment, la vie m'est devenue insupportable... J'aime, mais j'aime de toutes les facultés de mon ame, et je voudrais...

ANNA.

Oh! je sais bien que vous êtes fort galant; tout le monde le dit... Vous avez même la réputation de chercher les aventures...

SHAKESPEARE.

Oui, j'ai bien pu dans ma très-grande jeunesse..... Le désir de connaître le monde, une société dangereuse..... Une imagination ardente, toujours au-dessus de la réalité....

ANNA.

Et vous avez été souvent heureux, sans doute? Un auteur a tant de ressources pour nous plaire!.... D'abord sa réputation nous donne le désir de le connaître, ses petits soins nous touchent, son éloquence nous séduit, son style nous enflamme; il n'est pas jusqu'aux petits vers qu'il nous fait...

Digitized by Google

SHAKESPEARE.

Qui ne soient toujours mauvais.....

ANNA.

Qui n'aient pour nous un charme irrésistible.

SHAKESPEARE.

Mais, par Saint-Georges! laissons-là mes vers et mes aventures galantes.... Je vous parle de moi, de mon amour pour Clarence; elle connaît mes sentimens. Que dit-elle? que pense-t-elle?

ANNA.

Elle dit que vous serez un jour le soutien du théâtre anglais, et la gloire de votre pays.

SHAKESPEARE.

Mais de mon amour, que dit-elle? Ai-je un rival? M'est-il préféré? Quel est l'état de son cœur?

ANNA.

Très-calme.

SHAKESPEARE.

Ne trouve-t-elle dans ma personne rien qui provoque sa répugnance?

ANNA.

Rien.

SHAKESPEARE.

Pourrait-elle se faire à mes manières, à

Digitized by Google

mes habitudes ? Ma conversation lui paraît-elle ?....

ANNA.

Charmante.

SHAKESPEARE.

Tu me ravis Anna. Je puis donc espérer que le plus tendre amour va triompher de sa froideur, qu'elle va consentir à notre hymen, puisque tu me certifies....

ANNA.

Qu'elle ne vous aime pas.

SHAKESPEARE.

Comment ?

ANNA.

Non, j'en suis certaine ; mais vous êtes l'homme d'Angleterre qu'elle admire et qu'elle honore le plus.

SHAKESPEARE.

Qu'aviez-vous besoin de venir m'éclairer !.... Je ne me contiens plus, et mon désespoir....

ANNA.

Ah ! mon Dieu ! mais c'est de la tragédie ! Moi, qui n'ai pas l'honneur d'en jouer, ni d'en faire, je sors.

SHAKESPEARE.

Non, non, restez : maintenant je suis

Digitized by Google

maître de moi. Vous voyez bien que je suis plus calme. (*Il dit le mot* calme *avec fureur, Anna effrayée s'éloigne.*) O perfide! m'avoir séduit à ce point..... Mais je ne m'avilirai point à descendre à des reproches..... Jamais elle ne me retrouvera dans cette maison, et je maudis l'instant où j'y suis entré pour la première fois.

ANNA.

Eh bien, Monsieur, j'attends votre départ.

SHAKESPEARE, allant s'asseoir sur le devant de la scène.

Oh! soyez tranquille, bientôt je quitterai cet appartement.

ANNA.

Il suffit, Monsieur; je cours annoncer votre désespoir, votre calme et votre départ. (*A part, en sortant.*) Ah! milord Wilson, je vous ai bien servi.

SCÈNE III.

SHAKESPEARE.

Enfin, je connais mon sort..... Plus de doute, je ne suis pas aimé... Et moi qui me flattais d'un espoir..... Mais calmons notre indignation. Fesons plus; prenons un parti

Digitized by Google

violent. Il faut d'abord.... la voir et lui parler. Mais non; je ferais mieux de la fuir, d'aller au bout de la terre..... Sa vanité s'en applaudirait encore. Non, restons et voyons-là tous les jours..... avec indifférence. Je me crois maintenant capable de lui parler sans émotion, de rire même auprès d'elle de sa légèreté... Oui, je me sens déjà plus libre, plus content. Cependant, si cette Anna me trompait? Si protégeant un rival ignoré, elle voulait.... J'entends du bruit! elles viennent, elles parlent de moi!... Je donnerais ma fortune afin d'entendre leur conversation..... Bon! ce cabinet ouvert.... Que risqué-je?.... Ah! si l'amour est indiscret et jaloux, je dois l'être encore plus que lui.

(Il entre dans un cabinet dont il laisse la porte entr'ouverte; il est vu seulement du public.)

SCÈNE IV.

ANNA, CLARENCE, SHAKESPEARE, caché.

ANNA.

Oui, Madame, il était ici, il voulait vous voir.... Mais il est parti sans doute.

CLARENCE, soupirant.

Il est parti!

Digitized by Google

ANNA.

Furieux, probablement.

CLARENCE.

Depuis quelque tems, il se met facilement en courroux; mais son amour doit le rendre excusable à mes yeux.

ANNA.

Lui, Madame! il ne vous aime pas, j'en suis sûre.

SHAKESPEARE, à part.

La perfide!

ANNA.

Et puis.. tous ces auteurs si répandus dans les sociétés, si galans auprès des belles, ne sont, près de leurs chères moitiés, que de vrais songe-creux; et de retour dans leurs maisons, ils ne rapportent, le plus souvent, de toutes ces fêtes dont ils ont été l'ame, que le dégoût et l'ennui.

CLARENCE.

Ah! cela se voit tous les jours.

ANNA.

Et cela doit être ainsi. Il ne peuvent voir dans l'hymen qu'une chaine pénible. Les plus simples détails d'un ménage les fatiguent: toujours occupés des chimères dont leur tête est remplie, ils négligent la réalité. Des mots,

Digitized by Google

des complimens, de la fumée enfin, leur tient lieu de fortune; et le peu qu'ils ont acquis, souvent ce beau produit de l'esprit et de l'imagination, devient, grâce à leur insouciance, le patrimoine des fripons et des sots.

SHAKESPEARE, à part.

Elle a plus d'esprit que je ne croyais.

CLARENCE.

C'est moins son peu de fortune que son caractère violent, emporté....

ANNA.

Ah! que vous feriez bien mieux de suivre mes conseils! Nouvellement accueillie au théâtre, vous y brillez, sans doute, par vos talens et par une estime méritée.... Vous savourez avec plaisir les louanges et les applaudissemens; mais tout passe, Madame. L'inconstance dirige le monde, un autre talent nous éclipse; le public, sans même tenir compte du passé, renverse impitoyablement l'idole qui fut long-tems l'objet de son admiration.

CLARENCE.

Aussi, n'aspiré-je qu'à sortir d'une carrière dans laquelle les succès du jour ne peuvent souvent compenser les peines du lendemain.

Digitized by Google

ANNA.

Un mariage, si vous le voulez, peut vous rendre indépendante.

SHAKESPEARE, à part.

Un mariage!... craignons d'éclater!

CLARENCE.

Ah! tu vas me parler du lord Wilson? Il est aimable, et ses avantages personnels...

ANNA.

Il est riche, considéré, il exige seulement que vous renonciez au théâtre : cette condition se trouve conforme à vos idées, et vous feriez la plus grande folie, si vous ne consentiez pas à un hymen qui assure votre bonheur et votre existence.

CLARENCE.

Je sais qu'il m'aime, et j'avouerai même que mon cœur, la raison... Nous verrons.... Mais je crains que Shakespeare, ce pauvre Guillaume...

ANNA.

Ah! ce pauvre Guillaume est bien le plus grand inconstant. Je gage qu'en ce moment il est peut-être en bonne fortune. D'abord, il aime les aventures, et j'en sais mille sur son compte.

Digitized by Google

SHAKESPEARE, à part.

C'est un enfer que cette femme!

ANNA.

Si vous ne vous décidez pas ce soir même, il faut y renoncer.

CLARENCE.

Comment?

ANNA.

Oui, sans doute. Lord Wilson part cette nuit pour Windsor, où son service l'appelle. Il veut vous parler de ses sages propositions, et vous demande ce soir même un entretien.

CLARENCE.

Mais le puis-je? Shakespeare va revenir, sans doute. Il doit me faire répéter ce nouveau rôle dans sa pièce...

ANNA.

Eh bien! on lui refusera la porte.

SHAKESPEARE, à part.

O soubrette damnable!

CLARENCE.

Non, il est défiant, jaloux; et ce carrosse à ma porte, ces gens, cette livrée, ce faste qui accompagne toujours Wilson, tout peut faire naître ses soupçons.

Digitized by Google

ANNA.

Bah! notre auteur n'en saura rien. D'ailleurs, n'êtes-vous pas votre maîtresse? N'êtes-vous pas libre de former un engagement? Que craignez-vous de lui?

CLARENCE.

Sa jalousie, ses emportemens.

ANNA.

Il est un moyen que rien ne soit connu; le voici... Je vais indiquer au lord Wilson l'heure du rendez-vous. Onze heures! c'est assez tôt. il faut qu'il vienne sans suite, enveloppé dans un manteau.... Je donne la consigne au domestique... Tout le monde est éconduit, un signal, un mot le fait reconnaître..... Mais quel mot? Cherchons...

CLARENCE.

Quelle folie!.... Laisse-moi plutôt étudier *Richard III*.

ANNA.

Soit. *Richard III*. Le signal est bon. Il vient, il frappe, on l'interroge; il répond *Richard III*, et la porte s'ouvre.

SHAKESPEARE, à part.

Je serai au rendez-vous... Que mon rival tremble!

Digitized by Google

CLARENCE.

Quel est ton projet ? Comment ? que dis-tu?

ANNA.

Je dis que je lis dans votre ame, que je triompherai d'un reste de faiblesse, que vous épouserez un lord, et que je ferai votre bonheur en dépit de vous-même. Adieu, je cours vite instruire cet honnête Wilson, et préparer tout pour votre entrevue.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CLARENCE, SHAKESPEARE, toujours caché.

CLARENCE.

Arrête, Anna ! Elle ne m'entend plus. Au reste, je ne vois aucun danger dans cet entretien. Ne suis-je pas toujours maîtresse de mes sentimens ? Profitons de ma solitude pour étudier.... O mon célèbre ami ! puissé-je être le digne organe de tes sublimes pensées !

(Elle se lève et va chercher son rôle qui est sur une table éloignée ; pendant ce tems, Shakespeare sort de sa cachette et va à la porte d'entrée.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

SHAKESPEARE paraissant, CLARENCE.

SHAKESPEARE, après avoir fait du bruit à la porte.

Pardon, chère Clarence, si j'entre ainsi chez vous sans autre cérémonie.

CLARENCE.

Comment, c'est vous!.... Oh! j'en suis enchantée!

SHAKESPEARE, ironiquement.

Vous êtes enchantée de me voir. Oh! je le crois.... (*A part.*) Dissimulons bien ma colère, afin que mon rival ne m'échappe pas!... (*Haut.*) Vous avez donc pour moi des sentimens?...

CLARENCE.

Que vous méritez. Personne plus que moi ne s'intéresse à vous, à votre gloire... A propos de cela, vous travaillez toujours à votre Othello? Le beau caractère! comme il est bien jaloux! Où en êtes-vous maintenant?

SHAKESPEARE.

J'en suis, j'en suis... au quatrième acte.

CLARENCE.

Au quatrième acte! Si je me rappelle bien

Digitized by Google

votre plan, c'est à l'instant que l'amant furieux éclate contre Hedelmone, qu'il menace de frapper son rival, enfin cette belle scène sur la jalousie, dont vous m'avez si souvent parlé.

SHAKESPEARE.

Eh bien ! j'y travaille tous les jours; mais de grâce, laissons-là ma tragédie...

CLARENCE.

Vous paraissez avoir une certaine émotion... vos yeux sont animés... vos lèvres sont tremblantes...

SHAKESPEARE, très-ému.

Vous le croyez !... et non, ce n'est rien, je ne fus jamais plus heureux.

CLARENCE.

Non, vous avez certainement quelque chose.

SHAKESPEARE.

Je dois être au contraire enchanté. J'ai fait une découverte qui se trouve pour moi de la plus grande importance.

CLARENCE.

Tant mieux !

SHAKESPEARE.

Ah ! vous dites tant mieux !

Digitized by Google

CLARENCE.

Sans doute. Si c'est quelque chose qui puisse contribuer à votre bonheur, je dois m'en réjouir. Et quelle est donc cette grande nouvelle ?

SHAKESPEARE.

Mais c'est... (*A part.*) Trouvons quelque défaite... Tenez, ma chère Clarence, je vais vous le dire sans mystère. J'ai fait aujourd'hui la rencontre d'une jeune personne qui se destine au théâtre.

CLARENCE.

Une jeune femme ?

SHAKESPEARE.

Belle comme un ange !... et une expression dans la physionomie, une mobilité dans les traits...

CLARENCE.

Et promet-elle ?

SHAKESPEARE.

Oh ! le plus grand talent ! Sa diction est pure, sa voix grave, sa démarche noble, imposante et majestueuse.

CLARENCE.

J'en suis bien aise.

SHAKESPEARE, à part.

Elle enrage.

Digitized by Google

CLARENCE.

Et sur quels bords étrangers avez-vous trouvé ce phénix ?

SHAKESPEARE.

Ce n'est pas encore un phénix ; mais elle peut le devenir. Les plus grands seigneurs s'intéressent à elle.

CLARENCE.

Belle recommandation auprès du public !

SHAKESPEARE.

Ils m'ont engagé à lui donner quelques rôles.

CLARENCE.

Ceux que je joue, peut-être ?... Et vous n'avez pu refuser ?

SHAKESPEARE.

De certaine part, des prières sont quelquefois des ordres ; et je suis dans une position...

CLARENCE.

A tout accorder ?... Au nombre des rôles que vous devez lui donner, je vous prie de joindre celui de *Richard III*.

SHAKESPEARE.

Allons, vous plaisantez ; comment déjà la jalousie...

Digitized by Google

CLARENCE.

Vous m'outragez... Je ne l'ai pas encore connue, et j'espère ne la connaître jamais.

SHAKESPEARE, à part.

Actrice et pas de jalousie!

CLARENCE.

Que dites-vous donc là?

SHAKESPEARE.

Je dis que je connais trop mes intérêts pour souffrir jamais qu'on vous enlève à mes ouvrages dont vous avez fait le succès.

CLARENCE.

Shakespeare!... vous affectez plus de modestie que vous n'en avez... Vous savez très-bien que nous pouvons faire valoir un ouvrage dramatique, mais que nous ne pouvons jamais en assurer le succès.

SHAKESPEARE.

Oh! je crois bien que nous y sommes pour quelque chose.

CLARENCE.

Vous le croyez?... Ainsi vous avez promis des rôles à cette nouvelle actrice?

SHAKESPEARE.

Je pourrai peut-être lui donner de ces caractères qui conviennent peu à votre physiono-

Digitized by Google

mie. Par exemple, vous, vous seriez peu naturelle dans ceux qui exigent de la dissimulation. Votre figure, pleine de candeur, aurait peine à déguiser, sous un trouble apparent, la perfidie et le mensonge.

CLARENCE.

Peut-être?

SHAKESPEARE.

Je vous suppose dans la situation d'une princesse qui veut trahir son amant. Dans l'instant où son ame inconstante médite la plus affreuse noirceur, pourriez-vous lui jurer que vous l'aimez, que vous ne respirez que pour lui? Bien loin d'affecter un calme nécessaire, vous détourneriez la tête, vos yeux se rempliraient de larmes...

CLARENCE, troublée.

Mais... je vous... assure...

SHAKESPEARE.

Non, votre voix balbutierait à peine quelques mots, et ce trouble même, plus éloquent encore, porterait dans l'ame du malheureux prince la conviction de votre crime.

CLARENCE, à part.

Remettons-nous. Je rougirais trop à ses yeux s'il savait jamais...

SHAKESPEARE, à part.

Je crains de me trahir.

Digitized by Google

CLARENCE.

En vérité, je ne vous conçois pas. Vous savez que chaque acteur est obligé de prendre le ton et le langage du personnage qu'il représente, et il serait très-malheureux pour celui qui ne joue que les personnages odieux, si, par cela même qu'il est bien dans la vérité de son rôle, on en concluait quelque chose contre son cœur.

SHAKESPEARE.

Je ne dis pas cela... Mais je soutiens qu'il faut au moins que l'art et l'habitude aient donné à ses traits la possibilité de se plier à rendre la fausseté... Vous, vous n'avez pas encore cette habitude; vous dissimulez mal; vous trompez gauchement, et la vérité se peint à chaque instant sur vos traits et dans vos regards.

CLARENCE, d'un air dégagé.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur, je dissimule tout aussi bien qu'une autre.

SHAKESPEARE, piqué.

De l'air dont vous me parlez en ce moment, je commence à le croire.

CLARENCE.

Laissons cela, de grâce. Ce n'est pas sans doute le seul motif de me voir, qui vous a conduit ici?

Digitized by Google

SHAKESPEARE.

Non ; j'étais venu dans le dessein de vous faire répéter ce rôle nouveau.

CLARENCE.

Il est d'une beauté... Quelle éloquence ! quelle énergie dans les détails ! quelle vérité dans le dialogue ! Chaque production nouvelle ajoute encore à votre gloire.

SHAKESPEARE.

Eh ! que m'importe la gloire ? Peut-elle contribuer à mon bonheur, quand c'est elle au contraire qui me ravit tout espoir ? Ne connais-je pas tous les préjugés sur l'existence d'un auteur ? Ne craint-on pas ses dissipations, son insouciance ?...

CLARENCE.

(*) « L'exemple peut faire excuser ces » craintes ; et combien de fois des hommes » célèbres n'ont-ils pas été coupables ?

SHAKESPEARE.

» Oui, de ces grands génies de salon, qui, » fatigués de leur intérieur et jaloux d'un en- » cens mendié, font tous les jours, en agréa-

(*) L'acteur peut passer à la représentation tout ce qui est marqué de guillemets, s'il trouve que cela fait longueur.

Digitized by Google

» bles convives, l'élégante toilette de leur
» personne et celle de leur esprit. En plaignant
» le sort de leurs compagnes, je les excuse-
» rais, peut-être, s'ils ne déchiraient par de
» misérables pamphlets, ou d'impuissantes
» épigrammes, le talent qu'ils ne peuvent
» acquérir. -

CLARENCE.

» Oh! je le sais; ce n'est pas là votre carac-
» tère.

SHAKESPEARE.

» Oh! que ma main se sèche à l'instant où,
» par un écrit injurieux, elle portera la dou-
» leur dans le cœur d'un honnête homme.
» C'est à l'enthousiasme des arts, à la sensi-
» bilité de mon cœur, à l'amour seul peut-être
» que je dois mes premiers ouvrages. Devenu
» l'époux d'une femme adorée, c'est par le
» désir de faire son bonheur que j'aurais ob-
» tenu de nouveaux succès. A peine entré
» dans la carrière, j'y marche encore d'un
» pas timide; mais bientôt jaloux de surpasser
» mes rivaux, nul effort ne m'aurait coûté.
» Un jour, peut-être, j'aurais osé, d'une
» plume hardie, arracher à l'histoire tous les
» personnages fameux, et les faire revivre
» aux yeux de mes concitoyens, pour effrayer
» dans l'avenir les ambitieux et les méchans.
» Si le triomphe eût suivi mon espoir, si la
» gloire eût été le prix de mes pénibles tra-

Digitized by Google

» vaux, n'aurai-je donc pas fait assez pour
» ma famille, en lui laissant, au défaut de la
» fortune, des droits à la reconnaissance na-
» tionale, et l'héritage d'un nom devenu cher
» à la postérité ?

CLARENCE.

» Oh ! mille fois heureuse celle qui portera
» le beau nom de *Shakespeare* !

SHAKESPEARE.

» Je ne dois pas songer à ces brillantes
» illusions. Ah ! ce cœur trop brûlant... »

CLARENCE.

Vous souffrez, Shakespeare !

SHAKESPEARE.

Oh ! non, rien, rien... Quel est l'homme heureux ici bas ? ... Mais, chère Clarence, pardonnez, ne faites pas attention à toutes mes extravagances ; toujours la tête remplie de mes ouvrages.... D'ailleurs, vous savez qu'un poëte... Nous ferons beaucoup mieux de répéter.

(Il prend le rôle et s'assied.)

CLARENCE.

J'y consens. Je commence.

» Au sein de mes palais, toujours plus étrangère,
» Je foule avec regret cette orgueilleuse terre,
» Où déjà condamnée à dérober mes pleurs,
» J'ose à peine, à la nuit, confier mes douleurs. »

Digitized by Google

SHAKESPEARE, à part.

Quels accens!

CLARENCE, continuant.

» Mais vous, dont les vertus et dont le rang illustre
» A votre gloire encor donnent un nouveau lustre.
» Sur des bords étrangers et loin de vos tyrans,
» Aux glaives assassins dérobez vos beaux ans.
» De l'odieux Richard le cœur faux et perfide
» Se montre à chaque instant sous un aspect timide;
» Semblable aux flots amers dont le calme effrayant
» Annonce des malheurs au pilote tremblant:
» De même le cruel à vous frapper s'apprête;
» Et sa sérénité vous prédit la tempête.
» Fuyez, ô mon ami! retournez vers ces lieux
» Où nous pourrons jouir d'un destin plus heureux.
» Ne craignez point pour moi l'éclat du diadême,
» Je puis le refuser, puisqu'enfin je vous aime. »

SHAKESPEARE.

Affreux! pitoyable! détestable!

CLARENCE.

Quoi! vous n'êtes pas content?

SHAKESPEARE.

Point de chaleur, point de sentiment, point d'ame! Quand le cœur est pénétré d'un véritable amour, ce n'est pas ainsi qu'il faut l'exprimer.

Digitized by Google

CLARENCE, intimidée.

Je croyais pourtant avoir rendu...

SHAKESPEARE.

L'amour! On voit bien que vous n'avez jamais senti les effets de cette passion terrible. Ce n'est pas le mot *je vous aime* qui peut avoir par lui-même une expression : c'est l'organe, c'est l'œil qui le peint; ce sont les traits qui seuls peuvent rendre toute son énergie. *Je vous aime*, dans la bouche d'un être véritablement enflammé, doit être entendu de tous les étrangers, de tous les peuples, du sauvage le plus barbare. La nature n'eut jamais qu'un langage; il appartient tout à l'ame; et comme cet amour se manifeste à nous par l'air que nous respirons, par les sons qui résonnent à notre oreille, par tous les objets qui viennent frapper nos regards, *je vous aime*, veut dire aussi : je ne vois que vous, je n'entends que vous, je ne respire que par vous, et je meurs à vos pieds, si je ne partage votre existence.

CLARENCE.

Ah! je le vois maintenant. Vous seul savez aimer, vous seul savez le dire.

SHAKESPEARE.

Puis-je le croire; grand Dieu!.... Mais poursuivons.... et pardonnez à la vivacité de mon esprit qui m'emporte malgré moi.

Digitized by Google

CLARENCE.

Oui, je poursuivrai.

» Pouvez-vous balancer à suivre mes avis ?
» Ah ! craignez que trop tard ils n'aient été suivis !
» Je dois tout redouter de son hypocrisie.
» S'il concentre en son cœur sa noire jalousie,
» Il observe en secret vos démarches, vos pas,
» Et demain, s'il est roi, vous n'existerez pas. »

Qu'avez-vous? vous paraissez encore mécontent!

SHAKESPEAR, accablé dans ses réflexions.

Oui, je suis mécontent, mais c'est de moi seul. Comment ai-je pu faire ce misérable tableau ?.... il est froid, sans couleur, l'expression est faible, point de mouvement, point d'idées, point de forces! Oui, comment ai-je pu écrire ainsi sur la jalousie? Oh! que maintenant je l'exprimerais bien mieux! O jalousie! poids brûlant qui pèse là....

CLARENCE, à part.

Ces réflexions sur la jalousie le ramènent à son Othello, et son imagination exaltée....

SHAKESPEARE, se levant vivement, à part.

Mon cœur s'est contraint trop long-tems, je veux tout révéler à cette femme perfide, et la confondre à l'instant même.

CLARENCE.

Il compose sa scène.

Digitized by Google

SHAKESPEARE, à Clarence, en parcourant le théâtre avec fureur.

Vous avez cru me dérober vos projets, femme artificieuse et cruelle; mais ces murs indiscrets me les ont tous révélés. Oui, je sais que vous m'avez trompé; j'ai un rival, je le connais; vous voulez lui donner ce cœur qui m'appartient, ce cœur perfide qu'il va me payer du prix de tout son sang.

CLARENCE, froidement.

Ah! que c'est bien!... Je voudrais pouvoir répondre.

SHAKESPEARE, dans le plus grand emportement.

Eh! que pourriez-vous répondre? Me nierez-vous que vous m'avez trahi? En vain vous affectez le calme de l'innocence; je lis le trouble dans votre cœur. Ce silence étudié ajoute encore à mon indignation. Je ne me connais plus, je n'ai plus de raison, plus d'amour, plus de pitié! Je cours où la vengeance m'appelle; je rejoins mon rival, je l'attaque, je le combats, je le frappe; et couvert de son sang, je me présente à tes regards. Tu frémiras alors, et bientôt à tes yeux tes malheureuses victimes attesteront à l'univers mon crime, tes mensonges et ton infidélité.

CLARENCE, avec un air de satisfaction.

C'est parfait!

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ANNA, LES PRÉCÉDENS.

ANNA.

Quel bruit ! quels éclats ! Vous jouez donc tout une tragédie ?

CLARENCE.

Ah ! Dieu !... Tu l'interromps dans l'endroit le plus intéressant.

SHAKESPEARE.

Comment ! que dites-vous ?

CLARENCE.

C'est la belle scène ?....

SHAKESPEARE.

Ainsi, vous trouvez que c'est une scène ?..

CLARENCE.

Pleine d'énergie et de chaleur.

ANNA, à Shakespeare.

Ah ! recommencez donc pour moi.

SHAKESPEARE.

Recommencer ? morbleu ?

CLARENCE.

Il y a un intérêt, un mouvement....

Digitized by Google

SHAKESPEARE.

Elle a pris la vérité pour une fiction.... Ne la détrompons pas.... Evitons-nous au moins un ridicule.

ANNA.

Et c'était sur la jalousie que roulait la scène ?

CLARENCE.

Oh ! mais quelles expressions ! quelle vérité dans le dialogue ?

SHAKESPEARE.

Oui, je devais avoir le ton de la vérité.

CLARENCE.

Avec quel art vous l'avez conduite ! Comme vous avez bien interrogé l'infidèle ! Elle ne vous répondait pas ; mais ce silence obstiné ajoutait encore à votre fureur.

SHAKESPEARE.

Oh ! tout cela devait être fort intéressant.

CLARENCE.

Et puis vous attaquez le rival ; il tombe sous votre fer ; et couvert de son sang, vous venez vous présenter aux regards de la perfide... Cette gradation est sublime.

ANNA.

Mais c'est donc une scène de tragédie ?

Digitized by Google

CLARENCE.

Oh ! d'une tragédie effrayante ! Tu connais le sujet... L'amant après avoir tué le prétendu rival, doit finir par étouffer sa maîtresse.

ANNA.

Heureusement, ces choses-là ne se voient qu'au théâtre.

SHAKESPEARE.

Je voudrais être à cent pieds sous terre !

CLARENCE.

Vous me donnerez le rôle de l'amante, n'est-il pas vrai ? Elle n'est pas coupable, je crois ?

SHAKESPEARE.

Non.

CLARENCE.

Je ferai mon possible pour le bien jouer.

ANNA.

Je conseillerais à Monsieur d'aller écrire sa scène tout de suite. (*A part.*) Aussi bien, il est tems que nous soyons libres.

CLARENCE.

Elle a raison. Il ne faut pas perdre ses idées ; et c'est dans le moment de la chaleur qu'il faut les jeter sur le papier.

Digitized by Google

SHAKESPEARE.

C'est un conseil que je veux suivre. (*A part.*) Aussi bien j'étouffe de colère.

CLARENCE.

Allez, mon cher ami, ne perdez pas de tems... Aussitôt que votre tragédie sera finie, vous viendrez me la lire. Vous me le promettez ?

SHAKESPEARE.

Oui, oui ; le dénouement vous surprendra.

CLARENCE.

Mais je le connais : c'est une femme innocente, victime de la jalousie du plus furieux des hommes.

SHAKESPEARE, avec le plus grand emportement.

Non, non ! mille fois non !... C'est la femme qui est coupable, j'en suis certain. — Mais je perds la tête. Adieu, Clarence !

CLARENCE.

Songez à votre scène !

SHAKESPEARE, furieux.

Je cours l'écrire en traits de sang.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ANNA, CLARENCE.

ANNA.

Ma foi, il était tems qu'il s'en allât.

CLARENCE.

Il sort, mais encore tout transporté de ses grandes idées.

ANNA.

Madame, M. Wilson m'a répondu : il est au comble de la joie !

CLARENCE, sans entendre.

Quel enthousiasme ! quel amour de son art !

(Elle rêve.)

ANNA.

Il se trouvera au rendez-vous au coup de onze heures.... Elle ne m'entend pas.... Madame, je vous parle du lord Wilson.

CLARENCE, toujours rêvant.

Ah ! oui, lord Wilson, je sais bien.

ANNA.

Il brûle du désir de vous dire qu'il vous adore.

Digitized by Google

CLARENCE, de même.

Qu'il m'adore ?... Oh ! je l'ai déjà entendu parler sur l'amour, Anna, quelle vivacité ! quelle chaleur !

ANNA.

Je le crois ; il est jeune, aimable, et avec ces qualités.

CLARENCE.

Oh ! si tu l'entendais dire, *je vous aime*, avec une expression qui le rend tout-à-fait nouveau pour moi !

ANNA.

Ce n'est pas étonnant... c'est un si joli mot.

CLARENCE.

Mais il faut l'entendre dans sa bouche !

ANNA.

Oh ! chacun le dit à sa façon ; mais tout le monde le dit assez bien.

CLARENCE.

Ah ! sa voix est encore gravée dans mon cœur et dans ma mémoire. J'ai bien des torts à me reprocher.

ANNA.

Vous allez les expier... Vous allez bientôt voir cet aimable lord Wilson ; c'est un homme noble, généreux, honnête ! Oh ! il ne ressemble pas à nos autres seigneurs.

Digitized by Google

CLARENCE.

Oh ! je lui rends bien justice !

ANNA.

J'ai craint un instant que notre poëte ne nous séduisît. Ces gens-là ont de belles phrases, de grands mots auxquels il est quelquefois difficile de résister.

CLARENCE, soupirant.

Sans doute !

ANNA.

Mais voici l'heure où notre amant doit venir. (*Elle s'approche de la croisée.*) Justement, j'aperçois un homme sous la croisée ; il est couvert d'un long manteau... Comme il se promène avec action !

CLARENCE.

Ah ! mon Dieu !... serait-ce Wilson ?

ANNA.

Ce ne peut être que lui.... Voyez, comme il vous aime ! Il s'en faut plus de trente minutes qu'il ne soit onze heures, et il est au rendez-vous.

CLARENCE.

Je sais tout ce que je dois à son amour, à ses offres généreuses ; mais je ne dois pas le recevoir. Je ne le recevrai pas.

Digitized by Google

ANNA.

Quelle timidité vous prend? vous êtes tremblante... Mais comment allons-nous faire?

CLARENCE.

Je vais lui écrire.

(Elle se met à son bureau.)

ANNA.

Quel caprice! Ah! je devine... elle redoute sa faiblesse. — Vous allez écrire que vous l'aimez?

CLARENCE.

J'écrirai ce qu'il faut... Cachetons maintenant le dessus : A milord Wilson.

ANNA, courant à la croisée.

Ah! cette fois, on frappe à la porte.

CLARENCE, se levant.

C'est lui, sans doute.

ANNA.

Oui, Madame, c'est lui-même. Écoutons... Bon! le domestique l'interroge... Il répond : *Richard III*. C'est cela... On ouvre, et bientôt il sera dans cet appartement.

CLARENCE.

Rentrons vite dans le mien. Toi, ma chère Anna, tu lui remettras cette lettre, tu le

Digitized by Google

gédieras ensuite; mais avec une politesse, des égards...

ANNA.

Oh ! laissez-moi faire...

CLARENCE.

Et tu reviendras aussitôt me retrouver après son départ.

(Elle prend les bougies qui sont sur la table, et rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

ANNA; il fait nuit.

Eh bien ! eh bien ! vous me laissez dans l'obscurité. Pauvre femme ! elle a la tête perdue... Plus je consulte mon cœur, plus je sens qu'elle a raison de fuir le danger... En tête-à-tête; ces hommes sont si pressans, si téméraires, qu'on ne saurait jamais triompher d'eux qu'en les fuyant... J'entends du bruit; on monte l'escalier... courons chercher de la lumière : mais le voici.

Digitized by Google

SCÈNE X.

SHAKESPEARE, ANNA.

ANNA, allant au-devant de Shakespeare, quelle prend pour lord Wilson.

Ah! milord, voilà ce qui s'appelle être exact au rendez-vous!... Approchez donc. Je dois vous dire d'abord que ma maîtresse refuse de vous voir.

SHAKESPEARE, à part.

Ah! quel bonheur!

ANNA.

Cela vous contrarie, je le vois bien; mais ne vous affligez pas. Avant de sortir, recevez cette lettre dans laquelle vous trouverez la preuve certaine de son amour pour vous.

SHAKESPEARE.

Ah! Dieu!

ANNA.

Et puis, elle a été tourmentée toute la soirée par Shakespeare, votre rival. C'est bien l'homme le moins gai... S'il arrivait dans cet instant, il se croirait pour nous le spectre d'Hamlet.

Digitized by Google

SHAKESPEARE, à part.

Je ne puis dissimuler plus long-temps. (*Avec fureur, haut.*) Eh bien! oui, c'est un spectre! un spectre vengeur!... Me reconnais-tu?

ANNA.

Oh! ciel! c'est Shakespeare! où me cacher?...

(Elle jette un cri en reculant, et tombe dans un fauteuil.)

SHAKESPEARE, furieux.

Dans les enfers, démon d'intrigues! je te dévoue aux furies, et toi, et ta coupable maîtresse... Puissiez-vous toutes deux...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLARENCE.

CLARENCE, arrivant avec des lumières, il fait jour.

Quel bruit! ah! milord, j'aurais dû penser... Ciel! (*Elle prend un air calme.*) C'est vous, mon cher Guillaume!

SHAKESPEARE.

C'est un amant au désespoir, qui vient punir deux monstres de perfidie.

Digitized by Google

CLARENCE, souriant.

Comment avez-vous pu pénétrer ?... Oh ! comme la jalousie est adroite, ingénieuse !

SHAKESPEARE.

De la jalousie, moi ! oh ! je n'en ai plus... c'est le soupçon qui nourrit la jalousie.

CLARENCE.

Et vous n'avez plus de soupçons ?

SHAKESPEARE.

Aucun... — Vous aimez le lord ; et cette lettre...

CLARENCE.

(*A part, avec joie.*) Il a ma lettre !... (*Haut.*) Contient les secrets de mon cœur.

SHAKESPEARE.

Elle ose l'avouer !...

CLARENCE.

Eh bien ! vous ne lisez pas !...

SHAKESPEARE.

Ce sang-froid redouble ma colère... Je veux l'attendre ici, cet heureux rival ; il ne jouira pas de son triomphe...

(En parlant il décachète la lettre.)

CLARENCE, avec calme.

Shakespeare, lisez.

Digitized by Google

SHAKESPEARE.

Oui, perfide, je lirai! Plus votre infidélité sera évidente, moins j'aurai l'espoir de l'oublier. C'est de l'excès de mon malheur même que j'attends un adoucissement à mes maux.

(Il lit la lettre.)

« L'alliance que vous daignez m'offrir, » Milord, doit flatter ma vanité. J'éprouve le » plus grand plaisir à vous en témoigner ma » reconnaissance. C'est le seul sentiment que » je puisse vous donner en échange, puisque » ma main et mon cœur n'appartiendront » jamais qu'à Shakespeare. » (*Il court se jeter aux genoux de Clarence.*) O Clarence! Clarence! pardonneras-tu jamais à l'homme injuste et coupable!...

CLARENCE.

Ah! peut-il m'avoir offensé en me prouvant autant d'amour?

(On entend un grand coup de marteau.)

ANNA.

Voilà l'autre! Il a bien pris son tems!

SHAKESPEARE, à genoux.

Anna, tu n'entends pas? Réponds...

ANNA, embarrassée.

C'est qu'à présent... (*D'une voix tremblante.*) Qui va là?

Digitized by Google

CLARENCE.

C'est Wilson !

UNE VOIX.

Richard III.

SHAKESPEARE, s'avançant vivement à la croisée.

Richard III est venu trop tard. Guillaume-le-Conquérant s'est emparé de la forteresse.

(Il repousse la croisée.)

ANNA.

Ah ! Monsieur, je crois maintenant à votre génie. Comment ! une femme soumise, une suivante trompée, un rival congédié, et tout cela dans un instant : c'est superbe !... Maintenant, je ne crains pas d'avouer publiquement que, quoique femme et soubrette, j'ai moins d'esprit... qu'un homme d'esprit.

SHAKESPEARE.

Je ne prétends être qu'un homme heureux. Poëte, amant, époux d'une femme adorée, que puis-je avoir encore à désirer ?

CLARENCE.

Des amis éclairés et des succès.

FIN DE SHAKESPEARE AMOUREUX.

Digitized by Google

LE

MENIUSIER DE LIVONIE,

OU

LES ILLUSTRES VOYAGEURS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la rue de Louvois, le 9 mars 1805.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

PIERRE-LE-GRAND, empereur de Russie.
CATHERINE, impératrice de Russie.
CHARLES SCAVRONSKI, jeune orphelin.
EUDOXIE MAZEPPA, jeune orpheline.
Mme FRITZ, maîtresse d'auberge.
LE MAGISTRAT du village.
BIRMAN, juif allemand.
UN GREFFIER.
UN OFFICIER de l'empereur.
GARDES.

La scène est en Livonie, dans l'auberge d'un village.

Digitized by Google

LE

MENUISIER DE LIVONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une auberge de village. Dans le fond est un établi et tous les instrumens de menuisier.

—

SCÈNE I.

CHARLES, EUDOXIE.

CHARLES.

A la fin, je vous vois, Mademoiselle, je désespérais de vous parler ce matin.

EUDOXIE.

Oh ! vous savez bien, monsieur Charles, que je passe toujours par cet appartement; mais si l'on allait savoir que nous nous rencontrons comme cela tous les jours !

CHARLES.

Eh bien ! Est-ce un crime de se rencontrer ?

Digitized by Google

EUDOXIE.

Oh ! je ne le crois pas. Je dois voir avec plaisir le bienfaiteur de mon père et le mien.

CHARLES.

Quoi ! toujours ce nom de bienfaiteur ! Il m'afflige comme si vous me disiez une injure.

EUDOXIE.

Et comment dois-je appeler celui qui, par son travail, a nourri mon malheureux et coupable père jusqu'à ses derniers momens ?

CHARLES.

Votre coupable père ! Eh bien ! je l'ai soupçonné. Certains mots échappés... mais comme je n'ai jamais osé lui demander la cause de son infortune... j'ignore...

EUDOXIE.

Oh ! Il ne vous l'eût pas dite. Il n'est plus maintenant, et son secret m'appartient. Depuis si long-tems, vous méritez toute ma confiance ! N'êtes-vous pas mon protecteur, mon frère ?

CHARLES.

Votre frère, votre ami, mademoiselle Eudoxie !

EUDOXIE.

Vous connaîtrez toute mon infortune, dès que vous saurez le nom de mon père ; on l'ap-

Digitized by Google

pelait Mazeppa ; et ce nom, chargé d'opprobre....

CHARLES.

Mazeppa ! l'hetman des cosaques, qui trahit sa patrie ? Il n'est pas un Russe qui n'ait connu son crime.

EUDOXIE.

Et l'arrêt infamant qui le condamnait à la mort. Fille d'un proscrit déshonoré, voyez, Charles, le sort qui m'est réservé !

CHARLES.

Tant que je vivrai, il ne sera point malheureux. Ne vous affligez plus de la sorte ; vos larmes me font un mal... Tenez, écartons toutes ces idées ; ne pensons qu'à nous, à nos petites affaires de finances. Vous devez avoir besoin d'argent ?

EUDOXIE.

J'ai encore les trente roubles que vous m'avez donnés.

CHARLES.

Comment ! encore ? Mais vous vous laissez donc manquer ? Cela n'est pas bien. Je veillerai sur tout cela. En voici encore dix à-compte sur l'ouvrage que je fais dans cet appartement. Mais je crois que nous aurons bientôt assez d'argent pour retirer votre collier des mains du méchant usurier....

Digitized by Google

EUDOXIE.

Ah ! Ne vous occupez pas de cela. Cet homme ne doit pas craindre de perdre sa somme ; ce collier a trois fois la valeur de l'argent qu'il m'a prêté ; et ce serait pour vous un sacrifice...

CHARLES.

Non, Mademoiselle, vous retirerez ce bijou.

EUDOXIE.

Si vous le désirez, j'y consens ; mais c'est à condition que vous le vendrez tout de suite.

CHARLES.

Non, certainement. Vous le garderez, vous le porterez, je le veux. La fille d'un hetman, n'avoir point de bijoux ! Je ne le souffrirai pas.

EUDOXIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez ; mais ne vous emportez pas comme cela.

CHARLES,

Vous avez raison ; mais ce n'est pas ma faute. Je sens bien que je manque de cette éducation..... Ah ! si j'avais votre manière douce, aimable, de dire ce que je pense, vous auriez peut-être autant de plaisir à m'entendre, que j'en éprouve à vous parler.

Digitized by Google

EUDOXIE.

Oh ! monsieur Charles, si vous ne parlez pas aussi bien que tout le monde, vos yeux, vos manières expriment bien la franchise de votre caractère, la bonté de votre cœur. Oh ! je serais bien fâchée que vous fussiez différent de ce que vous êtes.

CHARLES.

Eh bien ! ce peu que je vaux, c'est à vous que je le dois. Depuis que nous causons le matin, avant mon travail, vous me laissez des idées pour toute la journée. Dès que vous n'y êtes plus, j'arrange tout cela dans ma tête; je réponds à ce que vous m'avez dit, et le lendemain, je crois m'apercevoir que j'ai plus d'esprit.

EUDOXIE.

Vraiment ! Mais si l'on allait nous surprendre... Ce n'est pas que je redoute notre hôtesse, elle est si bonne femme, elle vous aime tant, monsieur Charles !.... Mais les étrangers, les domestiques de cette auberge...

CHARLES.

Ah ! j'aimerais bien qu'on ne vous traitât pas avec le respect que vous méritez... Oui, je leur conseille de faire comme cet officier russe qui voulait prendre avec vous des libertés... Sans l'ambassadeur qui arriva.....

Digitized by Google

EUDOXIE.

Oh! quand vous me parlez de cette querelle, vous me faites frémir.

CHARLES.

Il se fût mal trouvé de notre dispute. Tout allait bien jusques-là... . Mais je m'avisai sottement de dire que j'étais gentilhomme, et alors ils se réunirent tous pour se moquer de moi. Quand l'ambassadeur me fit des questions sur ma famille, la peur me prit, et je ne sus plus que répondre. Oh! mon Dieu comme ils ont ri! Je ne savais où me cacher. Jusqu'à son valet-de-chambre, qui voulut s'en mêler. Oh! pour celui-là, je l'ai bien battu.

EUDOXIE.

Et tous ces coups-là ont été donnés en mon honneur, monsieur Charles?

CHARLES.

Oh! Il y en avait beaucoup pour mon compte. J'étais si en colère! Je craignais que cela ne me fît une mauvaise affaire; mais heureusement l'ambassadeur partit, et depuis je n'en ai plus entendu parler.

EUDOXIE.

Savez-vous bien que vous avez quelquefois une mauvaise tête?

Digitized by Google

CHARLES.

Oh! oui, quand il s'agit de vous, je ne suis pas endurant. Mais aussi, c'est la faute de ce vieux père Raski, qui s'avise de me dire que je suis gentilhomme. (*En riant.*) Il m'a même donné un petit papier. C'est peut-être ma noblesse qui est là-dedans.

EUDOXIE.

Est-ce que vous ne l'avez pas lu?

CHARLES, honteux.

Non, Mademoiselle, vous savez bien pourquoi. Je suis bien malheureux de n'avoir pas connu mes parens!

EUDOXIE.

Eh bien! pourquoi donc vous chagriner? Parce qu'on ne sait pas lire, cela nous empêche-t-il d'être bons?.. Apportez-moi ce papier, je vous dirai ce qu'il contient.

CHARLES.

Ah! volontiers. Je vous l'apporterai tantôt. Mais, dites-moi, mademoiselle Eudoxie, serais-je trop vieux pour apprendre à lire? C'est qu'il me semble que, si j'étais plus savant, je me ferais mieux entendre de vous.

EUDOXIE.

Vous n'avez pas besoin de cela, monsieur Charles. Il y a des momens où je vous com-

Digitized by Google

prends bien, sans que vous parliez. J'entends du bruit : c'est cet usurier, ce juif allemand. Vite, vite, à votre ouvrage.

CHARLES, allant à son établi.

Bon ! d'ici je puis écouter ce qu'il lui dira.

SCÈNE II.

CHARLES, EUDOXIE, BIRMAN.

BIRMAN.

Ah ! je vous troufe ici de bonne heure, mon petit demoiselle.

EUDOXIE.

Oui, monsieur Birman, que me voulez-vous ?

BIRMAN.

Je fiens pour vous foir, et vous parler de nos affaires.

CHARLES, en travaillant, contrefait son baragouin.

Bonjour, monsieur Birman.

BIRMAN.

Bonjour, Monsieur le gentilhomme de Lithuanie.

Digitized by Google

CHARLES.

Je crois que ce méchant juif se moque de moi.

BIRMAN.

Passons dans votre appartement; ce garçon pourrait nous gêner.

EUDOXIE.

Je suis très-bien ici. Vous n'avez rien de si secret à me dire.

BIRMAN.

Oh! pardonnez-moi, mon petite fille.

EUDOXIE.

Mais finissez-donc : pourquoi me prenez-vous ainsi la main?

BIRMAN.

Si vous fouliez être bonne, je serais bien reconnaissant.

CHARLES, à part.

Que lui dit-il donc?

EUDOXIE.

Vous venez sans doute pour savoir si je puis vous rendre votre argent, et retirer mon collier?

BIRMAN.

Oh! mademoiselle Eudoxie! vous l'être

Digitized by Google

bien cholie, moi bien amoureux.... Si vous vouliez consentir à troquer mon cœur...

EUDOXIE.

Non, Monsieur, je ne veux rien troquer. Il y a toujours à perdre avec vous. Mais je veux vous donner de l'argent.

BIRMAN.

Je prendrai votre argent; mais che veux prendre aussi votre amour. Vous êtes une petite orpheline sans fortune; si fouloir ma main, je pourrais vous la fendre.... Je veux dire, fous la donner.

CHARLES, arrivant.

Ah! le beau cadeau! ah! ah! ah!

EUDOXIE.

Charles, pas d'imprudence, je vous en prie.

BIRMAN.

Ah! je fois ce que c'est. Fous êtes l'amant de la petite; je define cela. Eh bien! je ne feux pas troubler votre bonheur; je sors.

EUDOXIE.

Avant de partir, rendez-moi le dépôt que j'ai mis entre vos mains; je consens à payer tout ce que je vous dois.

Digitized by Google

BIRMAN.

Je suis bien fâché. Le terme est expiré. Vos bichoux fendus ce matin.

CHARLES.

Vendus, ventrebleu! Tu ne sortiras pas, enragé juif... Tu mens, en disant que tu n'as plus les effets... On te rendra ton argent, et tu rendras le gage, ou nous allons voir beau jeu.

EUDOXIE.

Finissez, Monsieur; allez-vous encore recommencer une scène?

CHARLES, il le saisit.

Ah! il n'y a pas de danger avec lui. Il n'est pas de la suite de l'ambassadeur. Allons, finissons; rends-nous vite le dépôt.

BIRMAN.

Mais, vous me faire mal..

CHARLES.

Comment, tu aurais le cœur de garder un effet qui vaut plus de trois fois la valeur de l'argent que tu as donné? Comment n'as-tu pas été attendri de voir la belle Eudoxie te porter tout ce qui lui restait de précieux, afin de conserver les jours de son père? Oh! moi, à ta place, si j'avais eu tout l'or du czar, je

Digitized by Google

le lui aurais donné. Tu n'as donc pas de cœur, misérable ?

BIRMAN.

J'ai de l'argent, je le fais faloir ; c'est mon métier, et il est bon.

CHARLES, un peu en colère.

Le mien est de défendre cette jeune personne contre un fripon... Oh ! tu ne m'échapperas pas.

BIRMAN.

Vous me laisser. Madame Fritz ! Madame Fritz !

CHARLES, il le tient par le bras et le secoue.

Veux-tu bien ne pas crier ?

EUDOXIE.

Charles, cessez, ou je ne vous revois plus.

SCÈNE III.

EUDOXIE, CHARLES, BIRMAN, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

COMMENT, Charles, c'est encore vous qui faites ce bruit dans ma maison ? Mais vous avez donc des disputes avec tout le monde ?

Digitized by Google

CHARLES.

Pardon, madame Fritz; mais ce n'est pas ma faute, je vous l'assure. Quand je vois une jeune personne si bonne, si intéressante, que l'on veut outrager ou piller, je ne suis plus maître de moi.

EUDOXIE.

Ah! pardonnez-lui; ses intentions sont bonnes.

BIRMAN.

Comment! on veut me forcer à rendre....

CHARLES.

Ce qui ne t'appartient pas, fripon.

BIRMAN.

Il m'appelle fripon; vous l'entendez.

Mme FRITZ.

Bah! un homme d'esprit comme vous, peut-il faire attention aux plaisanteries d'un jeune fou? Mais je crois deviner le sujet de votre querelle. Vous avez prêté sur gage. Le gage vaut beaucoup plus que ce que l'on vous doit, et vous voulez le garder. Je sais bien que c'est une manière sûre de faire fortune; mais, comme vous êtes honnête homme...

BIRMAN.

Je dois le croire.

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Nous le croirons aussi, dès que vous aurez rendu ce qui appartient à cette jeune personne.

BIRMAN.

Eh bien! pour vous montrer ma probité, je fais chercher le collier; mais à condition que l'on me remboursera tout de suite mon argent, avec les intérêts, et les intérêts des intérêts.

CHARLES.

C'est bon. Votre argent est tout prêt.

BIRMAN.

Vous voyez, aimable petite, ce que je fais pour fous; c'est fous prouver que je suis sensible, et que vous m'inspirez l'intérêt...

CHARLES.

Oui, l'intérêt des intérêts : c'est dit.

SCÈNE IV.

EUDOXIE, CHARLES, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

Allons, voilà une affaire arrangée; occupons-nous d'une autre affaire. (*A Charles.*) Vous d'abord, vous laisserez-là votre ouvrage

Digitized by Google

aujourd'hui. Cette chambre est commune aux voyageurs ; et le bruit de votre rabot pourrait les incommoder.

CHARLES.

Mais vous n'avez personne chez vous ?

Mme FRITZ.

Deux voitures viennent d'arriver ; on en attend une troisième avec beaucoup de traîneaux. Je soupçonne que ce sont de grands personnages, les valets sont d'une insolence... Allons, Charles, cours aider mes gens ; rends-moi ce service. Tu sais bien que je t'aime comme mon fils, et que je n'ai pas tort : tu es un garçon charmant, quand tu ne querelles pas.

CHARLES.

Je vais vous obéir, mère Fritz... Je suis votre serviteur, mademoiselle Eudoxie.

EUDOXIE, fesant la révérence.

Je suis votre servante, M. Charles.

Digitized by Google

SCÈNE V.

EUDOXIE, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

Moi, je vais faire préparer cet appartement pour les maîtres.

EUDOXIE.

Je vais vous aider, ma bonne madame Fritz.

Mme FRITZ.

Non, mon enfant, restez ici. Si mes voyageurs arrivent, vous les recevrez. Vous laisser faire les honneurs de ma maison, Eudoxie, c'est apprendre aux étrangers à la respecter.

SCÈNE VI.

EUDOXIE.

Qu'elle est bonne, cette madame Fritz! Si j'étais forcée de la quitter, ce serait avec bien du chagrin. En vérité, je n'ai trouvé dans ce pays que de bonnes gens. Ah! ce Charles, surtout, quelle franchise! quelle noble simplicité! quelle générosité à mon égard! Oh!

Digitized by Google

je puis bien dire de ce jeune homme-là, que c'est un véritable ami.

SCÈNE VII.

EUDOXIE, PIERRE, CATHERINE, SUITE.

EUDOXIE.

Ah! les voyageurs! Il faut les recevoir.

PIERRE, à Catherine.

La route paraît vous avoir fatiguée.

EUDOXIE, avançant un siége.

Madame, donnez-vous la peine de vous asseoir.

UN OFFICIER, bas, à l'Empereur.

Si votre majesté voulait...

PIERRE, à l'officier.

Paix donc? Est-ce que vous ne vous rappelez pas mes ordres? Le plus grand secret sur mon rang et sur mon nom. Éloignez-vous; vous n'entrerez dans cet appartement que lorsque je vous appellerai.

(L'officier sort.)

CATHERINE, à Eudoxie.

Est-ce vous, aimable enfant, qui êtes notre hôtesse?

Digitized by Google

EUDOXIE.

Non, Madame. La maîtresse de cette maison daigne avoir de l'amitié pour moi; et je tâche, par mon zèle, de reconnaître ses bontés.

PIERRE.

Elle est charmante, cette petite! Vous avez je ne sais quel accent... Vous n'êtes pas de ce pays?

EUDOXIE, embarrassée.

Non Monsieur : je suis Suédoise; et des malheurs que je n'ai point mérités...

CATHERINE.

Sa figure est on ne peut pas plus intéressante. Et par quel hasard vous trouvez-vous ici? Vos manières annoncent une jeune personne bien née; je suis étonnée, je l'avoue, de vous rencontrer dans une misérable auberge. Venez, ma belle enfant, je puis vous être utile, et je veux...

PIERRE.

Oui, sans doute. Mais, avant, il faut nous faire connaître quels sont vos parens.

EUDOXIE.

Je suis reconnaissante de vos offres généreuses. Mes malheurs ne sont pas de nature à êtes confiés à des étrangers. Mon emploi doit se borner ici à prévenir vos désirs, à vous

Digitized by Google

servir même. Je vais voir si vos appartemens sont préparés ; vous devez avoir besoin de repos : c'est en cherchant à vous le procurer bientôt, que je veux vous prouver mon zèle et mon respect pour vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Elle a raison. De quoi diable nous avisons-nous de faire toujours les souverains? Nous voulons tout savoir, tout connaître... Eh! que d'infortunés auxquels souvent il ne reste, pour tout bien, que le secret de leur malheur! Eh bien! encore veut-on le leur ravir. Mais laissons cette jeune personne; ne songeons qu'au plaisir de nous revoir, ma chère Catherine.

CATHERINE.

A votre retour de France, vous ne vous attendiez pas à me trouver à votre rencontre.

PIERRE.

En te voyant, j'ai fait semblant d'être surpris... Est-ce que je ne sais pas tout? Ma joie n'en a pas été moins grande. Nous avons tant

Digitized by Google

de choses à nous dire !... Nous voilà, par mes soins, dégagés de ce faste importun...

CATHERINE.

En effet, à la simplicité de vos habits, à votre peu de suite, il serait difficile de reconnaître l'empereur de Russie. Mon époux n'est heureux que lorsqu'il cache et sa gloire et son nom. Dans les provinces qu'il parcourt, on ne s'aperçoit de son passage, qu'aux bienfaits qu'il répand, qu'à ses projets vastes et utiles au bonheur de l'humanité.

PIERRE.

Oui, je ne le cache pas; j'aime à voir, à étudier les hommes dans leur intérieur. Rarement, au sein des palais, on trouve la vérité. Et que de fautes n'aurais-je pas commises, si le ciel ne m'eût donné l'ami le plus sincère et le plus courageux! O mon cher Lefort! je t'ai perdu; mais je me rappellerai toujours les preuves de ton amitié, ton zèle et tes conseils vertueux! C'est à lui que je dois ce goût des voyages et de l'*incognito* : je m'en suis toujours bien trouvé. Tel homme qui ne me connaît pas, s'explique avec franchise sur moi, sur mes travaux; sa critique, quand elle est juste, m'est utile, et j'en profite. D'ailleurs, j'éprouve je ne sais quel charme à voir les hommes tels qu'ils sont, et tels qu'ils ne paraîtraient pas devant moi, s'ils me savaient

Digitized by Google

leur empereur. Charpentier en Hollande, matelot à Londres, parmi ces hommes laborieux, je n'ai jamais connu l'ennui, et j'ai souvent trouvé des plaisirs.

CATHERINE.

Et c'est à ces voyages, et c'est à ce caractère actif, laborieux, entreprenant, que la Russie doit sa tranquillité.

PIERRE.

Catherine, elle lui devra plus, je l'espère : elle lui devra son bonheur ; elle lui devra les arts qui adoucissent les mœurs, qui civilisent les hommes, qui procurent aux riches des jouissances, au peuple du travail, à la nation de la gloire.... Je t'ai vue, superbe France ! je t'ai vue dans l'espoir de te dérober, de transporter dans un pays demi-sauvage tes vastes connaissances. Ah ! que ne puis-je y transporter de même l'urbanité de tes habitans, leur esprit et leur aimable gaîté !

CATHERINE.

Quel enthousiasme pour les Français ! Ah ! Pierre, la cour du régent vous a séduit.

PIERRE.

Jusqu'à un certain point. Je ne veux pas de tout ce qui leur appartient. Je leur laisserai l'excès de leur galanterie, leur légèreté et toute leur inconséquence. Mais que n'avez-

Digitized by Google

vous vu la manière dont ils m'ont reçu ! Ils savaient que je craignais, que je n'aimais pas les louanges; eh bien ! ils trouvaient le moyen de les rendre si délicates, si spirituelles, que j'étais forcé de les accueillir, de les savourer même. Tout ce que les arts, les sciences, la richesse, peuvent donner de grand, de beau, m'était offert avec cette grâce obligeante, qui veut dispenser de la reconnaissance.

CATHERINE.

Vous me donnez le regret de ne vous y avoir pas accompagné. A votre langage, à votre vivacité, on a peine à reconnaître la noble et rude fierté du vainqueur de *Pultava*.

PIERRE.

Quoi ! vraiment, vous me trouvez changé ? Eh bien ! Catherine, vous devez vous en réjouir. Si, grâce à mon séjour en France, je me suis corrigé de tous mes défauts, n'aurai-je pas gagné beaucoup ?

CATHERINE.

Non, je ne ressemble pas aux autres femmes; je veux mon czar avec tous ses défauts. Il ne peut acquérir cette grâce, cette légèreté française, qu'aux dépens de sa franchise, et peut-être de son amour pour moi. Je sais calmer les emportemens de Pierre, je crain-

Digitized by Google

drais de ne pouvoir m'opposer à tous ses moyens de charmer..... Mais cette fois, sans doute, voici notre hôtesse.

SCÈNE IX.

PIERRE, CATHERINE, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

Si Monsieur et Madame veulent passer dans leur appartement, tout est prêt. J'espère qu'ils en seront contens. J'ai fait, au moins, tout ce qui était en mon pouvoir pour les recevoir dignement.

PIERRE.

Que cela ne vous inquiète pas. Je m'accommode fort bien de tout.

CATHERINE.

Moi, pareillement. Nous avons souvent rencontré des gîtes moins agréables.

Mme FRITZ.

Oh! sans vanité, ma maison n'est pas mal tenue.

PIERRE.

La chose essentielle est le dîné.

Mme FRITZ.

On s'en occupe. Sans être trop curieuse,

Digitized by Google

Monsieur revient de France? C'est un beau pays, à ce qu'on dit; mais vous avez dû y voir notre czar; car il vient d'y faire un voyage.

PIERRE.

Oui, je l'ai vu.

Mme FRITZ.

Est-ce un bel homme? Le connaissez-vous un peu?

PIERRE.

Beaucoup. Mais parlons d'autre chose.

Mme FRITZ.

Non, non; vous me direz de ses nouvelles. J'en demande à tous les voyageurs. J'ai un faible, moi, pour ce cher homme. Aussi, je connais tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit: j'en instruis le village, et cela ne laisse pas que de me donner de la considération.

PIERRE, à part.

Allons, je vois qu'elle ne va parler que de moi.

Mme FRITZ.

Oh! il a dû se plaire dans ce pays-là; il aime les jolies femmes et le bon vin.

CATHERINE, souriant.

Oui, même un peu trop quelquefois.

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Oh ! il faut être juste : c'est un homme qui se donne bien de la peine. Il est toujours en course. Tantôt pilote, charpentier, soldat, général.... Et on fatigue dans tous ces états-là. On dit qu'il est un peu emporté. Eh ! qui est-ce qui n'a pas ses défauts ? Croyez-vous que Catherine n'a pas les siens ?...Ah ! puisque nous sommes sur le compte de ces braves gens, vous pourrez me dire s'il est vrai qu'ils ont eu dernièrement une grande dispute, je ne sais pas trop pourquoi ? Pierre, dit-on, dans sa fureur, brisa une glace de Venise, et dit à l'Impératrice : « Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle était sortie. » A cela, Catherine, bien loin de se fâcher, le regarda d'une certaine manière, avec un air si bon, si tendre, et lui répondit : « Vous avez détruit ce qui fesait l'ornement de votre palais; croyez-vous qu'il en devienne plus beau?» A ces douces paroles, comme il resta muet ! il fut obligé de faire sa paix avec la bonne dame.

PIERRE.

Oui, elle a toujours raison.

Mme FRITZ.

J'ai bien envie de la voir; et je vous le dis là, du fond de l'ame. Je donnerais la moitié

Digitized by Google

de ce que je possède, pour qu'elle et son grand Pierre bussent un jour de mon vin.

PIERRE.

Que sait-on? ils en boiront peut-être.

Mme FRITZ.

Oh! non. Quoiqu'ils courent toujours, je ne les verrai jamais. Quand ils passeraient par la Livonie, ils ne s'arrêteraient pas dans un petit village comme celui-ci. Ce n'est pas qu'il n'y vienne des gens très comme il faut. (*Catherine se lève.*) Mais moi, qui m'amuse à vous entretenir.... Vos femmes vous attendent dans votre appartement. Si vous voulez, je m'en vais vous y conduire.

CATHERINE.

Il n'est pas nécessaire.

PIERRE, à Catherine.

Je vous rejoins à l'instant.

CATHERINE.

Adieu, bonne hôtesse. Je vous laisse avec mon époux; votre conversation paraît lui plaire: parlez-lui toujours de Catherine.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE X.

PIERRE, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

MADAME votre épouse a l'air d'une bonne femme, il faut l'avouer.

PIERRE.

Oui, c'est une bonne femme.

Mme FRITZ.

Et belle, qui plus est. Y a-t-il long-tems que vous êtes marié ? Avez-vous des enfans ? Sont-ils jolis ?

PIERRE, à part.

Oh ! quelle questionneuse ! C'est à mon tour. (*A part.*) Consultons mes tablettes. (*Il lit tout bas.*) C'est cela. (*Haut.*) Avant de répondre à vos questions, dites-moi si vous n'avez pas ici un jeune garçon menuisier, que l'on nomme Charles ?

Mme FRITZ.

Est-ce que vous le connaissez ? Sans doute, qu'il est ici. C'est un gentil garçon; il est bon, il est honnête. Tenez, il travaille ordinairement dans cette salle, parce que je me fais un plaisir de l'occuper. Il fait si bon usage

Digitized by Google

de son argent... Je vous le dis en confidence; il le donne à une jeune personne, qu'on nomme Eudoxie.

PIERRE, à part.

Oh! je vois avec plaisir qu'il est bon, sensible... Revenons à Charles.

Mme FRITZ.

Je vous disais donc que cette pauvre Eudoxie....

PIERRE.

Encore Eudoxie! Pour Dieu, finissons, ma bonne; vous me feriez jurer comme un cosaque. Dites-moi promptement quel est le pays de ce Charles, quel est son véritable nom, si sa famille existe encore, si vous connaissez ses parens? Voilà ce que je veux savoir, et ce qu'il faut que vous me disiez.

Mme FRITZ.

Eh bien! voilà tout justement ce que je ne vous dirai point, et cela, par une bonne raison, c'est que je n'en sais rien.

PIERRE, à part.

Allons, elle ne sait rien de ce que je veux savoir. Je puis au moins le voir. Faites-le venir à l'instant même.

Mme FRITZ.

Ah! faites-le venir. Comme vous parlez!

Digitized by Google

C'est-à-dire, si cela lui convient. Vous ne le connaissez pas encore, je le vois bien. Il ne fait que ce qu'il veut. Il n'aime point la contrainte; et c'est assez qu'on lui ordonne une chose, pour qu'il ne la fasse pas, surtout depuis son affaire avec l'ambassadeur : il a une prévention contre les grands seigneurs...

PIERRE.

Oh! mais je ne suis pas un grand seigneur, moi.

Mme FRITZ.

Oh! ce n'est pas pour vous que je dis cela; on voit bien que vous êtes un homme tout simple, tout uni... Mais, tenez, le voici.

PIERRE, à part.

En effet, cette ressemblance est frappante.

SCÈNE XI.

PIERRE, Mme FRITZ, CHARLES.

Mme FRITZ.

CHARLES, Charles, approche donc, mon garçon; tiens, voilà un étranger qui veut te parler.

CHARLES.

Je n'ai point d'affaires avec les étrangers, et je m'en vas.

Digitized by Google

PIERRE, riant.

Ah! monsieur Charles, vous vous rappelez donc encore votre dispute avec les officiers russes?

CHARLES.

Qui est-ce qui vous a dit cela? C'est bien mal à vous, madame Fritz.

Mme FRITZ.

Ce n'est pas moi qui en ai parlé, je te l'assure.

PIERRE.

Non, ce n'est pas Madame: c'est l'ambassadeur lui-même.

CHARLES.

L'ambassadeur! oh! maudit officier! Allons! dans le village, ils m'appelleront encore le gentilhomme.

PIERRE.

Mais si vous l'êtes, quel grand mal y a-t-il à cela?

CHARLES.

Non, je ne le suis point; je ne veux pas l'être.

PIERRE.

Parlez, mon ami. J'ai des raisons pour connaître votre naissance.

Digitized by Google

CHARLES.

Ah! Monsieur veut connaître ma naissance! Mais si je ne la connais pas, moi qui vous parle?

PIERRE.

Eh bien! en causant ensemble, nous parviendrons peut-être à la découvrir. Commencez par me dire qui vous êtes?

CHARLES.

Oh! cela n'est pas difficile. Je suis garçon menuisier; si vous avez quelque chose à faire, vous pouvez vous adresser à moi, je ferai tout aussi bien la besogne qu'un autre.

PIERRE.

Ce n'est pas cela dont il est question.

CHARLES.

Je fais tous les genres, portes, croisées, armoires; et je ne connais pas un compagnon capable de faire un assemblage comme moi.

PIERRE.

Chez qui avez-vous appris votre état?

CHARLES.

Chez mon maître.

PIERRE.

Quel pays habitait-il?

Digitized by Google

CHARLES.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

PIERRE, en colère.

Morbleu! si.... (*A part.*) Contraignons-nous, je le dois.

Mme FRITZ.

Mais, Charles, ce n'est pas ainsi qu'on répond.

CHARLES.

Eh bien! si cela me plaît, à moi, de répondre ainsi?

Mme FRITZ.

Mais c'est pour ton bien que ce Monsieur t'interroge, sans doute; il paraît un si honnête homme!

CHARLES.

Ah! oui; fiez-vous à sa mine. Et l'ambassadeur aussi paraissait un honnête homme. Il m'a fait des questions à ce sujet. Il m'avait promis de n'en pas parler; et vous voyez bien qu'il envoie tout exprès quelqu'un pour se moquer de moi.

PIERRE.

Je n'ai pas voulu vous blesser, M. Charles; c'est par l'amitié que je vous porte...

CHARLES.

L'amitié! Plaisante amitié!... Vous me faites

Digitized by Google

des questions d'un ton protecteur; et le tout, pour vous amuser à mes dépens. Et s'il me plaisait de vous dire que vous ne saurez rien de tout ce que vous me demandez, que répondriez-vous?

PIERRE.

Que je trouverais bien le moyen de vous faire parler, si j'en avais l'envie.

CHARLES.

Vous! Ah! parbleu, je vous en défie. Vous ne m'arracherez pas un mot; c'est aussi sûr que la Russie est au czar.

PIERRE, à part.

Feignons de nous mettre en colère; effrayons-le. (*Haut.*) Vous le prenez sur ce ton-là? Ah! parbleu, nous verrons.

CHARLES.

Ah! parbleu, nous verrons.

Mme FRITZ.

Voilà encore, M. Charles, que vous allez faire des sottises.

CHARLES.

J'aime mieux les faire que de les dire.

PIERRE.

On m'avait bien dit que vous étiez un mutin.

Digitized by Google

CHARLES.

Oui, je suis un mutin quand on cherche à me chagriner.

PIERRE.

Vous cesserez de l'être, si je vous fais prendre par mes gens, et si je vous fais conduire à Pétersbourg. Là, ce sera le czar qui vous interrogera.

CHARLES.

Je ne suis jamais allé à Pétersbourg; le czar n'a rien à me dire; et quoique ce soit peut-être une bonne connaissance à faire, je ne me soucie pas de lui faire une visite.

PIERRE.

Vous le verrez pourtant Si je dis un mot, rien ne pourra vous sauver du voyage.

CHARLES.

Laissez-donc. Voilà comme sont tous ces gens riches, quand ils ont affaire à de pauvres diables comme moi. Je veux ci, je ferai ci, je vous enverrai là. Nous en avons bien vu d'autres.

PIERRE.

Ah! vous croyez que je n'en ai pas le pouvoir?

Mme FRITZ.

Mais il a raison en cela, Monsieur; car

Digitized by Google

enfin, vous n'avez pas le droit de tourmenter ce pauvre jeune homme: et, puisqu'il veut rester ici, il y restera. Nous avons des magistrats qui ne souffrent point qu'on fasse violence aux sujets du czar.

CHARLES.

Mais, mon Dieu! la bonne maman Fritz, vous ne voyez pas que ce Monsieur badine; il sait tout aussi bien que moi qu'il ne fera rien de ce qu'il dit. Il parle qu'il veut me mener devant Pierre; mais il n'oserait. Si le czar savait seulement la manière dont on veut s'y prendre pour me conduire à lui, ce Monsieur, qui fait l'homme important, serait bien petit alors. Quoique nous n'ayons jamais vu notre empereur, nous savons bien qu'il veut que les lois soient respectées dans ses États; et comme il les a faites pour les petits comme pour les grands, il saurait bien punir ceux qui les violent.

Mme FRITZ.

Oh! sans doute. Je ne crains pas qu'on te fasse violence dans ma maison; et quoique le magistrat du village soit un sot, il n'oserait, par la crainte du czar même, nous faire une injustice.

PIERRE, à part.

Douce récompense de mes travaux! Mes sujets peuvent compter sur la protection des lois.

Digitized by Google

CHARLES.

Ce que nous vous disons-là vous donne à penser, n'est-il pas vrai, monsieur l'étranger?

PIERRE, à part.

C'est le seul moyen; eux-mêmes me l'ont donné.

CHARLES.

Eh bien! êtes-vous encore d'humeur à me faire voyager?

PIERRE.

Non, vous resterez ici; et puisque vous implorez la protection du magistrat, c'est à lui que vous aurez affaire.

CHARLES.

A la bonne heure. Quand on est honnête homme, on n'a rien à craindre des magistrats.

Mme FRITZ.

Mais quel est son crime, pour être interrogé par lui?

PIERRE.

Ah! quel est son crime? On a fait à l'empereur un rapport de ce qui s'était passé entre Charles et les officiers russes; on l'a peint comme un mauvais sujet, un querelleur; et le czar veut venger l'honneur de ses officiers, en punissant d'une manière exem-

Digitized by Google

plaire celui qui s'est rendu coupable de cette insulte.

CHARLES.

Allons, voilà encore cette maudite affaire qui revient. Je me doutais qu'elle me jouerait quelque mauvais tour.

PIERRE.

Eh bien ! monsieur le mutin, vous ne dites plus rien ? (*A part.*) Je ris de son embarras.

Mme FRITZ.

Mais, Monsieur, il avait raison, je vous l'assure. Il n'a fait que défendre une pauvre jeune fille.

PIERRE.

Cela ne vous regarde pas, ma bonne.

CHARLES, à part.

Diable d'homme ! Cela finira mal. (*Haut.*) Monsieur, puisque l'empereur veut bien se mêler de mes petites affaires, il fera là-dessus tout ce qui lui paraîtra convenable. Je m'en rapporte à sa justice ; mais en attendant, toutes les fois qu'un de ses officiers viendra cajoler mademoiselle Eudoxie, je la défendrai ; d'abord, parce qu'elle est sage et honnête, et qu'un brave homme doit toujours secourir une fille innocente. Sur ce, je vous souhaite bien le bonjour, et je m'en vas.

Digitized by Google

PIERRE.

Doucement, doucement. Vous ne sortirez pas.

CHARLES.

Comment! je ne sortirai pas! De quel droit?

Mme FRITZ, bas. à Charles.

Ne cherche pas à t'enfuir. Je saurai te sauver.

PIERRE, à part.

Assurons-nous de lui : la crainte pourrait l'engager à quitter le pays.

Mme FRITZ.

Mais, Monsieur, pourquoi voulez-vous le retenir?

PIERRE.

Ce sont mes affaires. Holà! quelqu'un! (*Plusieurs domestiques entrent.*) Ne quittez pas un instant ce garçon. S'il veut sortir, vous l'enfermerez dans l'appartement voisin. Et vous, allez chercher le magistrat de l'endroit : dès qu'il sera arrivé, vous viendrez m'avertir. Monsieur Charles, puisque je ne peux pas savoir qui vous êtes, le magistrat le saura. En attendant, apprenez à être plus circonspect avec les officiers de l'empereur.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

Mme FRITZ, CHARLES, LES DOMESTIQUES.

Mme FRITZ.

Je le dis du plus profond de mon ame ; je croyais notre étranger un plus brave homme que cela.

CHARLES.

Je vous disais bien qu'il ne fallait pas vous fier à l'apparence.

Mme FRITZ.

Qui se serait douté qu'il voulût te faire du chagrin ? Je suis désolée de cet accident-là.

CHARLES.

Ce n'est pas votre faute, la mère. Ah ! mon Dieu ! pourvu qu'ils n'aillent pas me séparer de mademoiselle Eudoxie... C'est tout ce que je leur demande. Dites-moi, madame Fritz, (*Il lui parle bas.*) on ne sait pas ce que tout cela peut devenir. Si on m'emmène quelque part, promettez-moi que vous n'abandonnerez pas mademoiselle Eudoxie ; et puis quand je serai parti, vous vendrez tous mes outils, et vous lui en remettrez l'argent, entendez-vous. Vous me le promettez, n'est-il pas vrai, bonne Fritz ?

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Mais, mon Dieu! tu me fais peine, mon garçon: tu as l'air de faire ton testament.

CHARLES.

Oh! c'est bien mon testament, je vous l'assure; car si on m'éloigne d'elle, au bout de quinze jours, je suis un homme mort; vous pouvez y compter... Que je suis donc malheureux! Maudite querelle avec ces officiers! C'est pourtant tout cela qui est la cause du chagrin que j'éprouve. C'est bien fait aussi; pourquoi me suis-je avisé de faire le gentilhomme!

(Il sort avec madame Fritz. Tous les domestiques suivent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

EUDOXIE, Mme FRITZ.

EUDOXIE.

Eh bien? voilà que je ne peux plus le voir maintenant! Ils l'ont enfermé dans une chambre comme un criminel.

Mme FRITZ.

Console-toi, ma bonne amie, le magistrat va venir; il saura bien nous faire rendre justice.

EUDOXIE.

Votre magistrat; c'est un imbécile, un important, qui parlera beaucoup, et peut-être pour lui faire du mal.

Mme FRITZ.

Oh! non : je crois qu'il prendra cette affaire à cœur, parce qu'enfin on a méprisé son autorité. Je t'avoue que, si cet étranger était quelque boyard, je ne serais pas tout-à-fait aussi rassurée. Je connais notre juge : il

Digitized by Google

est insolent avec les petits, bas et rampant avec les grands, et sot avec tout le monde.

EUDOXIE.

Oh! mon Dieu! s'ils allaient emmener mon pauvre Charles, mon appui, mon soutien, mon ami, qu'est-ce que je deviendrais?

Mme FRITZ.

Tu resterais avec moi, et tu me tiendrais lieu de fille.

EUDOXIE.

Oh! pas long-tems; car je sens bien que j'en mourrais.

Mme FRITZ.

Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle dit la même chose que lui: « J'en mourrais, je se-» rais mort avant quinze jours. » Et il faut que personne ne meure et que vous soyez tous heureux. N'aurais-tu pas envie aussi de faire ton testament? hein?

EUDOXIE.

Hélas! il sera bientôt fait. Voici de l'argent que Charles m'avait donné pour retirer mes bijoux des mains d'un usurier; prenez-le, bonne Fritz, pour retirer Charles des mains de la justice.

Mme FRITZ.

Tu as une bonne idée de la justice, à ce qu'il

Digitized by Google

me paraît ! Pauvres enfans ! Et Charles qui veut que je vende ses outils pour t'en donner l'argent !

EUDOXIE.

Comment ! il est possible ! Mon pauvre Charles, mon bon Charles !...

Mme FRITZ.

J'espère qu'il t'aime, celui-là.

EUDOXIE.

Oh ! il ne me l'a jamais dit, je vous l'assure ; il a pour moi un respect...

Mme FRITZ.

Oh ! le respect n'empêche pas l'amour. Mais voici le magistrat. Ayons soin de piquer son orgueil.

EUDOXIE.

Oh ! oui ; tâchez de nous le rendre favorable.

SCÈNE II.

LE MAGISTRAT, EUDOXIE, Mme FRITZ.

LE MAGISTRAT.

Votre serviteur, madame Fritz. Qu'est-ce

Digitized by Google

qui se passe donc de nouveau chez vous? Comment, on me mande, on me déplace, moi, le magistrat de l'endroit! En vérité, cela ne se conçoit pas du tout, en vérité.

EUDOXIE.

Vit-on jamais une chose semblable! faire venir chez soi la justice!

Mme FRITZ.

Elle vaut bien la peine qu'on l'aille chercher.

LE MAGISTRAT.

Certainement. Vous me connaissez... Je ne serais pas venu... Mais on m'a dit que cet étranger qui me demandait était un homme riche, qui était arrivé avec un train de voitures, et vous sentez que l'on doit des égards....

Mme FRITZ.

A des voitures! oui, oui. Mais il me semble que les droits de votre place doivent être d'abord respectés; et, s'il était vrai que cet étranger eût à se plaindre de quelqu'un, il pouvait bien aller porter ses plaintes chez vous.

LE MAGISTRAT.

Sans doute.

Mme FRITZ.

Mais en ce cas, pourquoi donc avez-vous été assez faible pour vous rendre aux ordres

Digitized by Google

d'un homme qui se donne même les airs de ne pas se faire connaître?

LE MAGISTRAT.

Ah! c'est un homme qui ne veut pas qu'on le connaisse? J'étais dans mon cabinet, quand on est venu me chercher de la part d'un étranger qui logeait à votre auberge... Un étranger, ai-je dit; c'est peut-être un homme qui voyage. — Ça, et vite, ma robe, c'est une bonne affaire! Je suis venu en hâte, en hâte; parce qu'enfin, il faut toujours montrer de l'empressement, lorsqu'on veut bien vous faire l'honneur de vous appeler pour juger quelques quidams. — Allons, je vais trouver la personne qui m'a demandé..... parce que, vous m'entendez bien, quelque sagacité qu'on ait, on ne peut pas décider tout de suite. Avant de juger l'affaire, il faut que je sache au moins un peu de quoi il est question.

Mme FRITZ.

Eh bien! moi, je vais vous le dire. Il est arrivé ce matin, dans mon auberge, un étranger avec une nombreuse suite.

LE MAGISTRAT.

J'ai vu les voitures. Elles sont superbes, les voitures. C'est un homme riche, à coup sûr.

Digitized by Google

EUDOXIE.

Mais cela ne prouve rien.

LE MAGISTRAT.

C'est un homme de qualité, un boyard peut-être, hein? Croyez-vous que ce soit un boyard?

Mme FRITZ.

Je n'en sais rien; mais je ne le crois pas. Son extérieur est simple; je n'ai vu aucun ordre sur ses habits.

LE MAGISTRAT.

Oh! je vois ce que c'est; un négociant, un banquier, un financier.

Mme FRITZ.

L'étranger a aperçu Charles.

LE MAGISTRAT.

Ah! je le connais: le garçon menuisier, le gentilhomme. Ah! ah! ah! Drôle de garçon!

Mme FRITZ.

Eh bien! il a voulu savoir son nom de famille et le lieu de sa naissance.

LE MAGISTRAT, riant.

Ah! il a voulu savoir son nom et le lieu de sa naissance! Eh bien! Charles ne le savait pas, peut-être?

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Charles n'a pas voulu répondre ; l'étranger l'a menacé ; la querelle s'est échauffée, et l'inconnu a fini par le faire prendre par ses gens, et le détenir dans un appartement.

LE MAGISTRAT.

Ah ! mon Dieu ! mais qu'est-ce que vous me dites donc ? Mais c'est une affaire criminelle que cela.

EUDOXIE.

Ah ! très-criminelle, je vous assure.

LE MAGISTRAT.

Il faut que ce garçon ait commis quelques fautes d'une nature.... d'une nature.... Vous entendez bien.

Mme FRITZ.

Mais ce n'est pas Charles qui a tort dans tout cela ; c'est l'étranger qui, de sa pleine autorité, se fait justice à lui-même.

LE MAGISTRAT.

Sans doute, c'est l'étranger. Il a tort ; mais c'est très-défendu par les lois.

Mme FRITZ.

C'est vous seul qui devez et pouvez faire arrêter quelqu'un ?

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Il n'y a que moi qui aie ce droit.

Mme FRITZ.

Que deviendrions-nous si chaque voyageur se permettait d'arrêter un habitant du bourg?

LE MAGISTRAT.

Ah! mon Dieu! mais tout le village se trouverait arrêté, et moi le premier.

EUDOXIE.

Je vous demande, qu'est-ce qu'on peut reprocher à ce pauvre garçon?

LE MAGISTRAT.

Oh! rien, absolument rien.

Mme FRITZ.

Un homme qui vous aime, qui vous estime.

LE MAGISTRAT.

Mais, c'est que je l'estime beaucoup, moi.

Mme FRITZ.

Hier au soir, il m'aidait à faire déballer des vins qui me sont arrivés de France. « Mère Fritz, voilà un joli petit panier de » Champagne : notre magistrat l'aime beau- » coup; vous devriez bien lui en faire pré- » sent. »

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Et c'est lui qu'on ose mettre en prison! Oh! je vais de ce pas...

Mme FRITZ.

Voici l'étranger.

LE MAGISTRAT.

Bon! laissez-nous. Nous allons voir comment il s'en tirera.

SCÈNE III.

PIERRE, LE MAGISTRAT.

PIERRE.

Vous êtes sans doute, Monsieur, le magistrat que j'ai fait demander?

LE MAGISTRAT.

Oui, Monsieur; et je vous avoue que je suis fort étonné, fort irrité...

PIERRE.

Et de quoi donc, Monsieur?

LE MAGISTRAT.

Comment! vous osez arrêter quelqu'un sans ordre?

PIERRE.

Je conviens de mon tort; je suis fâché...

Digitized by Google

LE MAGISTRAT, à part.

Ce n'est pas un homme puissant ; il a peur. Vous êtes fâché ! Exercer un acte d'autorité, de magistrature !..

PIERRE.

Mais quand vous saurez les raisons...

LE MAGISTRAT.

Y a-t-il des raisons qui permettent à un étranger d'exercer ma charge ?

PIERRE.

Mais, Monsieur, si vous voulez m'entendre...

LE MAGISTRAT.

Vous croyez que parce que je suis un petit juge de village... Mais apprenez que je jouis d'une très-grande considération, et que le czar lui-même a beaucoup de bontés pour moi...

PIERRE.

Ah ! vous connaissez le czar ?

LE MAGISTRAT.

Beaucoup, beaucoup. Revenons à notre affaire.

PIERRE.

Mais cette affaire est toute simple ; j'ai cru pouvoir m'assurer de la personne de Charles, et j'ai pensé qu'en vous fesant avertir...

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

En me fesant avertir!... Mais c'est, en vérité, très-commode! Et qui êtes-vous, pour vous permettre de telles atteintes à mon autorité?

PIERRE.

Mais je suis... Vous me demandez ce que je suis? (*A part.*) Évitons bien de nous faire connaître.

LE MAGISTRAT.

Eh bien! vous ne pouvez pas me dire qui vous êtes?

PIERRE.

Mais, monsieur le Juge, vous me pressez beaucoup; je vous avoue même que vous m'embarrassez...

LE MAGISTRAT.

Ah! je vous embarrasse! Nous y voilà. Mais si vous ne me répondez *ad hoc* tout-à-l'heure, je vous fais arrêter.

PIERRE.

Vous, me faire arrêter! (*Il ouvre son habit.*) Connaissez-vous cela?

LE MAGISTRAT, à part.

Diable! L'ordre de Saint-André! Je suis perdu! (*Haut.*) Monseigneur...

Digitized by Google

PIERRE.

Avez-vous entendu parler de Menzikof ?

LE MAGISTRAT.

Le grand boyard de Russie, l'ami, le confident, le général de Pierre-le-Grand ?

PIERRE.

Le connaissez-vous ?

LE MAGISTRAT.

De réputation; je ne l'ai jamais vu... (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! si c'était lui ?...

PIERRE.

Ah ! vous ne l'avez jamais vu. Eh bien ! vous le voyez. Êtes-vous encore d'humeur de le faire arrêter ?

LE MAGISTRAT.

Monseigneur, je vous assure que j'ignorais... Car sans cela, le respect, l'obéissance..

PIERRE, à part.

Sa bassesse m'indigne.

LE MAGISTRAT.

Mais parlez, Monseigneur, parlez; que puis-je pour vous ? je suis à vos ordres. Faut-il conduire ce Charles en prison ?

PIERRE.

Paix !

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Tout ce que vous voudrez, Monseigneur, tout ce que vous voudrez. Je me tairai.

PIERRE.

Le magistrat doit traiter tous les hommes avec les mêmes égards.

LE MAGISTRAT.

J'espère néanmoins que vous ne m'en voudrez pas; et si mon ministère peut vous être utile, disposez de moi.

PIERRE.

C'est mon projet. Je veux d'abord que vous fassiez venir Charles en ma présence, que vous l'interrogiez, et que vous trouviez le moyen de connaître son véritable nom, le lieu de sa naissance.

LE MAGISTRAT.

Oh! c'est facile, extrêmement facile.

PIERRE.

C'est moi qui porterai plainte contre lui, et vous ne ferez que solliciter ses réponses.

LE MAGISTRAT.

Je vais remplir vos ordres, Monseigneur. J'espère que vous ne m'en voulez plus, si je ne vous ai pas traité....

Digitized by Google

PIERRE.

Allez, et revenez ici dans un quart-d'heure.

LE MAGISTRAT.

Oui, Monseigneur.

SCÈNE IV.

PIERRE.

Ce maudit homme m'a donné de l'humeur. Quand je vois un magistrat s'avilir à ce point, tout mon sang s'irrite. Néanmoins, j'ai bien fait de dissimuler mon indignation; cette contrainte est nécessaire à mes projets. Oui, ce moyen est excellent; c'est la seule manière de savoir si ce Charles est un intrigant..... Mais ce magistrat... je l'ai trouvé si vil, si méprisable!... J'aurais donné, je crois, une de mes provinces pour rencontrer, à la place de ce misérable, un homme droit, intègre, qui, en dépit du nom et des titres que je me suis donnés, eût fait son devoir en rendant la liberté à ce pauvre garçon, et en me punissant d'avoir osé manquer au respect que les hommes, et surtout les grands, doivent aux lois de leur pays. Mais Catherine approche; dissimulons encore.

Digitized by Google

SCÈNE V.

CATHERINE, PIERRE.

CATHERINE.

Est-ce que votre intention, Pierre, est de nous faire passer la journée dans cette auberge?

PIERRE.

Nous partirons dans deux ou trois heures. Il faut bien donner à nos gens le tems de se rafraîchir.

CATHERINE.

Pierre, vous me cachez quelque chose. Bien loin de prendre le repos qui vous est nécessaire; vous ne restez pas un instant dans votre appartement; vous avez causé long-tems avec l'hôtesse, vous venez d'envoyer chercher le magistrat, vos domestiques se sont assurés d'un jeune homme, qui, dit-on, habite cette maison... Tout cela m'inquiète, et je voudrais savoir...

PIERRE.

Ce n'est rien, une bagatelle. Je vous dirai cela.

CATHERINE, tendrement.

Vous avez des secrets pour moi, Pierre. C'est la première fois, peut-être.

Digitized by Google

PIERRE.

Eh non, ma chère Catherine, je n'ai point de secrets. Si je suis resté quelque tems avec notre hôtesse, c'est que je voulais connaître un peu le pays, ce qui s'y passait, si l'on y était content des chefs nommés par le gouvernement. Enfin, je voulais savoir mille détails qui m'intéressent sous le rapport du bonheur public. Comme l'hôtesse est un peu bavarde, sa conversation a dû te paraître un peu longue; c'est tout.

CATHERINE.

Et ce jeune homme arrêté...

PIERRE.

C'est un entêté que je veux punir. Tout le monde se plaint de lui dans le village.

CATHERINE.

Comment! il vous aurait outragé au point d'exciter votre sévérité?

PIERRE.

Oh! cela ne finira peut-être pas très-mal pour lui. C'est le magistrat qui doit l'interroger. Il faut que vous soyez présente. C'est un garçon naïf, sur l'esprit duquel l'extérieur des hommes n'agit point. Son caractère est franc, ouvert; il aime et fait le bien par instinct, il ne connaît ni les hommes, ni leurs institutions, ni leurs arts, ni leurs vices.

Digitized by Google

Enfant de la nature, il est libre, bon et rude comme elle; enfin, il vous intéressera, j'en suis sûr.

CATHERINE.

Mais voilà un coupable dont vous faites un éloge...

PIERRE.

Oui; mais à tout cela il joint un très-grand défaut, celui d'être querelleur.

CATHERINE.

Mais comment une bagatelle comme celle-ci peut-elle vous retenir en des lieux?...

PIERRE.

Ce n'est pas une bagatelle. J'ai mes projets, vous les saurez. Et puis, d'ailleurs, chère Catherine, tu connais mon faible: tout ce qui a une physionomie singulière, tout ce qui ne ressemble pas aux évènemens ordinaires de la vie, m'a toujours plu beaucoup.

CATHERINE.

Oh! oui, toute l'Europe sait que vous aimez les aventures.

PIERRE.

Mais que nous veut cette jeune personne?

CATHERINE.

C'est cette aimable enfant qui nous a reçus

Digitized by Google

tantôt. Approchez, ma chère petite... Vous pleurez.

SCÈNE VI.

PIERRE, CATHERINE, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Sans doute, je pleure, Madame; et j'en ai bien sujet, je vous l'assure.

CATHERINE.

Qu'avez-vous donc, mon aimable enfant?

EUDOXIE.

Le magistrat, ce méchant homme, vient de me rencontrer, il m'a dit que mon pauvre Charles allait être mis en prison; que Monsieur avait porté plainte contre lui; que c'était un mauvais sujet, et qu'on l'enverrait en Sibérie. Est-ce que c'est possible, répondez-moi?

PIERRE.

Mais vous prenez à Charles un grand intérêt?

EUDOXIE.

Mais c'est tout naturel. C'est un si honnête garçon! Si vous saviez tout ce qu'il a fait pour moi, pour mon père?

Digitized by Google

CATHERINE.

Qu'a-t-il donc fait, ma petite?

EUDOXIE.

Ah! Madame, il nous a sauvés de la misère; il m'apportait de l'argent, puis il me disait: « Mademoiselle Eudoxie, voilà une petite » somme qu'un homme riche m'a donnée » pour votre père: c'est un de ses anciens » amis; mais il ne veut point être connu. »

CATHERINE.

Alors, il ne fesait que s'acquitter d'une commission.

EUDOXIE.

Oh! Madame, c'était par délicatesse qu'il parlait ainsi, pour ne pas nous humilier. Cet argent était le fruit de son travail, j'en suis bien sûre, et d'un travail bien pénible encore.. Pauvre garçon!

PIERRE, à part.

Il a un bon cœur, j'en ferai quelque chose.

CATHERINE.

Vous m'inspirez pour lui le plus vif intérêt.

EUDOXIE.

Oh! il le mérite bien.

PIERRE.

On prétend qu'il n'est pas aussi doux, aussi

Digitized by Google

sensible que vous le dites. On m'a raconté de lui des traits.

EUDOXIE.

Oh ! c'est une calomnie, Monsieur, je vous l'assure. Il est, au contraire, d'une douceur extrême. Si quelques personnes de la maison cherchent à le fâcher, s'il se met en colère, je lui fais un signe des yeux, il devient aussitôt tremblant; et quant à sa sensibilité, oh ! pour cela, j'en ai des preuves bien certaines.

CATHERINE, souriant.

Quelle naïveté !

EUDOXIE.

Le soir, je lisais quelquefois pour amuser mon père; le bon Charles nous écoutait; et si, par hasard, dans des passages intéressans, je portais mes regards sur les siens, je voyais ses yeux baignés de larmes. Oh ! Madame, on ne pleure pas ainsi quand on n'a pas un bon cœur.

PIERRE.

Tout cela est très-bien; mais enfin, Mademoiselle, vous ne disconviendrez pas qu'il n'ait eu une dispute...

EUDOXIE.

Ah ! si, dans cette querelle, on doit accu-

Digitized by Google

ser quelqu'un, ce n'est pas lui, c'est bien moi plutôt...

PIERRE.

Comment! ce serait vous qui auriez voulu battre l'officier?...

EUDOXIE.

Bon Dieu! j'entends le magistrat. Ah! le méchant! Madame, faites en sorte qu'il n'arrive aucun mal à ce pauvre Charles, je vous en prie.

CATHERINE.

Ne craignez rien, ma bonne amie; éloignez-vous; je réponds de lui. Vous m'intéressez tous les deux, et je ferai tout pour vous rendre heureux.

SCÈNE VII.

LE MAGISTRAT, PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Eh bien! Monsieur, avez-vous exécuté mes ordres?

LE MAGISTRAT.

Oui, Monseigneur; on va introduire ici le criminel.

Digitized by Google

CATHERINE.

Le criminel !

LE MAGISTRAT.

Je l'ai fait escorter par mes gens. Ces figures-là font toujours bien ; elles intimident l'accusé.

CATHERINE.

Mais j'ai toujours cru qu'il n'était pas nécessaire d'effrayer un accusé...

LE MAGISTRAT.

Pardonnez-moi, Madame, pardonnez-moi. Je connais cette tactique-là, je l'ai étudiée.

CATHERINE, à part.

Quel est donc cet original-là ?

PIERRE.

Peste ! monsieur le Magistrat, il ne faut pas avoir affaire à vous.

LE MAGISTRAT.

Oh ! sans me flatter ; il n'y a pas un juge comme moi à vingt lieues à la ronde.

PIERRE, à part.

Tant mieux, morbleu, pour le pays !

LE MAGISTRAT.

Je suis connu dans le canton et craint ; je puis m'en flatter. Malheureusement les affaires

Digitized by Google

ne vont pas; je ne fais pas grand'chose dans mon état. Parlez-moi de Moscow, de Pétersbourg, d'une grande ville enfin; on a toujours le bonheur d'y trouver des vauriens. Vous me direz : il faut y aller. Oui, sans doute; mais je suis convaincu que, si vous daignez parler pour moi à l'empereur, j'y serai aussitôt appelé, demandé et placé.

PIERRE.

Mais vous n'avez pas besoin de moi; vous me disiez tantôt que vous étiez très-bien avec le czar.

LE MAGISTRAT.

Oh! oui, très-bien autrefois. J'ai demeuré long-temps à Pétersbourg, et je l'ai vu comme je vous vois; mais depuis ce tems, je l'ai négligé beaucoup.

SCÈNE VIII.

PIERRE, CATHERINE, LE MAGISTRAT, CHARLES, LE GREFFIER, Gardes.

LE MAGISTRAT.

Ah! bon, voici mes gens.

CATHERINE, regardant Charles.

Quoi! ce jeune homme est l'accusé? Combien sa physionomie est intéressante!

(Charles reste dans le fo:

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Greffier, approchez cette table. (*A Pierre et à Catherine.*) Vous me permettrez de m'asseoir. Il faut cela, diable ! ce n'est pas une plaisanterie : un juge debout n'a pas la même importance. Dites-moi, Monseigneur, de quoi l'accusons-nous ?

PIERRE.

D'avoir eu une querelle avec l'officier du czar, et de s'être dit gentilhomme.

LE MAGISTRAT.

Ah ! bon Dieu ! je connais cette affaire-là ; elle est terrible.

CATHERINE, avec intérêt.

Comment donc ?

LE MAGISTRAT.

J'ai été appelé dans le tems. C'est un homme perdu. C'est très-bien fait de punir un mauvais sujet. Délit criminel ! peine infamante !

CATHERINE.

Ah ! tant pis.

PIERRE.

Allons, qu'il vous dise tout de suite son nom et sa naissance. Surtout, allez au fait.

LE MAGISTRAT, assis devant une table.

Gardes, faites approcher le coupable.

Digitized by Google

CHARLES, en arrivant.

Le coupable! Et qu'est-ce que j'ai donc fait?

LE MAGISTRAT.

Nous le saurons, mon bon ami. Maintenant, procédons en forme à l'interrogatoire dudit accusé.

CHARLES.

Accusé! et de quoi?

LE MAGISTRAT.

D'avoir, sur la réquisition connue, prouvée et certifiée de monseigneur Menzikof...

CATHERINE.

Menzikof!

PIERRE, bas, à Catherine.

Chut! Catherine.

LE MAGISTRAT.

Et sur la déclaration formelle et par écrit de l'ambassadeur du czar, insulté, outragé, maltraité l'un des officiers à son service. Ce de quoi ledit empereur est fort irrité, et a envoyé ledit monseigneur à cette fin de prendre connaissance dudit délit.

CHARLES.

Me parlez-vous hébreu? Je veux mourir si j'entends un seul mot de ce que vous dites.

Digitized by Google

LE MAGISTRAT, bas, à Pierre.

Je le connais... Si nous ne l'effrayons, nous n'en viendrons jamais à bout; d'ailleurs, c'est l'usage.

PIERRE.

Faites ce que vous voudrez; mais allez au fait.

LE MAGISTRAT.

Je suis donc forcé, d'après le rapport de l'ambassadeur, fait à monseigneur...

CHARLES.

L'ambassadeur! monseigneur! Je crois, en vérité, que tout le monde est devenu fou.

LE MAGISTRAT.

Tenez-vous dans les bornes du respect, jeune homme, sinon je me verrai forcé de vous faire mettre au cachot; et ce, pour remplir dignement les devoirs de ma charge, et pour vous apprendre à parler honnêtement.

CHARLES.

Comment, au cachot! Mais cela passe la plaisanterie, au moins.

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous, et répondez.

CHARLES.

Me taire, et répondre! Si vous n'étiez pas juge, je croirais que vous dites des sottises.

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Ayez soin d'écrire toutes ses réponses.

LE GREFFIER, écrivant.

Vous dites des sottises.

LE MAGISTRAT, au Greffier.

Est-ce que cela s'écrit?... Ce que c'est que d'avoir affaire à des gens bornés!... Biffez-moi cela... Votre nom?

CHARLES.

Mais vous le savez bien.

LE MAGISTRAT.

Dites-moi quel est votre nom.

CHARLES.

Charles Scavronski!

CATHERINE, surprise.

Charles Scavronski!

PIERRE, à part.

Catherine est étonnée.

LE MAGISTRAT.

Votre pays?

CHARLES.

La Lithuanie.

LE MAGISTRAT.

Votre âge?

Digitized by Google

CHARLES.

Vingt ans.

CATHERINE, à part.

Charles Scavronski, de Lithuanie ! Vingt ans ! Quel rapport !

PIERRE, à part.

Je jouis de son trouble.

LE MAGISTRAT.

Votre profession ?

CHARLES.

Menuisier.

CATHERINE, à part.

Menuisier ! la chose est impossible.

LE MAGISTRAT.

Avez-vous encore des parens ?

CHARLES.

Je ne les ai jamais connus.

CATHERINE, à part.

Il n'a point connu ses parens ! Ses traits, ses yeux... Dissimulons mon trouble.

LE MAGISTRAT.

N'avez-vous pas eu une querelle avec un des officiers de l'ambassadeur ?

Digitized by Google

CHARLES.

Sans doute. Il insultait une jeune personne honnête, vertueuse; je l'ai défendue, j'ai fait mon devoir; et si le czar, qui, dit-on, est un brave homme, eût été à ma place, il en eût fait autant.

CATHERINE, agitée.

Passez sur la querelle; revenez à sa famille.

PIERRE.

Sachez de lui pourquoi, dans cette querelle, il s'est dit gentilhomme?

CATHERINE, vivement.

Il s'est dit gentilhomme!

CHARLES.

Eh bien! voilà tout justement ce que je craignais. Comment, on vient encore me parler de cela! Mon Dieu, que je suis malheureux d'avoir dit ce mot-là!

LE MAGISTRAT.

C'est donc un faux titre que vous avez pris?

CHARLES.

Moi! mais je n'en sais rien..... Je ne sais plus que dire.

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Vous hésitez! Vous avez donc trompé l'ambassadeur?

CHARLES.

Écoutez. D'abord, je vous avertis que je n'ai jamais trompé personne; et si j'ai tort à vos yeux, il y a de ma part plus d'imprudence que de méchanceté, je vous l'assure.

CATHERINE, à part.

Écoutons avec attention.

CHARLES.

Comme je vous le disais, un officier un peu ivre voit mademoiselle Eudoxie. Il faut d'abord vous dire que mademoiselle Eudoxie est bien la personne la plus douce et la plus aimable.... Ah! Dieu! il faut la connaître pour la juger. Moi, je ne l'aborde qu'en tremblant, tant elle m'inspire de respect.

PIERRE.

C'est bon. Mais après?...

CHARLES.

Eh bien! cet officier, dont je vous parle, voit mademoiselle Eudoxie; il veut lui dire des galanteries à sa manière; j'arrive sur ces entrefaites; je prends, comme de raison, le parti de la demoiselle; il se fâche, je me fâche aussi; il veut me maltraiter, je le re-

Digitized by Google

pousse : je finis par lui proposer de se battre avec moi et de choisir des armes ; il me répond avec mépris qu'il n'est pas fait pour se mesurer avec un homme comme moi. A ce mot-là, je ne me contins plus, je lui dis que je le valais, que j'étais gentilhomme comme lui : il me rit au nez, je m'emporte, et j'allais le battre peut-être, lorsque l'ambassadeur est arrivé. Voilà l'histoire.

PIERRE.

Et pourquoi lui avez-vous dit que vous étiez gentilhomme ?

CHARLES.

Oh ! cela, j'en conviens, voilà mon tort.

CATHERINE.

Vous ne l'êtes donc pas !

CHARLES.

On m'a dit que je l'étais ; mais je n'avais pas besoin de le répéter ; il y a un peu d'orgueil de ma part. Mais aussi pourquoi ne voulait-il pas se battre avec moi ? Il me semble qu'on est toujours assez bon gentilhomme pour donner ou recevoir un coup d'épée.

CATHERINE.

Mais répondez, mon ami : qui est-ce qui vous a dit que vous étiez gentilhomme ?

Digitized by Google

CHARLES.

Madame, c'est une autre histoire que cela. Vous me paraissez une aimable dame, et je suis sûr que vous ne vous moquerez pas de moi.

CATHERINE, émue.

Non. je prends trop d'intérêt.... Parlez, parlez, jeune homme.

LE MAGISTRAT.

Mais je ne dis plus rien, moi; et pourtant ma place veut que je parle toujours.

PIERRE, au Magistrat.

Faites-moi le plaisir de vous taire et de vous éloigner un peu.

(Le Magistrat et les gardes se placent au fond du théâtre.)

CHARLES, entre Pierre et Catherine.

Il faut vous dire d'abord que je n'ai point connu mes parens; je n'ai dû mon existence qu'à la charité d'un menuisier pauvre, mais honnête.

CATHERINE, à part.

Élevé par charité!

CHARLES.

Il m'apprit tout ce qu'il savait dans son état: c'est la seule éducation que j'aie reçue. J'en ai gémi souvent, surtout depuis que je connais mademoiselle Eudoxie. Un jour que je

Digitized by Google

travaillais avec lui dans sa boutique, un voyageur qui traversait notre village, brisa sa voiture devant notre porte. Nous lui offrîmes des secours; il entra dans la maison; ma figure l'intéressa; j'étais bien jeune alors; il demanda à mon bienfaiteur si j'étais son fils. « Non, répondit ce bon père, c'est un orphelin qu'un ministre luthérien m'a remis à sa mort. Cet enfant est le fils de Charles Scavronski, gentilhomme de Lithuanie, mort au service de Suède. »

CATHERINE, à part.

Mort au service de Suède!

CHARLES.

« Il avait une sœur, continua le vieillard, qui, plus âgée que lui, a péri dans le saccage de Marienbourg. Attendez donc, reprit vivement le voyageur, Scavronski! prisonnière à Marienbourg!... élevée chez un ministre luthérien!... C'est cela. Cette sœur n'est pas morte; elle est à la cour du czar. Leur nom, leur ressemblance, tout m'assure que je ne me trompe pas. N'avez-vous pas quelques titres, quelques papiers?... Je n'ai, répondit-il, qu'un écrit que m'a remis en mourant le pauvre ministre. Alors, il alla chercher un papier que l'étranger lut avec attention... Partez, partez, dit-il, pour Pétersbourg. Cet enfant est peut-être destiné à la plus haute fortune. »

Digitized by Google

Cela dit, le voyageur remonte en voiture, et continue sa route.

PIERRE, à part.

C'est le langage de la vérité.

CATHERINE, à part.

O ciel! mes sens sont troublés!... (*A Charles.*) Pourquoi n'avez-vous pas suivi les conseils de ce voyageur? Pourquoi n'être pas venu me trouv... pourquoi ne pas chercher cette sœur? Elle vous eût accueilli avec bonté, avec tendresse, je vous l'assure.

CHARLES.

C'était bien notre intention; mais malheureusement, mon bienfaiteur tomba malade, et quelque tems après il mourut. Je me vis encore une fois abandonné de tout le monde. Je quittai bientôt le village; et vivant du travail de mes mains, j'ai parcouru l'Estonie, la Courlande, et je suis enfin en Livonie, où j'aurais vécu fort heureux, sans les officiers, les monseigneurs et les ambassadeurs.

PIERRE.

Mais votre sœur?

CHARLES.

Ah! depuis que j'ai voyagé, et d'après ce que j'ai vu, j'ai appris à connaître le monde. Qui vous dit que ma sœur, si elle est une grande dame, comme l'a dit le voyageur,

Digitized by Google

voulût me reconnaître ? D'ailleurs, moi, j'ignore tout-à-fait quel endroit elle habite, quels moyens il faut prendre pour la retrouver, ce qu'elle est enfin. Aussi, j'ai préféré vivre en paix auprès de mademoiselle Eudoxie, plutôt que d'aller la troubler par ma présence, et peut-être blesser son orgueil.

PIERRE, bas à Catherine.

Catherine, que dites-vous de cet événement ?

CATHERINE, tout-à-fait troublée.

Ah ! Pierre !... (*A Charles.*) Mais ne puis-je voir ce papier que ce vieillard... (*Bas à Pierre.*) Ce sera la dernière preuve !...

CHARLES.

Mon bienfaiteur me l'a remis en mourant. Et comme je devais le montrer à mademoiselle Eudoxie, qui devait me dire si j'étais gentilhomme, je l'avais pris sur moi. Le voilà.

PIERRE, prenant ce papier avec empressement et s'approchant de Catherine.

Donnez.

CATHERINE, se parlant à elle-même.

Quoi ! ce serait cet enfant que j'ai si longtems et si vainement cherché !

Digitized by Google

PIERRE, lit l'écrit à Catherine.

Lisons.

« Sur le point de paraître devant Dieu, » j'atteste aux hommes que l'enfant que j'ai » remis entre les mains d'André Ratzki, est » le fils légitime de Charles Scavronski, gen- » tilhomme de Lithuanie, mort au service de » Suède. »

CLACK, *ministre luthérien.*

CATHERINE.

C'est le nom, c'est l'écriture du respectable ministre qui si long-tems me tint lieu de père.

PIERRE, bas à Catherine.

Catherine, ce jeune homme est votre frère.

CATHERINE, plus troublée.

Oui, oui, il est mon frère... Mais ces mots du magistrat, de *délit criminel*, de *peine infamante...* (*Elle se lève, va à Pierre, et s'évanouit dans ses bras.*) Ah! Pierre!... mon cœur ne peut y suffire... et malgré moi, la honte... Ah! Dieu!

PIERRE.

Elle se trouve mal, et mon imprudence.... Holà! quelqu'un..... J'aurais dû ménager sa faiblesse. (*Aux femmes qui sont arrivées.*) Aidez-moi à la transporter dans son appartement. Catherine! chère Catherine..... Mon-

Digitized by Google

sieur le Magistrat, veillez toujours sur ce jeune homme, qu'on prenne de lui le plus grand soin.

SCÈNE IX.

LE MAGISTRAT, CHARLES, GARDES.

LE MAGISTRAT.

Il suffit, Monsieur.... Hum? cet évanouissement.... Il y a quelque mystère là-dessous.

CHARLES.

Sans doute; mais je n'y conçois rien.

LE MAGISTRAT.

Moi, je ne le conçois que trop bien. Cela va mal, jeune homme, cela va mal. Mais que dois-je faire de ce garçon? Il ne s'est pas trop expliqué..... Bon! n'a-t-il pas dit : *Veillez toujours sur ce jeune homme; qu'on prenne de lui le plus grand soin?* Cela veut dire... Mais que je suis donc bête, moi! eh, parbleu, cela veut dire : Faites-le conduire en prison. C'est tout simple. Allons, allons, suivez-moi. Comme il faut de la pénétration avec les grands seigneurs! Il faut l'avouer, ils sont bien heureux d'avoir affaire à des gens qui entendent les affaires.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MAGISTRAT, Mme FRITZ.

LE MAGISTRAT.

C'est une chose bien singulière, bien inconcevable !

Mme FRITZ.

Qu'est-ce qui vous agite donc de la sorte ?

LE MAGISTRAT.

Ah ! madame Fritz, il se passe de grandes choses dans votre maison.

Mme FRITZ.

Oui, des choses qui me déplaisent beaucoup. Il me semble que vous et cet étranger avez juré de me tourmenter toute la journée. Mais quelle est donc la cause de votre acharnement contre ce pauvre Charles ? Cet inconnu le fait arrêter par ses gens, l'interroge devant vous, le fait conduire en prison. Il y est à peine entré, qu'il l'en fait sortir. D'autres personnes le reprennent de vos mains.

Digitized by Google

Enfin, que sais-je? A moins que d'être sorcier, il n'y a pas moyen de deviner ce que tout cela veut dire.

LE MAGISTRAT.

Eh bien? moi, je suis sorcier.

Mme FRITZ.

Je ne l'aurais pas cru. Vous savez donc tout le mystère?

LE MAGISTRAT.

Écoutez; notre voyageur a quelque motif secret qui le fait agir; première chose. Quant à ce dont vous parlez, vous sentez qu'il faut de la discrétion, de la circonspection, surtout quand il est question d'une affaire aussi grande, aussi intéressante, aussi importante.....

Mme FRITZ, le contrefesant.

Aussi importante! Eh bien! qu'est-ce? quoi? Vous me feriez mourir avec vos longs discours. Vous n'en savez pas plus que moi. Et peut-être, en vous disant le peu que vous savez, s'est-on encore moqué devous.

LE MAGISTRAT.

Ah! on se moque de moi! Eh bien! non, je ne sais rien. Ce n'est pas le prince Menzikof qui est dans votre maison! Vous vous en doutiez peut-être, hein? Sa femme ne s'est

Digitized by Google

pas trouvée mal en regardant Charles ? Non, c'est une histoire que je vous fais. Le Prince ne m'a pas appelé sot et bête, parce que j'avais fait reconduire notre jeune homme en prison? Cela n'est pas vrai, peut-être? Je n'y étais pas... On n'a pas apporté de beaux habits, on n'a pas prié Charles de s'en vêtir ? Et moi, qui étais là, on ne m'a pas mis rudement à la porte ? Non, je ne sais rien, c'est une plaisanterie; on se moque de moi.

Mme FRITZ.

Oh! maintenant, je vois bien que vous êtes instruit; il ne me reste qu'à vous prier de me faire entendre quelque chose à tout cela.

LE MAGISTRAT.

J'ai de l'estime pour vous, madame Fritz, et vous saurez tous mes secrets. Apprenez donc que je soupçonne, que je présume, que je suis même autorisé à croire que ce jeune homme... est un jeune homme qui peut avoir par sa naissance, des relations... Parce que, vous entendez bien, si c'était autrement.... Il n'est pas naturel de mettre de beaux habits à un coupable... Ce n'est pas mon usage, au contraire... Aussi, je vous en prie, si l'on vous fait des questions, ne me compromettez pas. Tout le monde sait que les premières lois de notre état sont le silence et la discrétion.

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Soyez tranquille, je ne vous compromettrai pas.

LE MAGISTRAT.

Maintenant, je vous quitte; je vais trouver un de mes neveux qui est de la suite de ce seigneur.... Ce cher garçon m'a reconnu; je ne l'avais pas vu depuis vingt ans. Le gaillard a, ma foi, fait de bonnes affaires. Je lui ai fait le plus tendre accueil. Il est riche. Oh! il faut aimer ses parens. Il m'a promis de me faire part d'un grand secret, à condition que je n'en dirais rien à personne. Sitôt que je le saurai, je viendrai vous le confier, si toutefois mon devoir le permet.

SCÈNE II.

Mme FRITZ.

Je n'ai rien compris à tout son bavardage. Il parle toujours, et ne dit rien. Mon Dieu! que je serais malheureuse d'avoir ce défaut-là! Dans ce qu'il m'a dit, cependant, quelque chose m'étonne; ce sont les vêtemens riches que l'on donne à Charles. Je n'y conçois rien; mais cela doit me rassurer; si on lui voulait du mal, on ne l'habillerait pas

Digitized by Google

comme un seigneur. Quelqu'un vient. Eh! mais, c'est Charles.

SCÈNE III.

CHARLES, Mme FRITZ.

CHARLES, riant.

Eh bien! maman Fritz, ah! ah! ah! Comment me trouvez-vous?

Mme FRITZ.

Mais, très-bien, en vérité

CHARLES.

C'est le Monseigneur qui m'a fait prendre cet habit. Il m'a fait venir, sa femme n'y était plus. Il m'a dit d'un air riant : Charles, prenez ces vêtemens; bientôt je vous présenterai à une dame que vous ne serez pas fâché de connaître. — A moi ces habits! ai-je dit; allons donc, Monseigneur, vous riez; on s'est déjà assez moqué de moi, parce que j'avais dit que j'étais gentilhomme, je ne veux pas encore... — On ne se moquera plus de vous; obéissez, je le veux. — Ma foi, il a dit ce *je le veux*, comme un homme qui y est habitué. J'ai pris mon parti. Allons, me suis-je dit à part, il vaut mieux encore qu'ils s'amusent à mes dépens, que de tomber dans

Digitized by Google

les griffes de notre méchant juge. Alors des messieurs se sont approchés de moi, m'ont fait des politesses, des révérences que je leur ai bien rendues, c'est vrai. J'ai mis mes habits, et me voilà.

Mme FRITZ.

Cela te va bien. Si tu savais comme tu es gentil!

CHARLES.

Vous croyez? tant mieux. Je vais me présenter à mademoiselle Eudoxie. Cela donne toujours une meilleure tournure. Ah! si je pouvais lui plaire, vêtu de la sorte! Bonne hôtesse, croyez-vous que je lui plairai?

Mme FRITZ.

De quelque façon que tu sois, tu lui plairas toujours.

CHARLES.

Il me semble que je serai plus hardi avec elle, et que je pourrai lui avouer que..... C'est que vous ne savez pas que mademoiselle Eudoxie est née de personnes... ah! Mais ce sont des secrets qu'elle seule peut révéler; vous n'en saurez pas davantage. Où est-elle donc! J'ai une envie qu'elle voie mon bel habit!... Je vais aller la chercher.

Mme FRITZ.

Tu ne la trouveras pas. Cette bonne petite

Digitized by Google

court maintenant dans le village, pour engager les principaux habitans de l'endroit à s'intéresser en ta faveur, et à venir parler au voyageur.

CHARLES.

Oh! bonne mère, allez la chercher, je vous en prie. Je ne peux pas sortir ainsi; tout le village courrait à son tour après moi; cela m'ennuierait, je me fâcherais, je me battrais peut-être encore avec quelque insolent, et cela n'arrangerait ni mon habit, ni ma personne. Je m'en vais l'attendre ici.

Mme FRITZ.

Adieu, mon enfant. Je ne sais quoi me dit que cela finira bien pour toi.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHARLES.

Pourtant, cela n'a pas trop bien commencé. Je suis un peu de son avis; je crois qu'il ne m'arrivera rien de désagréable. D'ailleurs, j'ai remarqué que, tandis qu'on m'interrogeait, la dame fixait sur moi ses regards avec intérêt; et moi, je ne sais pas pourquoi je la regardais aussi avec plaisir. Oh! c'est sans

Digitized by Google

doute parce qu'elle est jolie. Elle ne l'est pourtant pas autant que mademoiselle Eudoxie.

SCÈNE V.

CHARLES, BIRMAN.

CHARLES.

Eh! mais, c'est ce méchant usurier! Que vient-il faire ici?

BIRMAN, à part.

Quel est donc ce seigneur?... (*Charles se retourne.*) Je ne me trompe pas. Comment donc! mais c'est lui! (*Riant.*) Ah! ah! ah! La plaisante mascarade! Ah! ah! ah!

CHARLES, se fâchant.

Eh bien! qu'est-ce qui vous fait donc rire comme cela?

BIRMAN.

Pardon, mon garçon; mais je vous trouve un air si plaisant.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! il est vrai que vous êtes gentilhomme; ah! ah! ah! je l'avais oublié... Mais j'ai tort de rire; je crois, Dieu me pardonne, que c'est de l'or fin.

(Touchant l'habit.)

Digitized by Google

CHARLES.

C'est bon. Vous me direz peut-être ce que vous me voulez.

BIRMAN.

Je vous apporte les bijoux de mademoiselle Eudoxie, que vous m'avez demandés.

CHARLES, à part.

Ah! diable, il faut lui donner de l'argent... Eudoxie est absente...

BIRMAN.

Avec tout le respect que je vous dois, vous allez avoir la bonté de me compter cinquante roubles.

CHARLES.

C'est bon, mon ami. Madame Fritz vous comptera tantôt votre somme.

BIRMAN.

Impossible! J'ai beaucoup de respect pour votre habit; mais les bijoux ne sortiront de mes mains que lorsque vous m'aurez payé.

CHARLES, à part.

Diable! un gentilhomme qui n'a pas le sou! C'est embarrassant.

BIRMAN.

C'est une bagatelle de cinquante roubles... et ma somme...

(Il tend la main.)

Digitized by Google

CHARLES.

Attends un instant que madame Fritz soit de retour.

BIRMAN.

Je n'attends point.

CHARLES.

Eh bien! va-t-en au diable, maudit usurier.

BIRMAN, riant.

Ah! ah! ah! le gentilhomme a oublié sa bourse.

CHARLES.

Veux-tu me laisser en paix?

BIRMAN, riant.

Ah! ah! ah! un bel habit, et pas un sou! Ah! ah! ah!

SCÈNE VI.

LE MAGISTRAT, CHARLES, BIRMAN.

CHARLES.

Ah! tu ne veux pas finir! (*Il saisit Birman par le bras.*) Insolent juif!

BIRMAN, criant.

A mon secours, monsieur le Magistrat! Otez-moi des mains de ce brave Monsieur.

Digitized by Google

CHARLES, à part.

Ah! diable, le Magistrat! Soyons prudent.

LE MAGISTRAT, à Birman.

Comment! vous osez insulter Monsieur! lever la main sur lui!

BIRMAN.

Et non; au contraire, c'est lui qui veut me battre...

LE MAGISTRAT.

Il veut vous battre? Eh bien! apprenez que je prendrai sa défense, et que je saurai punir les insolens qui oseraient lui manquer de respect.

CHARLES.

Tiens! il prend ma défense. Ah!

BIRMAN.

Comment? manquer de respect à un garçon menuisier... Ah!

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous, et rendez grâce à sa clémence, s'il ne vous fait pas punir sévèrement.

BIRMAN.

Me punir! Vous plaisantez sûrement.

LE MAGISTRAT.

Qu'appelez-vous plaisanter? Je parle sérieusement, Monsieur, très-sérieusement.

Digitized by Google

BIRMAN.

Est-ce que vous me prenez aussi pour un imbécile ? N'ai-je pas affaire à Charles, garçon menuisier ?

LE MAGISTRAT.

Cela n'est pas sûr, Monsieur, cela n'est pas sûr.

BIRMAN.

Ah ! c'est que Monseigneur rabottait des planches pour ses menus-plaisirs.

CHARLES.

Il a raison. C'est assez rire, monsieur le Magistrat. Je veux bien vous amuser un instant .. Mais...

LE MAGISTRAT.

Ah ! Monseigneur, vous ne m'amusez point du tout, je vous l'assure.

CHARLES.

Je ne suis point un monseigneur ; je suis tout bonnement, comme le dit très-bien ce méchant Birman, Charles, menuisier.

LE MAGISTRAT.

C'est ce qui vous trompe, vous ne l'êtes point.

CHARLES.

Et que suis-je donc enfin ?

Digitized by Google

LE MAGISTRAT.

Je n'en sais rien ; mais vous êtes quelque chose.

CHARLES, à part.

Le fou ! (*Haut.*) Vous n'avez pas voulu tantôt que je fusse gentilhomme, et maintenant vous me donnez, de votre autorité....

LE MAGISTRAT.

Vous verrez si je me trompe. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'oublier auprès de vos illustres parens.

CHARLES.

Ah ! mes illustres parens ! Ah ! ah ! vous n'êtes donc plus d'humeur de me faire mettre au cachot ?

LE MAGISTRAT.

Oh ! bien au contraire ; je ferais plutôt pendre Monsieur, que de souffrir qu'on osât vous insulter.

BIRMAN.

Je crois que le Magistrat est aussi fou que le gentilhomme.

LE MAGISTRAT, bas à Birman.

Ah ! je suis fou ! je suis fou ! Malheureux ! si je n'avais pitié de toi.... Apprends que ces étrangers, qui sont descendus dans cette auberge, sont l'Empereur et son épouse.

Digitized by Google

BIRMAN.

Bon! et d'où savez-vous cela?

LE MAGISTRAT.

De l'un de mes neveux qui est à son service. Mais *motus* sur tout cela. Ce jeune homme a été interrogé sur sa naissance; j'étais présent: il a montré un petit papier; l'Impératrice s'est trouvée mal en le lisant; on lui a fait prendre de beaux habits, on l'accueille avec politesse. Voyez-vous? devinez-vous? comprenez-vous enfin ce que je vous dis?

BIRMAN.

Oh! mon Dieu! s'il allait, qnand il connaîtra son sort...

CHARLES.

Mais qu'est-ce que vous dites donc là?

LE MAGISTRAT.

Oh! je disais à Monsieur.... que je n'avais jamais connu un homme plus aimable, plus intéressant que vous.

BIRMAN.

Moi, je lui répondais que vous aviez un excellent caractère, un bon cœur.... Mais j'oubliais de vous remettre le collier de mademoiselle Eudoxie.

Digitized by Google

CHARLES.

Ah! ah! Attendez que mon hôtesse soit revenue.

BIRMAN.

Fi donc! fi donc!.... Votre parole vaut de l'argent.... J'attendrai tant qu'il vous plaira; disposez de mon crédit, de ma bourse, enfin de tout ce que je possède.

CHARLES.

Mais quel mal vous prend? Êtes-vous fou? Je n'y conçois rien... J'entends du bruit...

LE MAGISTRAT.

Prenons garde d'importuner Monseigneur.

BIRMAN.

J'espère que Monseigneur voudra bien se souvenir de moi.

(Ils sortent en fesant de profondes révérences.)

CHARLES.

Je me souviendrai de vous.

SCÈNE VII.

CHARLES, Mme FRITZ, EUDOXIE.

CHARLES.

Enfin, vous voilà, Mademoiselle. Je désirais bien vous voir.

Digitized by Google

EUDOXIE.

Ah! mon Dieu! Charles, comme vous êtes beau!

CHARLES.

Ah! mon Dieu! oui. C'est malgré moi. Est-ce que vous trouvez que cela me va mal?

EUDOXIE.

Mais très-bien, au contraire, je vous l'assure.

Mme FRITZ.

Mais, tu ne sais pas, mon garçon; on dit dans la maison que tu es parent de cet étranger...

CHARLES.

Comment! vous aussi, vous croyez cela?

Mme FRITZ.

Eh! pourquoi pas? Ce sont les gens mêmes de ce seigneur qui le disent tout bas à tout le monde; et la manière honnête dont on te parle maintenant, le prouverait assez: cet habit même me ferait croire...

EUDOXIE.

Eh bien! moi, je suis de l'avis de notre hôtesse. Tout me dit que vous êtes d'un rang élevé, et que le ciel vous rendra justice, en vous accordant une fortune que vous méritez si bien de posséder.

Digitized by Google

CHARLES.

Je ne vous cache pas que je la désire, seulement depuis que je vous connais. Si je deviens riche, vous ne manquerez jamais de rien, mademoiselle Eudoxie, ainsi que notre bonne hôtesse.

EUDOXIE.

Ah! Charles; ne sais-je pas tout ce que vaut votre cœur?

CHARLES.

Non, vous ne pouvez pas le savoir. Si j'étais opulent, je voudrais vous donner d'abord.... tout ce que je possède, pourvu seulement que vous me permissiez de vous servir, de vous voir tous les jours.... de vous aimer comme une amie, comme une sœur, comme...

Mme FRITZ.

Comme une épouse... Allons donc, comme il est timide!

EUDOXIE.

Pourquoi dire ce que M. Charles ne pense peut-être pas?

CHARLES.

Oh! pardonnez-moi, je le pensais; mais la crainte seule de vous déplaire...

EUDOXIE.

Est-ce que vous pouvez jamais me déplaire, M. Charles?

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Ces pauvres enfans!

CHARLES.

Quoi! vraiment, en vous disant que je préférerais à la fortune, à la naissance, le plaisir d'être aimé de vous, cela ne vous ferait pas de peine, Mademoiselle?

EUDOXIE.

Eh! pourquoi donc? Je vous dirais bien que je serais plus heureuse de passer mes jours avec vous dans l'obscurité, que d'être la plus grande dame de Pétersbourg.

CHARLES.

Vous consentiriez donc à être ma femme?

EUDOXIE.

Sans doute, si vous vouliez être mon mari.

CHARLES.

Oh! de toute mon ame. Rien ne peut s'opposer à notre union. Nous sommes tous les deux orphelins. Marions-nous, s'il se peut, dès demain.

Mme FRITZ.

Vous arrangez cela très-bien; mais vous ne songez pas que vous avez peut-être retrouvé des parens, et qu'ils pourraient s'opposer.

Digitized by Google

CHARLES.

Ne croyez donc plus à ces propos ridicules. D'ailleurs, si ça déplaisait aux parens...

EUDOXIE.

Ce serait bien malheureux pour nous que ce qu'on dit fût vrai! Car enfin, vous savez que mon père m'a défendu d'aller à Pétersbourg, et m'a recommandé de cacher toujours bien mon nom.

Mme FRITZ.

A cause de quoi?

EUDOXIE.

Mon père était autrefois un grand seigneur aussi, lui...

Mme FRITZ.

Je m'en suis doutée.

EUDOXIE.

Oh! je suis née bien malheureuse!

CHARLES.

Ne lui parlez pas de cela, bonne Fritz; vous allez la faire pleurer; et chacune de ses larmes me frappe-là. Ne parlons que de notre mariage.. A propos de cela, voici votre collier. L'usurier me l'a rendu. Madame Fritz m'aidera à le payer; et je travaillerai tant, que j'acquitterai bientôt cette petite dette.

Digitized by Google

Mme FRITZ.

Ah! bon Dieu! voici notre étranger.

SCÈNE VIII.

PIERRE, CHARLES, EUDOXIE, Mme FRITZ.

PIERRE.

Ah! Charles, c'est vous que je cherchais: je veux vous parler. Ma chère hôtesse, faites préparer tout pour notre départ; nous n'avons que peu d'instans à rester chez vous.

Mme FRITZ.

Monsieur, Monseigneur.... je vais vous obéir. (*A Eudoxie.*) Reste avec Charles; tu me diras ce qui se passera.

EUDOXIE.

Oh! non, je serais de trop ici.

SCÈNE IX.

PIERRE, CHARLES, EUDOXIE.

CHARLES.

Ah! si vous vous éloignez, je m'en vais

Digitized by Google

aussi. N'est-il pas vrai, Monsieur, que mad
moiselle Eudoxie n'est pas de trop ici?

PIERRE.

Non, mon ami; elle peut rester; elle s'i
téresse tant à vous, qu'elle mérite bien
prendre part à votre bonheur.

EUDOXIE.

Il est donc question de bonheur pou
Charles? Ah! que je suis contente!

PIERRE, à Eudoxie.

Vous paraissez l'aimer beaucoup?

CHARLES.

Oh! pas autant que je l'aime : c'est impo
sible.

PIERRE.

Il faudra pourtant bientôt vous en séparer
au moins pendant quelque tems.

CHARLES.

Pas un jour, pas une heure. Mais qu'est-c
que c'est donc que cette nouvelle invention
Est-ce que vous avez encore envie de me ch
griner? Pour vous divertir, vous m'avez fa
prendre ces habits, qui ne me conviennen
pas du tout; je vous ai obéi par complaisance
mais, je vous en préviens, elle n'ira pas ju
qu'à quitter ma bonne amie, qui sera bient
mon épouse.

Digitized by Google

PIERRE.

Votre épouse!

CHARLES.

Oh! oui; c'est une affaire arrangée; nous ous marions demain: si vous voulez être de noce, il ne tient qu'à vous; vous nous ferez onneur et plaisir.

PIERRE.

Mon cher Charles, je suis loin de blâmer n union: Mademoiselle mérite ton cœur; ais il faut différer cet hymen pendant quelque ms; car puisqu'il faut te dire tout, je t'em- ène, ce soir, avec moi.

EUDOXIE.

Vous l'emmenez? O ciel!

CHARLES.

Ah! c'est-à-dire, si je veux. Cependant, suis de bonne foi; quoique vous vous amu- ez à me tourmenter depuis ce matin, je ne ous en veux pas du tout; je suis même dis- osé à vous aimer. Vous avez l'air d'un brave omme. Si vous consentez donc qu'Eudoxie ienne avec moi; eh bien! nous pourrons bien ire la partie de vous suivre.

EUDOXIE.

Charles; pourquoi voyager? Nous sommes bien ici!

Digitized by Google

PIERRE.

Ah! ma belle enfant, devez-vous empêcher un frère de passer ses jours avec une sœur qui peut tout pour lui?

CHARLES.

Quelle sœur? Je n'en eus jamais qu'une; je ne l'ai jamais vue.

EUDOXIE.

C'est celle dont vous a parlé ce voyageur.

CHARLES.

Ah! oui; celle qui est bien établie à Pétersbourg.

PIERRE.

Tu souhaites de la revoir?

CHARLES.

Oh! sans doute. Quel est l'orphelin qui ne désire pas retrouver sa famille?

PIERRE.

Eh bien, tu l'as retrouvée.

CHARLES.

Vous connaissez ma sœur?

PIERRE.

C'est moi qui te conduirai dans ses bras.

CHARLES.

Voudra-t-elle me reconnaître?

Digitized by Google

PIERRE.

Elle le doit. Mais j'entends du bruit. (*A part.*) C'est Catherine : je l'ai quittée à la fin de son évanouissement. Avant de rien révéler, je veux savoir... (*Haut.*) Mes enfans, éloignez-vous un instant. Je vous ferai bientôt appeler.

EUDOXIE.

Oh ! Charles, tu vas être heureux, mon cœur me le dit.

SCÈNE X.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Ah ! ma chère Catherine, je vois avec plaisir que votre santé....

CATHERINE.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose paraître à vos yeux.

PIERRE.

Quelle est donc la cause de cette indisposition subite ? Auriez-vous été fâchée d'avoir retrouvé....

CATHERINE.

Ah ! Pierre ! pouvez-vous le penser ? Ne

Digitized by Google

vous ai-je pas parlé cent fois de ce jeune compagnon de mes malheurs. ... Mais vous devez lire tout-à-fait dans mon ame. Au plaisir de le retrouver, s'est joint un sentiment pénible : ce que m'a dit le magistrat, la crainte qu'une affaire déshonorante....

PIERRE.

Lui! c'est le plus estimable garçon....

CATHERINE.

Il est estimable! Oh! Pierre! oh! mon souverain! ta Catherine, ton amante, ton épouse, ose embrasser tes genoux, et te supplier d'accorder à son frère une partie de ces mêmes bontés dont tu l'as accablée si longtems.

PIERRE.

C'était bien mon projet.

CATHERINE.

Quoi! vous saviez?. ...

PIERRE.

Tout. Vois cette note que m'avait remise mon ambassadeur : mais je ne voulais pas être la dupe de quelque fripon; et, redoutant même la prévention que pouvait te donner le désir de retrouver un frère, je n'ai pas voulu te mettre du secret. Mais la scène qui vient de se passer a levé tout mes doutes. La vérité simple parlait par sa bouche, et j'étais telle-

Digitized by Google

ment prévenu pour lui, que sans le certificat authentique du ministre Glack, j'étais décidé à le reconnaître publiquement pour mon frère.

CATHERINE.

Publiquement! quel bonheur!

PIERRE.

Sans doute. Il est jeune, sensible et brave; avec ces qualités, nous en ferons un homme estimable.

CATHERINE.

Et c'est le plus grand souverain, et c'est le vainqueur de Charles XII, qui ne craint pas de s'abaisser jusqu'à reconnaître pour son frère le plus obscur artisan!

PIERRE.

Eh! ma chère Catherine, l'homme puissant et vraiment grand s'honore en recherchant des parens pauvres et obscurs. En les accueillant avec bonté, il ne descend point jusqu'à eux; mais il les élève jusqu'à lui. (*Gaîment.*) D'ailleurs, dans cette circonstance, mon orgueil serait fort déplacé. Il est menuisier; moi, j'ai été charpentier; l'alliance est convenable.

CATHERINE.

O grand homme! si quelque chose pouvait ajouter à ta gloire, ce dernier trait....

Digitized by Google

PIERRE.

Oh! pas d'éloges, ma bonne amie; dans ta bouche, ils sont trop dangereux pour moi; mais songeons à ton frère....

CATHERINE.

Ah! je brûle de le revoir. Jusqu'à l'âge de six ans, je lui tins lieu de mère, et mon cœur se retrace encore à son sujet, mille souvenirs touchans.

PIERRE.

C'est moi qui veux te le présenter. Charles, venez.

SCÈNE XI.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE.

PIERRE.

Je t'ai promis de te rendre une sœur....

CHARLES.

Eh bien! où dois-je la trouver?

PIERRE.

Ici même, dans cet appartement.

CHARLES.

Dans cet appartement!

Digitized by Google

PIERRE.

Charles, venez baiser la main de l'imp...., ou plutôt, embrasse ta sœur.

EUDOXIE.

Sa sœur, ô ciel!

CATHERINE, lui tendant la main.

Mon frère!

CHARLES, se reculant.

Voudriez-vous me tourmenter encore?

PIERRE.

Non, Charles; Madame est mon épouse et ta sœur.

CHARLES.

J'éprouve un trouble, un plaisir... Ah! par grâce, Monsieur, ayez pitié de moi; il serait trop cruel de tromper mon cœur.

PIERRE.

Eh! crois-en donc ses pleurs, son émotion; vois ses bras qu'elle ouvre à son frère.

CHARLES.

Ma sœur, ma chère sœur! une émotion, des larmes... Quoi! je ne suis plus orphelin!... j'ai une famille... Tendres sensations que j'éprouve pour la première fois!

Digitized by Google

PIERRE, attendri.

O doux sentiment de la nature! que mon cœur est heureux de t'éprouver encore.

CATHERINE.

Mon cher Charles, approche. Eh! oui, oui, ce sont bien là les traits de son enfance; je me les rappelle maintenant. C'est moi, mon ami, qui ai apaisé vos premiers cris, séché vos premières larmes; c'est moi qui, chargée par notre vénérable tuteur des soins de votre enfance, m'en suis acquittée avec la tendresse d'une mère, jusqu'à l'instant fatal.... Mais vous ne devez pas vous en souvenir, vous étiez si jeune!

CHARLES.

Attendez donc, ma sœur; oui, vos traits, en effet, me rappellent des souvenirs.... Je vois encore la chambre que nous habitions... j'entends encore votre chanson favorite. Un jour, il se fit un grand bruit dans la rue; on enfonça la porte; un vieillard effrayé nous prit tous deux par la main; nous avions déjà gagné la campagne; des soldats nous poursuivent, nous arrachent de ses bras; il vous défend, il tombe... Voilà tout ce que peut me rappeler ma mémoire.

CATHERINE.

Et c'est à ce désastre public que, prison-

Digitized by Google

nière du plus généreux des hommes, j'ai dû le bonheur de ma vie entière.

CHARLES.

O ma sœur! mon sort a été bien différent. Vous savez quelle a été mon existence.

PIERRE.

Elle va changer, et la fortune...

CHARLES.

Oh! non; laissez-moi dans mon obscurité... Je ne m'aveugle pas... Mon état, mon ignorance...

PIERRE.

Charles, ton cœur est sensible, vertueux; c'est assez pour mériter le sort qui t'est réservé.

CHARLES.

Oh! faites de moi tout ce que vous voudrez; je m'abandonne à vous. Mais puisque vous voulez vous occuper de mon bonheur, il est un seul moyen de le faire; c'est de m'unir à mon Eudoxie. Oh! quand vous la connaîtrez, vous la chérirez comme moi.

PIERRE.

J'y suis disposé. Sa conduite généreuse, sa naïve inquiétude pour toi, tout m'intéresse en sa faveur.

Digitized by Google

CATHERINE.

Il faut qu'elle nous suive à Pétersbourg, et nous verrons...

CHARLES.

Voici la difficulté. Nous voudrions bien pouvoir nous en dispenser... Elle a des raisons.

PIERRE.

Comment ! des raisons pour ne pas paraître à Pétersbourg ?...

CHARLES.

Ah ! tout cela c'est un secret... Tenez, je ne dois rien vous cacher. (*Eudoxie le tire par son habit.*) Eh ! non, ne crains rien ; le beau-frère est un honnête homme... Il ne faut pas, pour son bonheur, que l'empereur la voie jamais.

CATHERINE.

Comment !

PIERRE.

Vous piquez ma curiosité...

EUDOXIE.

Oh ! Charles, songez que ma liberté, mon existence peut-être...

PIERRE.

Rassurez-vous ; je vous donne ma parole d'honneur que le czar ne saura jamais rien de ce que vous pourrez me dire en ce moment.

Digitized by Google

CHARLES, à Eudoxie, qui le tire par son habit.

Mais, chère Eudoxie, pourquoi vous effrayer? N'êtes-vous pas de la famille? Il faut bien que tôt ou tard on sache qui vous êtes.

CATHERINE.

Sans doute, mon enfant. Quel motif peut vous effrayer au point?...

EUDOXIE.

Je ne suis pas coupable; et depuis mon enfance, j'expie le crime de mon père.

CHARLES.

Oh! certainement, ce n'est pas sa faute si son père a trahi sa patrie.

PIERRE, s'échauffant.

Trahi sa patrie! Mais quel est donc son père?

CHARLES.

Oh! un grand seigneur, que vous connaissez sans doute de réputation, l'ami intime de Pierre, l'hetman des Cosaques.

CATHERINE.

Malheureux! qu'avez-vous dit?

PIERRE.

L'Hetman des cosaques! Serait-ce? ô Dieu! je tremble de le savoir; serait-ce l'infâme Mazeppa?

Digitized by Google

EUDOXIE.

Il n'est que trop vrai; c'est à lui que je dois le jour.

PIERRE.

Le traître! le perfide! rien ne pourra le soustraire à ma fureur.

EUDOXIE.

O ciel!

CATHERINE.

Quel emportement! Calmez-vous; songez...

PIERRE.

Non, Madame, jamais un pardon de ma bouche... Je l'ai juré, il périra.

CHARLES

Ah! de grâce apaisez...

CATHERINE.

Ne serez-vous jamais le maître de vos transports? Songez, vous l'avez dit vous-même, que le czar ne doit rien savoir des secrets que l'on vous a confiés. Oh! calmez ces premiers mouvemens de votre colère...

PIERRE.

Non, Madame, non. Je puis pardonner au coupable; mais à l'ingrat, mais au traître Mazeppa, jamais! jamais!

Digitized by Google

EUDOXIE, fondant en larmes.

O ciel! mon père!

PIERRE, avec la plus grande fureur.

Où est-il, ce misérable? répondez, où est-il?

EUDOXIE.

Il est mort.

PIERRE, après un silence.

Il est mort! (*Il va lui prendre la main; elle fait un mouvement*) Ne craignez rien, Eudoxie, je vous servirai de père.

EUDOXIE, se jettant à ses genoux.

Vous me pardonnez le tort de ma naissance?

PIERRE.

Relevez-vous, ma fille.

CATHERINE.

Ah! je reconnais mon illustre époux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mme FRITZ.

Mme FRITZ.

Ah! mon Dieu, quelle nouvelle! Qu'est-ce que tout cela veut donc dire?

Digitized by Google

PIERRE.

Qu'avez-vous donc, ma bonne mère ?

Mme FRITZ.

Mais cela ne se peut pas ; certainement ce ne peut être lui... Oh ! mon Dieu ! si c'était lui !... Moi, qui ai parlé tantôt...

CATHERINE.

Mais quelle est la cause de cette agitation ?

Mme FRITZ.

Ah ! Madame... Ah ! princesse... (*A part.*) Je ne sais comment leur adresser la parole. (*Haut.*) On dit dans le village.... Ah ! si la chose était...

PIERRE.

Eh ! Madame, parlez donc. De quoi est-il question ? que voulez-vous ? que dit-on ?

Mme FRITZ.

Tout le village est assemblé, le magistrat est à sa tête ; il va vous haranguer : tous nos jeunes garçons, nos jeunes filles sont déjà à la porte ; ils crient : *Vive Pierre ! vivent notre bon Pierre et son auguste épouse !*

PIERRE.

Ah ! mon Dieu ! nous sommes connus. Partons.

CATHERINE.

Non, vous ne devez pas vous soustraire au

Digitized by Google

désir qu'ont ces bons villageois de rendre hommage à leur empereur...

CHARLES, Mme FRITZ, EUDOXIE.

C'est l'empereur!

(Ils se jettent à genoux.)

PIERRE.

Oui, mes enfans; mais aujourd'hui je ne veux être que votre père. (*Il les relève.*) Mais j'aperçois l'intègre magistrat. (*A Charles.*) Tu ne crains plus maintenant qu'il te mette en prison? Je ne suis pas fâché de le voir; il est bien juste aussi qu'il ait sa récompense.

SCÈNE XIII.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE, Mme FRITZ, LE MAGISTRAT, LES HABITANS DU VILLAGE.

LE MAGISTRAT, aux vieillards.

Que personne ne porte la parole avant moi.

(*Au Czar.*)

Les habitans de ce village ayant appris, par les cent voix de la renommée, que leur Czar, leur Empereur, leur Souverain, était au sein de leurs foyers domestiques, tel qu'un soleil qui, par ses rayons... vivifians, réchauffe la... hum!.. tel qu'un soleil réchauffe...

Digitized by Google

PIERRE.

C'est assez. Je n'ai pas besoin de votre discours pour être sensible à la démarche de ces bons habitans; et la preuve que je suis disposé à leur faire du bien, c'est que je vais fixer votre sort, monsieur le Magistrat.

LE MAGISTRAT, à l'hôtesse.

Fixer mon sort! Je serai pour le moins juge à Pétersbourg.

PIERRE.

Dites-moi d'abord si vous avez de la fortune, des revenus?

LE MAGISTRAT.

Certainement; j'ai assez de bien pour soutenir l'honneur d'un rang...

PIERRE.

Il suffit... De ce moment je vous destitue, et je vous condamne à payer cinq cents roubles aux pauvres de ce village, en indemnité de vos vexations.

TOUT LE VILLAGE.

Vive notre empereur!

LE MAGISTRAT.

Mais je puis assurer sa majesté...

PIERRE.

Silence! Rendez grâces à mes bontés; car

Digitized by Google

si la sottise n'excitait pas plutôt la pitié que la colère, je vous réserverais un autre sort. Éloignez-vous. Charles, je vous fais comte de Renienski; je vous accorde la main d'Eudoxie Mazeppa, à qui je rends tous les biens de son père. Pour vous, ma chère Catherine, voyez, recherchez, soulagez les malheureux; que tous les habitans de ce pays apprennent, en vous bénissant, que l'impératrice des Russies a retrouvé et reconnu publiquement son frère dans une auberge de Livonie.

FIN DU MENUISIER DE LIVONIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA JEUNESSE
DE HENRI V,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 9 juin 1806.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

HENRI, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.
ROCHESTER, favori du Prince.
ÉDOUARD, page du Prince.
COPP, * capitaine de corsaire, tenant une taverne.
WILLIAM, valet de chambre du Prince.
MILADI CLARA, favorite de la Princesse.
BETTY, nièce de Copp.

La scène est dans le palais du prince, et dans la taverne de Copp.

* Ce personnage ayant une physionomie particulière, comme le Michau de *la Partie de Chasse*, n'appartient à aucun emploi exclusivement. Je laisse la distribution de ce rôle au directeur ou aux comédiens en société, qui seuls peuvent désigner l'acteur convenable.

Digitized by Google

LA JEUNESSE
DE HENRI V,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LADI CLARA, ROCHESTER.

LADI CLARA.

Oui, comte Rochester, la princesse vous accuse d'être un des principaux auteurs de la conduite irrégulière de son époux.

ROCHESTER.

Vous verrez que c'est moi qui empêche le Prince d'être amoureux d'elle.

LADI CLARA.

Je ne dis pas cela; mais votre esprit satirique, qui tourne en ridicule tous les bons époux; vos bruyantes folies, vos vers malins, ont fait de vous l'homme le plus dangereux...

Digitized by Google

ROCHESTER.

Dangereux ! ah ! Miladi, vous allez me donner de l'amour-propre.

LADI CLARA.

Je m'entends, dangereux pour la société.

ROCHESTER.

Eh quoi ! parce que Henri me fait l'honneur de m'admettre dans ses plaisirs, vous me croyez le complice de ses étourderies ? Il serait plaisant qu'auprès de son altesse je m'avisasse de faire le Caton. Je laisse cet emploi aux vieux hiboux de la cour, qui, ne pouvant partager nos amusemens, s'avisent de les censurer. Que la princesse Catherine se plaigne de notre conduite, c'est une chose toute naturelle ; on sait bien qu'une femme négligée doit trouver des torts à son époux. Mais vous, amie de la princesse autant que je suis chéri de Henri, vous avez une trop grande connaissance du monde pour ne pas m'approuver. Notre rôle est à-peu-près le même : c'est celui de la complaisance. Êtes-vous disposée à rire, vous pleurez avec votre maîtresse. Suis-je livré à la mélancolie, avec le Prince je ris comme un fou ; et à nos yeux, comme aux yeux du monde entier, nous aurons toujours raison tant que nous aurons l'adresse de conserver les bonnes grâces de nos futurs souverains.

Digitized by Google

CLARA.

Avec cette différence, que la Princesse, sensible et vertueuse, est estimée de tous les hommes sages, et que...

ROCHESTER.

Avec cette différence, que Henri, aimable et généreux, est recherché de tous les fous; et vous ne nous disputerez pas l'avantage de la majorité. Mais laissons cela; parlons de nous, de nos projets, belle Miladi.

LADI CLARA, riant.

Comment! vous avez encore des projets sur moi?

ROCHESTER.

Sans doute; notre rang est à-peu-près le même, nos fortunes sont égales, nous sommes tous les deux en faveur; et, à cela près de l'ardent amour que nous avons l'un pour l'autre, c'est un vrai mariage de cour.

LADI CLARA.

Comment croire à votre grande passion? quelle preuve m'avez-vous jamais donnée?...

ROCHESTER.

Comment, quelle preuve! mais songez donc qu'au milieu de la cour la plus galante, malgré la réputation que vous avez d'une vertu... épouvantable... j'ai toujours dit du bien de vous.

Digitized by Google

LADI CLARA.

Comment! vous avez dit du bien de moi?

ROCHESTER.

J'ai fait plus encore. Vous connaissez la jolie duchesse, cette petite folle sentimentale...

LADI CLARA.

Eh bien! que lui est-il arrivé?

ROCHESTER.

Elle est inconsolable, j'ai rompu!

LADI CLARA.

Oh! pour cela, je n'en crois rien.

ROCHESTER.

Foi d'homme d'honneur! j'ai fait finir cette intrigue secrète; tout le monde vous le dira.

LADI CLARA.

Ah! je vois maintenant que vous ne plaisantez pas. Quoi! vous consentiriez à porter le joug pénible du mariage? Mais qui peut vous déterminer à un parti si violent?

ROCHESTER.

La nécessité. Songez que je suis devenu, par la mort de mon frère, le dernier comte de Rochester.

Digitized by Google

LADI CLARA.

J'ai cru jusqu'à présent que vous aviez un neveu.

ROCHESTER.

Non, pas à ma connaissance. Je dois pourtant avoir quelques parens. Une sœur que je n'ai jamais connue fit, dit-on, je ne sais quel sot mariage. Elle suivit son époux dans l'Inde, où tous les deux ont perdu la vie. Mon frère, alors chef de la famille, très-entêté de sa noblesse, ne voulut pas reconnaître le seul fruit d'un hymen qu'il appelait une mésalliance. Il mourut à son tour : en héritant de ses biens et de ses titres, je cherchai vainement cet orphelin, ou plutôt cette orpheline, car il s'agissait d'une petite fille.

LADI CLARA.

C'est un grand malheur pour elle ! Je suis certaine que vous seriez enchanté d'avoir auprès de vous cette jeune nièce.

ROCHESTER.

N'en doutez pas, surtout si elle est jolie. Mais revenons à notre hymen ; parlons du contrat de mariage.

LADI CLARA.

Allons, mon cher Comte, vous êtes fou ; cependant fesons un arrangement. Si, par l'ascendant que votre esprit vous donne sur

Digitized by Google

le Prince, vous parvenez à le dégoûter de ses courses nocturnes, de ses travestissemens; si vous le ramenez enfin à la raison et à son épouse, je vous promets...

ROCHESTER.

Y pensez-vous, Miladi? moi, réformateur! que diraient les courtisans? Dois-je risquer ma grande réputation?...

LADI CLARA.

Je vous connais, Milord; rien ne vous est impossible. Vous êtes l'ami de Henri, de plus homme de lettres; vous êtes le seul qui possédiez cet art, ou plutôt ce don de dire des vérités, et des vérités fortes, tout en badinant.

ROCHESTER.

Votre Grâce oublie encore un genre de mérite.

LADI CLARA.

Lequel?

ROCHESTER.

Celui de me faire exiler régulièrement deux ou trois fois par an.

LADI CLARA.

Et si la femme que vous prétendez aimer s'offrait à partager cet exil...

Digitized by Google

ROCHESTER.

Ah ! je suis un homme perdu, vous attaquez mon cœur.

LADI CLARA, en soupirant.

Ah ! Comte, si ce cœur pouvait valoir votre tête... Eh bien ! consentez-vous ?...

ROCHESTER.

Vous le voulez. Quel que soit le danger, je me sacrifie; je veux tenter de corriger Henri ; je veux le dégoûter de ces aventures romanesques, de ces déguisemens;... mais souvenez-vous, Madame, de ma récompense.

LADI CLARA.

Vous pouvez tout espérer. Adieu, mon cher lord ; je commence à croire à votre passion, puisque vous me sacrifiez...

ROCHESTER.

Tout au monde, la faveur du Prince. Qu'on dise encore que je ne sais pas aimer !

(Ladi Clara sort.)

SCÈNE II.

ROCHESTER.

Je crains de m'être trop engagé. Ramener un jeune Prince à la raison, un époux à sa

Digitized by Google

femme... la tâche est vraiment pénible. Henri aime trop à courir les aventures pour espérer .. Il est vrai qu'il n'en a jamais eu que d'agréables. S'il se trouvait dans une situation embarrassante... C'est un moyen, j'y songerai. C'est une action toute morale que je vais faire; eh bien! elle me coûtera ma faveur et mes pensions. La singulière chose que ce monde! Toute ma vie, je n'ai fait que des folies, et j'ai eu la réputation d'un homme charmant; qu'une seule fois je sois raisonnable, et je vais passer pour un extravagant. Il n'importe, allons au but: c'est à l'amour à me dédommager des folies que me fait faire la raison.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, ROCHESTER.

ROCHESTER.

Ah! voici mon jeune protégé; comme il a l'air pensif! Eh bien! qu'avez-vous donc, Édouard?

ÉDOUARD, soupirant.

Je n'ai rien, monsieur le Comte.

ROCHESTER.

Bon Dieu, quel soupir! Pour un page, vous avez l'air bien mélancolique! Seriez-vous amoureux, par hasard?

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Voilà mon secret. N'est-ce pas une chose désolante? Moi, qui me piquais d'être insensible; moi, qui vous avais pris pour modèle, et qui, grâce à quelques aventures brillantes, étais déjà cité comme le plus fou et le plus indiscret des jeunes gens, ne voilà-t-il pas que je m'avise d'être amoureux tout de bon!

ROCHESTER.

Comment! il est possible que vous vous dérangiez à ce point?

ÉDOUARD.

Si vous n'avez pitié de moi, je suis déshonoré dans le monde; je vais devenir le jeune homme le plus raisonnable et l'amant le plus fidèle...

ROCHESTER.

Et le plus ennuyeux. C'est une véritable épidémie! Un prince trop volage, un page sentimental, et moi trop sensé; nous tiendrions bien tous les trois notre place à Bedlam!* Allons, parlez-moi franchement, quel est l'objet de votre flamme?

ÉDOUARD, embarrassé.

Monsieur le Comte...

ROCHESTER.

Est-ce une fille d'honneur de la princesse?

* Maison de fous.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Non, monsieur le Comte.

ROCHESTER.

Quelque riche comtesse... peut-être ?

ÉDOUARD.

Oh ! certainement non.

ROCHESTER.

Est-ce que vous ne sauriez pas le nom de votre belle, par hasard ?

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi ; elle s'appelle Betty.

ROCHESTER.

Betty, peste, le nom est noble ! Et quels sont les lieux enchanteurs que cet objet merveilleux embellit de sa présence ?

ÉDOUARD.

Elle habite la ta.....Monsieur le Comte, promettez-moi de ne pas rire à mes dépens.

ROCHESTER.

Allons, mon cher, je vois que vous êtes bien amoureux, car vous êtes bien ridicule. Mais finissons pourtant ; votre belle demeure-t-elle en ce palais ?

ÉDOUARD.

Non, Milord ; elle habite la taverne du Grand-Amiral, dans le faubourg de Southwark.

Digitized by Google

ROCHESTER.

La taverne du Grand-Amiral ? Ah ! ah ! la bonne folie !

ÉDOUARD.

Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Son oncle en est le maître.

ROCHESTER.

Quelque fripon, sans doute, qui gouverne cette maison respectable ?

ÉDOUARD.

Quelle calomnie ! C'est un parfait honnête homme, un ancien corsaire.

ROCHESTER.

Et vous osez paraître dans une maison, peut-être suspecte, avec les couleurs du Prince !

ÉDOUARD.

Je m'en suis bien gardé. Vous savez que je suis très-bon musicien, et que je parle bien la langue italienne ?

ROCHESTER.

Eh ! bien ?

ÉDOUARD.

Eh bien ! je me suis introduit dans la maison comme maître de musique.

Digitized by Google

ROCHESTER.

Ah! Monsieur se déguise : cela gagne tout le monde à la cour ; et vous êtes le signor....

ÉDOUARD, baragouinant.

Georgini, pour vous servir, monsou le Comte, si j'en étais capable.

ROCHESTER.

Comment donc! mais votre aventure est un roman tout entier ; et je gage que votre héroïne, cette petite fille d'auberge, est quelque jeune princesse enlevée par des pirates.

ÉDOUARD.

Vous plaisantez toujours : eh bien! moi, monsieur le Comte, j'en ai eu quelquefois l'idée. Elle n'est certainement pas ce qu'elle paraît, et je suis sûr....

ROCHESTER.

Taisez-vous, enfant. Mais j'entends le Prince qui revient de la promenade ; rendez-vous où votre devoir vous appelle : nous parlerons une autre fois de vos nobles amours.

(Le page sort.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ROCHESTER.

Pauvre jeune homme! il est la dupe de quelqu'intrigante; je saurai l'empêcher de faire une sottise. Il faut que je voie cette jeune personne..... ce soir même. Eh! mais qui m'empêcherait.... Oui, cette idée me sourit. Je puis tout à la fois, en parlant au valet de chambre du Prince, donner une leçon à Henri, et me moquer du page.

SCÈNE V.

HENRI, ROCHESTER.

HENRI.

Ah! bonjour, cher Comte; eh bien! que fesons-nous ce soir? As-tu inventé quelque folie?.....

ROCHESTER.

Je fesais, au contraire, les plus sérieuses réflexions sur ma vie passée. Je vieillis, il est tems que je me jette dans la réforme.

HENRI.

Voyez le bon apôtre! Tu me fais rire, mon

Digitized by Google

cher Rochester, quand tu prends ton petit air Caton; mais tu as beau faire, tu ne tromperas personne, et l'on ne croira point à ta conversion.

ROCHESTER.

Elle est pourtant réelle; et, pour le prouver aux incrédules, je vais me marier.

HENRI.

Ah!..... et tu nous donnes cela pour une preuve de sagesse?

ROCHESTER.

Si c'est une folie, au moins l'usage m'excuse : miladi Clara....

HENRI.

Consent à t'épouser? Une femme aussi estimable, aussi respectable? Il n'y a que ces mauvais sujets pour triompher de ces grandes vertus.....

ROCHESTER.

Le ciel nous les ayant refusées, il est naturel que nous les trouvions dans les autres.

HENRI.

Si tu te maries, je me charge de ton épithalame en vers burlesques.

ROCHESTER.

Votre Altesse peut commencer, tout est

Digitized by Google

arrangé. Aussitôt marié, je quitte la cour et ses plaisirs mondains, et je me retire, avec madame la Comtesse, dans mon château de Rochester, aussitôt que j'en aurai reçu la permission de mes créanciers.

HENRI.

Comment! il est encore hypothéqué?

ROCHESTER.

Pas tout-à fait; mais l'amour des vers, qui détache de toutes les choses terrestres, m'a engagé à confier l'administration de mes biens à d'honnêtes gens qui m'ont jadis avancé de l'argent.

HENRI.

Vous verrez que c'est moi qui serai obligé de payer tous ces usuriers.

ROCHESTER.

En vérité, mon Prince, ces coquins vous connaissent encore mieux que moi; car ils m'ont assuré qu'aussitôt le mariage fait, je rentrerais dans toutes mes possessions.

HENRI.

Nous arrangerons tout cela. Parlons de notre soirée: décidément, où la passerons-nous?

ROCHESTER.

Mais son Altesse oublie-t-elle donc que la Princesse lui donne ce soir même une fête?

Digitized by Google

HENRI.

Ah! bon Dieu! tu m'y fais songer.

ROCHESTER.

Vous y verrez toutes nos belles ladis.

HENRI.

Oui, de par saint Georges! toutes les ladis y seront, et l'ennui avec elles. Mais conçois-tu, cher Comte, quelle gêne je vais épouver, moi, qui suis ennemi de tout étiquette, et qui cherche la distraction partout où elle se trouve? La vie privée me console de la vie publique.

ROCHESTER.

Ah! vous êtes bien justifié à mes yeux; maie la Princesse votre épouse...

HENRI.

Excellente femme! que j'honore.... que je respecte... mais elle a une vertu!... ah!...

ROCHESTER.

Savez-vous bien qu'elle m'en veut beaucoup? Elle m'accuse de partager vos dissipations.

HENRI.

C'est une calomnie : tu les encourages.

ROCHESTER.

Ah! quelle idée! Vous que j'avais choisi

Digitized by Google

pour être mon défenseur... Je suis un homme perdu...

HENRI.

De réputation.

ROCHESTER.

Ah! vous m'accablez à un point.

HENRI.

Comment, Comte, vous rougissez pour une plaisanterie! ah! ah! ah! connais-tu donc encore les moyens d'être modeste?

ROCHESTER.

Mais votre erreur sur mon compte...

HENRI.

Allons, mon cher Rochester, entre nous soit dit, tu sais bien que tu es le plus mauvais sujet des trois royaumes.

ROCHESTER, fesant une grande révérence.

Ah! votre Altesse s'oublie.

HENRI.

Comment l'entends-tu, malicieux personnage? Enfin, n'est-ce pas toi qui fais crier la cour après moi? Mérité-je ses reproches, pour courir quelquefois les assemblées publiques, la nuit déguisé? Et d'ailleurs, quel est le résultat de mes courses nocturnes? quelques

Digitized by Google

découvertes utiles, quelques malheureux secourus...

ROCHESTER.

Quelques veuves consolées... quelques orphelins...

HENRI.

Ah! tu médis, traître! Au reste, si j'ai reçu des leçons d'inconstance, n'est-ce pas de toi seul?

ROCHESTER.

J'en conviens. L'inconstance écarte mieux l'ennui que ne le fait le superbe revenu des grandes passions. Folie, sagesse ne sont qu'un même mot; l'erreur est d'être malheureux: pouvons-nous jamais être plus inconstans que le plaisir?

HENRI, sérieusement.

Tais-toi, pervers; laissons cela. Il est décidé que nous passerons chez la Princesse la soirée la plus assommante... Ce qui me console un peu, c'est que tu seras de moitié dans l'ennui que je vais éprouver.

ROCHESTER.

J'en demande pardon à son Altesse; mais je ne puis l'accompagner ce soir: des affaires très-graves...

Digitized by Google

HENRI.

Ah! très-graves, Comte? Et ne puis-je savoir quelles sont ces affaires si intéressantes?.. Quelques amourettes, sans doute?...

ROCHESTER.

Non, comme je vous l'ai dit, la chose est grave; il s'agit d'une passion.

HENRI.

D'une passion! tu m'effraies! Et tu en es le héros?

ROCHESTER.

Dieu m'en garde! c'est bien assez d'en être le confident. Au reste, on dit que la jeune fille qui l'inspire est belle comme un ange, vertueuse, des talens...

HENRI.

Belle comme un ange! Et cette merveille habite?...

ROCHESTER.

La taverne du Grand-Amiral, dans Southwark. Je veux connaître, par moi-même, si cette beauté mérite sa réputation.

HENRI.

Et moi aussi, je veux la voir ce soir même; et tous deux déguisés...

Digitized by Google

ROCHESTER.

Vous n'y pensez pas ; mais que dira la princesse?

HENRI.

Elle dira... ce qu'elle dit tous les jours, que je suis un fou.

ROCHESTER.

Mais si le roi apprend que son fils... sa sévérité...

HENRI.

Il est vrai, j'ai tout à craindre... mais nous prendrons si bien nos précautions qu'il n'en saura rien.

ROCHESTER.

Et là, si vous rencontrez encore quelque maire audacieux qui vous envoie en prison?

HENRI.

Eh bien! je ferai ce que j'ai fait... j'obéirai aux lois; je m'y rendrai.

ROCHESTER.

J'espère que vous n'avez point oublié la hardiesse de ce sévère magistrat?...

HENRI.

Je l'ai si peu oublié, que, devenu souverain, je veux qu'il ait toute sa vie...

Digitized by Google

ROCHESTER.

Quoi donc ?

HENRI.

La première place de l'État.

ROCHESTER.

Si votre Altesse traite ainsi ses ennemis, ue fera-t-elle pour ses favoris ?

HENRI.

Mais peut-être pas grand' chose. Les favoris 'un Prince aussi fou que moi ne doivent pas tre les amis d'un roi. Mais ne parlons plus de out cela; avec toi, je ne dois songer qu'à des xtravagances. Rendons-nous ce soir dans ette maison...

ROCHESTER.

Je ne la connais point, et...

HENRI.

Eh bien! le moyen de la connaître est de 'y rendre.

ROCHESTER.

Il peut nous arriver quelque aventure désaréable.

HENRI.

Bon! je n'ai qu'à me louer de toutes celles ui me sont arrivées. Si tu savais comme il st doux le plaisir de *l'incognito*! J'aime, à

Digitized by Google

l'abri d'un habit simple, à pénétrer dans les familles, à lire dans les cœurs, à connaître les besoins de cette classe estimable et laborieuse du peuple. Je dirai même que, dans ces tems de trouble, ces épreuves sont nécessaires. Je dois régner un jour; et cette connaissance des hommes est utile aux souverains. L'espoir que l'on fonde sur moi, les louanges que l'on me donne, tout m'encourage à bien faire.

ROCHESTER, d'un grand sérieux.

Oh! sans doute, le peuple gagne beaucoup à nos étourderies! Mais si, contre l'ordinaire, au lieu d'une aventure agréable, nous allions ce soir...

HENRI.

Non, non, tout ira bien...

ROCHESTER.

Mais enfin, si la princesse apprend encore que cette nuit...

HENRI.

Bon! la princesse... Je crains bien plus le roi. Songeons à notre travestissement. Holà! William! quelqu'un! (*Un page entre.*) Qu'on appelle William! Ce garçon est d'une adresse! Il nous aura bientôt trouvé tout ce qu'il faut.

ROCHESTER, à part.

Je lui dirai deux mots.

Digitized by Google

HENRI.

Peut-être va-t-on encore me parler de mes vers ; tu sais qu'on les trouve bons.

ROCHESTER, en souriant.

Oui ; et les éloges que l'on donne au poëte chatouillent plus votre cœur que ceux que l'on adresse à l'héritier présomptif de la Grande-Bretagne.

HENRI.

Ce maudit homme a l'art de deviner tout ce qui se passe dans l'ame.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, WILLIAM.

HENRI, à William.

Ah ! William, ce soir, à neuf heures, une voiture de place dans la petite cour du palais, deux habits bleus de matelots, boutons jaunes, ceintures rouges et chapeaux ronds.

WILLIAM.

Quoi ! son Altesse veut encore...

HENRI.

Le plus grand secret. Surtout beaucoup

Digitized by Google

d'or dans ma bourse. (*A part.*) Il peut se rencontrer de ces infortunés...

ROCHESTER, à William.

Je vous parlerai, William. (*A part.*) Je le tiens.

HENRI.

Silence ! miladi Clara vient à nous.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LADI CLARA.

LADI CLARA.

La princesse m'envoie prévenir son Altesse qu'elle l'attend à la fête...

HENRI.

Impossible, chère Ladi. Je reçois à l'instant un courrier... et les affaires les plus grandes, les plus sérieuses... (*Bas à Rochester.*) Tire-moi donc de là.

ROCHESTER.

Quels que soient vos regrets, mon Prince, le bien de l'état doit passer avant tout. (*Bas à Miladi.*) Nous soupons ce soir à la taverne du Grand-Amiral.

HENRI.

Il faut absolument que j'écrive en France,

Digitized by Google

à l'instant même.... à MONSIEUR; on exige de moi une réponse positive...

ROCHESTER.

Il s'agit peut-être du sort d'une province; (*Bas à Miladi.*) du sort d'une jeune beauté.

HENRI.

Rochester m'aidera. Dans ce genre d'affaires, j'ai toujours besoin de ses conseils. (*Bas à William.*) De l'argent, du secret et de l'exactitude Va-t'en (*Haut.*) Je vous salue, belle Miladi; vous excuserez si je vous quitte; mes secrétaires sont là, le travail est préparé, on n'attend plus que moi. Rochester, vous me suivrez.

(Il sort.)

ROCHESTER.

Je suis à vous, mon Prince. (*Vivement à Ladi Clara.*) Ce soir même la leçon, demain ma disgrâce, avant huit jours notre mariage, ou je cesse de croire à la vertu des femmes.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LADI CLARA.

QUEL homme que ce Rochester! Je lui pardonne d'avance toutes ses folies, s'il peut

Digitized by Google

corriger le Prince..... Mais s'il allait être la victime de son zèle !..... Oh ! non, Henri est bon, généreux, sensible ; et sans sa légèreté... Le Comte a trop d'esprit pour se compromettre de manière... Ah ! bon Dieu ! et je ne songe pas que ma main doit être la récompense de son entreprise. Quelle imprudence ! Serais-je donc assez folle pour consentir à cet hymen, et par intérêt pour la princesse, pour me sacrifier ?... me sacrifier ! Il est bien aimable ! D'ailleurs, ne puis-je pas le ramener à la vertu ? Ah ! si j'y parvenais, quelle gloire pour moi !... Allons confier à la princesse mon embarras et mes incertitudes, et qu'elle apprenne surtout quelle est l'affaire importante qui doit encore ce soir occuper son époux.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre dans la taverne du Grand-Amiral.

SCÈNE I.

COPP, BETTY.

COPP.

Quels gaillards que ces deux matelots qui me sont arrivés ce soir ! ils boivent !... Ah ! tout vieux capitaine de corsaire que je suis, si je n'avais pas prudemment viré de bord, ils m'auraient fait faire capot.

BETTY.

Comment ! ils ne sont pas encore partis ? J'aurais bien voulu les voir...

COPP.

Non, non ; tu sais bien que je ne veux pas que tu paraisses dans les salles que j'ai destinées au public.

BETTY.

Et ils font donc bien du bruit ?

Digitized by Google

COPP.

On ne s'entend pas. Le plus jeune surtout, c'est un diable. Allons, capitaine Copp, s'écrie-t-il à chaque instant, faites-nous apporter du meilleur claret; ce sont des frères que je régale. Tudieu! à ce prix-là, il aura des parens tant qu'il voudra; on est toujours de la famille de celui qui paie.

BETTY.

Et vous ne les connaissez pas? vous savez au moins à quels vaisseaux ils appartiennent?

COPP.

Dieu me damne si j'ai jamais vu leur figure! Au reste, que m'importe? ce sont de bonnes gens, car ils ont chanté de bon cœur la chanson nationale.

BETTY.

Oui, et la chanson finit toujours par porter des santés. Il faut que ces matelots soient bien riches pour faire une telle dépense.

COPP.

Bon! c'est ainsi que sont tous les bons marins. A leur âge j'étais aussi fou. Une bonne prise, et j'aurais prié à déjeûner toute une flotte.

BETTY.

Vous êtes si généreux, mon cher oncle.

Digitized by Google

COPP.

Je ne le serai jamais assez pour toi, ma petite Betty. Tu es bien sans contredit la meilleure fille de l'Angleterre; aussi je t'aime... comme j'aimais mon pauvre frère. C'est que tu lui ressembles... Ah! oui, oui, voilà ses yeux... le tour de son visage... (*Soupirant.*) Pauvre Philippe! Eh bien! est-ce que je vais encore... comme l'autre soir?... Non, non, il vaut mieux que je te quitte, parce que, vois-tu bien, la sensibilité,... cela me fait mal à moi. Parlons d'autre chose. Et ton Georgini? est-ce qu'il n'est pas venu te donner ta leçon de chant?

BETTY.

Voilà trois jours au moins que je ne l'ai vu; voilà trois jours aussi que je ne chante plus.

COPP.

Est-ce que tu ne peux chanter qu'avec lui?

BETTY.

Mais ce n'est qu'avec lui que je chante bien.

COPP.

C'est singulier! Il est gentil au moins ton maître, avec sa petite mine doucette et son baragouin. Je ne puis pas m'empêcher de rire quand il me dit : Monsou Copp, je souis

Digitized by Google

véritablement enchanté de la petite ; perché? pourquoi.

DES VOIX EN DEHORS.

Holà! eh! garçon! du punch; holà! eh!

COPP.

Tiens, les entends-tu, ces enragés ? Je les rejoins un instant; ils font vraiment trop de dépense, je n'aime pas qu'on se ruine chez moi. Adieu, ma petite Betty.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BETTY.

Le respectable oncle! de jour en jour il m'aime davantage. Ah! M. Georgini, c'est bien mal à vous de n'être pas venu; vous êtes cause que j'ai été de mauvaise humeur toute la journée C'est singulier! quand on voit quelquefois des personnes qui font plaisir, on voudrait les voir toujours. Si vous ne voulez plus venir me donner leçon, il faut me le dire: je prendrai un autre maître... Il est vrai qu'il n'y en a pas deux comme lui à Londres. Mais j'entends du bruit à la petite porte. Le cœur me bat. Eh bien! je parie que c'est Georgini;

Digitized by Google

moi, j'ai le talent de reconnaître les personnes sans les voir.

SCÈNE III.

GEORGINI, BETTY.

BETTY.

Ah! vous voilà pourtant, Monsieur! Je ne comptais plus sur vous, je vous l'assure.

GEORGINI, contrefesant l'italien.

Pardon, Mademoiselle, si je ne souis pas venu ces jours derniers; j'ai souffert beaucoup...

BETTY.

Comment! vous avez été malade?

GEORGINI, souriant.

Oui, très-malade... du chagrin de ne pas vous voir.

BETTY.

Moi, je n'ai point été malade, mais j'ai été bien en colère contre vous. Fi! Monsieur, c'est indigne d'abandonner ainsi ses écolières; on ne leur donne pas d'envie d'apprendre pour les laisser là; moi, je ne veux pas être une ignorante, je vous en avertis.

Digitized by Google

GEORGINI.

Je souis piou contrarié que vous du fâcheux contre-tems.

BETTY.

Je parie que vous ne m'avez pas seulement apporté cet air que vous m'aviez promis ?...

GEORGINI.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, le voici. Nous le chanterons ce soir, si vous voulez bien.

BETTY.

Oui, mais pendant que je chanterai, ne me regardez pas comme vous faites toujours; cela m'embarrasse, et puis je ne sais plus ce que je dis.

GEORGINI.

Vous me craignez donc beaucoup ?

BETTY.

Oh ! oui, je crains beaucoup de ne pas vous plaire.

GEORGINI, à part.

Aimable innocence ! mon amour saura te respecter.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, COPP.

COPP.

Ah ! te voilà pourtant, signor Georgini. Betty demande toujours après toi ; ce n'est pas bien de faire languir ainsi ses écolières.

GEORGINI.

Je suis désespéré de n'être pas venou pioutôt ; mais c'est que perché...

COPP.

Perché tu es un imbécile de ne pas venir voir les gens qui t'aiment.

BETTY.

Eh bien ! mon oncle, vous avez toujours votre monde ?...

COPP.

Ah ! ne m'en parle pas, ce sont des diables : j'ai voulu les renvoyer ; pas possible.

GEORGINI.

Vous avez beaucoup de monde, Monsou ; je vais me retirer...

COPP.

Non, Monsou, vous resterez à prendre le thé avec nous.

Digitized by Google

BETTY.

Et vous m'aiderez à le préparer, si cela ne vous déplaît pas trop, Monsou.

COPP.

Oui, mais nous y joindrons quelques fruits et du Madère sec. Ces deux originaux, qui mettent toute ma maison en désordre, vont être des nôtres. Ils ont demandé à trinquer en petit comité avec un brave homme comme moi; et tu sais bien que par état je ne puis refuser de trinquer avec personne.

BETTY.

Comment! vous allez recevoir ici ces deux étourdis?

COPP.

Oh! ne crains rien; ils sont très-polis et très-aimables. Ils ont dit que nous ferions nos comptes à table. Je n'ai pas cru devoir leur refuser ce plaisir, d'autant plus que je profiterai de ce moment pour renvoyer les autres buveurs. Tiens, voilà déjà l'un d'eux qui nous arrive. Viens m'aider, Betty, à faire préparer la collation. Toi, Georgini, reçois notre compagnie.

Digitized by Google

SCÈNE V.

GEORGINI.

Allons, de page que je suis à la cour, me voilà maître de cérémonies dans une taverne. Je monte en grade! Mais, bon Dieu! que vois-je sous cet habit grossier? c'est le comte Rochester... Quel motif l'amène ici?

SCÈNE VI.

ROCHESTER, GEORGINI.

ROCHESTER, à part.

Les cris de ces bonnes gens commencent à m'étourdir. (*Apercevant Édouard.*) Eh! Dieu me damne, c'est Édouard!

GEORGINI.

C'est lui-même. (*Baragouinant.*) C'est sans doute pour m'obliger que monsou le comte Rochester.

ROCHESTER, vivement.

Tais-toi donc, traître! Je ne suis point comte ici.

GEORGINI.

Mais votre Grâce me dira du moins...

Digitized by Google

ROCHESTER.

Paix ! je me nomme Trim, et le Prince se nomme Jacques.

GEORGINI.

Le Prince est avec vous ? Ah ! sans doute, épris de Betty... Je suis perdu !

ROCHESTER.

Rassurez-vous ; signor Georgini ; des motifs innocens nous amènent...

GEORGINI.

Henri et le comte de Rochester qui viennent visiter une jeune beauté avec des motifs innocens !... on ne le croira jamais.

ROCHESTER.

La plus grande preuve que je n'ai pas le dessein de vous nuire, c'est que je vous permets de rester avec nous. (*A part.*) Il peut servir à mes projets. (*Haut.*) Mais surtout, prenez bien garde à nous faire connaître.

GEORGINI.

Mais, monsieur le Comte, vous n'y pensez pas. Quoiqu'il y ait à peine un mois que je suis entré dans les pages, il se peut que le Prince retrouve dans mes traits...

ROCHESTER.

Bon ! il ne vous a peut-être pas vu trois fois. Votre déguisement, votre accent italien...

Digitized by Google

Et puis, il est si loin de vous soupçonner ici! Son esprit n'admettant pas la possibilité d'une pareille rencontre, rejettera sur le hasard cette ressemblance entre Edouard et Georgini. Mais souvenez-vous bien, jeune homme, que ceci n'est point une plaisanterie; qu'il est dangereux de faire rougir les grands, et que, s'il arrivait la plus petite indiscrétion...

GEORGINI.

Ah! j'ai trop d'intérêt moi-même à garder mon secret...

ROCHESTER.

Ce n'est pas tout: dans quelque situation que se trouve votre maître, quelque chagrin qu'il éprouve, je vous défends de l'aider en aucune façon; ne voyez en lui que le matelot Jacques.

GEORGINI.

J'ignore quels sont vos desseins; mais cependant si le prince se trouvait dans une situation...

ROCHESTER.

Il s'agit d'une plaisanterie, de quelques instans d'inquiétude, tout au plus. Edouard, je vois avec plaisir vôtre sollicitude pour votre maître; mais, rassurez-vous, j'ai prévu tous les événemens, et je veillerai moi-même à sa sûreté. Je ne vous dis plus qu'un mot: je ne fais que céder aux ordres de la princesse.

Digitized by Google

GEORGINI.

Cette dernière raison me décide; je vous obéirai, monsieur le Comte.

ROCHESTER.

Le Prince vient à nous, silence! et reprenons chacun notre rôle.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HENRI.

HENRI.

Eh bien! camarade Trim, verrons-nous bientôt cette merveilleuse beauté qui tourne la tête à tout le monde?

GEORGINI, à part.

Voilà le motif innocent!

ROCHESTER.

Paix, frère Jacques! (*Montrant Édouard.*) Voilà l'un de ses adorateurs: c'est un jeune Italien, son maître de chant.

ÉDOUARD, s'avançant.

Oui, monsou, c'est moi qui lui enseigne la mousique...

HENRI, le contrefesant.

Ah! vous lui enseignez la mousique! (*Il*

Digitized by Google

le regarde avec étonnement.) Dieu me damne si je ne crois pas voir ce page que tu m'as donné depuis peu de tems! Il y a entre eux une telle ressemblance...

ÉDOUARD, à part.

Ma figure fait son effet.

ROCHESTER.

Moi, je ne trouve pas. D'abord il est bien plus grand qu'Édouard,..... et puis ce n'est plus la même figure.

HENRI.

Oh! non, non; pas tout-à-fait, mais enfin quelque chose.

ROCHESTER, bas.

Eh bien! mon Prince, êtes-vous content de votre soirée?

HENRI.

Enchanté, mon ami. A propos, tu me feras songer à ce vieil officier, il a vraiment l'air d'un brave homme.

ROCHESTER, à part.

Ce brave homme est le plus adroit coquin...

HENRI.

Quand je lui ai dit que je pouvais lui être utile, avec quelle reconnaissance il m'a pressé dans ses bras!...

Digitized by Google

ROCHESTER, à part.

Il lui a volé sa bourse avec une adresse...

HENRI.

Ne se plaint-il pas d'avoir été injustement réformé? Je veux qu'on me présente cette affaire dès demain; tu m'y feras songer.

ROCHESTER.

J'ai son nom sur mes tablettes. Mais votre Altesse ne doit pas croire à tous les beaux discours de ces hommes...

HENRI.

J'y croirai toujours lorsque je pourrai les entendre sans être connu d'eux. Ce n'est que pour nous autres grands de la terre que l'on se donne la peine de prendre un masque. Celui qui se plaint au milieu de ses égaux, et parmi les cris de la joie, doit être vraiment malheureux. Ah! que ne puis-je voir ainsi réunis tous les membres qui doivent composer un jour ma grande famille! d'un seul coup-d'œil j'aurais bientôt vu tout le mal que je dois éviter, et tout le bien que j'aurai toujours la volonté de faire.

ROCHESTER.

Et quel prince plus aimé que vous...

HENRI.

Tous ces marins, sous leur grossière fran-

Digitized by Google

hise, cachent des cœurs si bons!.... cette
bie naïve et populaire... me fait un plaisir...
h! mon ami, qu'il est doux d'être aimé!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BETTY.

BETTY, à un domestique.

Préparez la table dans cette chambre.

HENRI, à Rochester.

Oh! qu'elle est jolie cette petite!

GEORGINI, bas à Rochester.

Que dit-il donc?

ROCHESTER, bas à Georgini.

Il dit que votre belle est charmante.

HENRI, à Betty.

Ma belle enfant, ne pourrait-on vous dire un mot?

BETTY.

Volontiers, je ne refuse jamais de parler; je suis à vous tout-à-l'heure.

HENRI, bas à Rochester.

Amuse donc un peu ce maître à chanter, qui a l'air de si mauvaise humeur.

Digitized by Google

ROCHESTER, bas à Georgini.

Ah! j'ai quelque chose à vous dire. (*Il l'emmène dans un coin.*) Le prince prétend que vous vous ennuyez, et il veut que je vous amuse.

GEORGINI.

Oui, afin de pouvoir plus librement causer avec Betty.

(Il se rapproche de Betty.)

ROCHESTER, l'entraînant encore.

Allons, ne faites donc pas l'enfant : comment! vous suivez mes leçons et vous manquez de complaisance?

GEORGINI, à part.

J'enrage!

BETTY, à Henri qui veut l'aider.

Mais laissez donc, Monsieur : c'est le signor Georgini qui doit m'aider à faire le thé.

ROCHESTER, retenant encore Georgini.

Non, il ne le peut pas. Je retiens le signor pour parler musique. (*Bas.*) Il y a des choses qu'il ne faut pas voir dans le monde.

GEORGINI.

Vous êtes l'homme le plus cruel...

BETTY, à Henri.

Mais, Monsieur, laissez donc ma main,

Digitized by Google

HENRI.

On n'est pas plus jolie !

BETTY.

Vous êtes bien poli.

HENRI.

Dites-moi, combien avez-vous d'amoureux ?

BETTY.

Vous ne le croirez pas : eh bien ! en vérité, je n'en ai pas un.

HENRI.

Vous voulez rire ; je vois bien que ce jeune Italien...

BETTY.

Lui ! ce n'est pas mon amoureux : c'est mon maître à chanter.

HENRI.

Et il ne vous dit pas qu'il vous aime ?

BETTY.

Jamais. Il me dit bien qu'il a du plaisir à me voir, qu'il n'est heureux qu'auprès de moi, que son cœur bat quand il m'entend chanter ; mais il est trop honnête pour me parler d'amour.

Digitized by Google

HENRI.

Cette naïveté m'enchante, et m'inspire un intérêt...

ROCHESTER, riant.

Ah! ah! ah! la plaisante figure!

BETTY, se défendant.

Mais finissez donc, Monsieur, je vais me fâcher tout de bon. Georgini, venez donc me défendre, Georgini!

(Il y a un jeu de théâtre : impatience de Georgini, Rochester qui rit, la petite qui crie et se défend.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, COPP.

COPP.

Mais à qui diable en voulez-vous donc, frère?

BETTY, montrant Henri.

C'est ce méchant qui voulait m'embrasser malgré moi.

COPP.

Sarpebleu! savez-vous bien, Messieurs, que vous êtes chez le capitaine Copp, et qu'on n'embrasse pas sa nièce impunément!

Digitized by Google

HENRI, confus.

Je n'ai pas cru qu'en rendant hommage à sa beauté...

COPP.

Ah! rendre hommage, c'est bien. Je ne défends pas cela; mais, mille canons, celui qui oserait...

GEORGINI.

N'est-il pas vrai, Monsou, que vous ne voulez pas qu'on l'embrasse?

COPP.

A moins qu'elle n'y consente. Sans cela, mes chers Messieurs...

ROCHESTER.

Comment, papa Copp, vous allez vous fâcher pour une bagatelle...

COPP.

Oh! non, je ne me fâche pas; il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse : à votre âge, j'étais aussi un égrillard. Toi, ma Betty, sers-nous du punch ou du thé, et ne parlons plus de cela.

HENRI.

Je bois du punch, et vive la joie! vous êtes un brave homme, M. Copp; touchez-là : vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

Digitized by Google

COPP.

Oh! je ne suis pas fier, moi; je trinque avec tout le monde, quand le vin est bon, s'entend.

HENRI.

A la santé de l'aimable Betty.

COPP.

Volontiers, à sa santé. Cette chère enfant! Si vous saviez combien je l'aime : ah! c'est que... c'est assez : ne parlons pas d'elle, je ne veux pas m'attendrir.

BETTY.

Mon cher oncle!

ROCHESTER.

Oui, l'on voit que vous aimez beaucoup cette aimable enfant.

COPP.

Elle serait ma fille que je ne pourrais pas l'aimer davantage ..

HENRI.

Je le crois; elle est vraiment ravissante (*Se levant.*), et mon admiration...

COPP, l'arrêtant.

Doucement, patron; admirez-la de loin. Allons, camarades, la petite chanson : j'aime à chanter quand je bois.

Digitized by Google

BETTY.

Mon oncle, est-ce que vous allez dire encore cette vilaine chanson !

COPP.

Qu'est-ce que tu dis donc, ma vilaine chanson ! c'est celle que je chantais toujours quand j'étais corsaire : d'ailleurs je ne sais que celle-là.

BETTY.

Quoi ! vous...

COPP.

Tu ne le veux pas ? eh bien ! chante à ma place.

HENRI.

Oui, nous devons entendre l'aimable Betty.

GEORGINI.

Allons, Mademoiselle, je vous ai apporté la dernière chanson de l'un de nos plus aimables poëtes, du comte Rochester !

COPP.

Du comte Rochester ! que le diable l'emporte avec sa chanson ; nous aurions un mauvais sujet de moins

HENRI, riant.

Ah ! ah ! vous avez bien raison.

Digitized by Google

ROCHESTER.

Que vous a-t-il donc fait pour que vous lui en vouliez autant.

COPP.

Qu'est-ce que cela te fait? pourquoi veux-tu que je dise mes secrets?... Son nom seul me met en colère.

BETTY.

Mon oncle, vous m'aviez promis d'oublier cette famille.

ROCHESTER.

Mais quel rapport y a-t-il entre vous?

HENRI.

En effet, je veux savoir...

COPP.

Ah! tu veux savoir .. ah! ah! ah! tu m'as l'air d'un drôle de corps...

HENRI.

J'ai voulu dire que je m'intéressais...

COPP.

Ah! puisque le matelot Jacques nous fait l'honneur de s'intéresser à nous...

HENRI.

Vous ne m'entendez pas. Je n'aime pas plus Rochester que vous; d'abord, c'est un libertin fieffé...

Digitized by Google

COPP.

Il n'a non plus de sensibilité...

GEORGINI.

Il a bien de l'esprit au moins...

COPP.

Avec tout son esprit, j'en fais moins de cas que de ma pipe. N'est-ce pas une honte?...

BETTY.

Mon oncle, vous allez encore parler beaucoup trop.

COPP.

Laisse, laisse-moi, fille; va, tu n'as rien à craindre, ni moi non plus.

ROCHESTER.

Il est donc bien coupable?

COPP.

S'il est coupable! n'est-ce pas une infamie à lui, de laisser sa propre nièce dans une taverne, quand elle devrait habiter un palais?

GEORGINI, vivement.

Que dites-vous donc?

HENRI, à part.

Quelle rencontre!

ROCHESTER.

Comment! Betty serait?...

Digitized by Google

GEORGINI.

Oh! que je suis content!

COPP.

Eh bien! qu'est-ce que cela te fait à toi?

GEORGINI.

Oh! c'est pour Mademoiselle que je suis dans l'enchantement.

COPP.

Oh! oui, cela la mènera bien loin. Pauvre enfant! si elle n'avait que cet oncle-là pour lui donner une dot, elle risquerait bien de rester fille toute sa vie.

ROCHESTER.

Mais comment se fait-il?...

COPP.

Eh! parbleu, comme il se fait qu'on est parent. Mon frère Philippe Mowbray, brave officier de l'armée royale, épousa une Rochester.

ROCHESTER, à part.

Philippe Mowbray! C'est en effet ce nom-là.

HENRI.

Et vous dites donc que votre frère...

COPP.

Ah! quel brave homme! Il valait mieux

Digitized by Google

que moi, celui-là. J'ai été toujours un peu mauvais sujet, je n'ai jamais voulu rien apprendre; aussi on m'embarqua sur un vaisseau marchand. Je devins pilote, et puis capitaine de corsaire. Après avoir parcouru les quatre parties du monde, je revins tout juste pour voir mourir le pauvre Philippe. Je le vois encore avec son habit d'uniforme. Il me dit : « Frère! je sens bien que je ne navigue-» rai pas long-tems; tiens, voilà mon enfant » et mon épée; les Rochester n'ont voulu ni » de l'un ni de l'autre; prends-les tous deux, » et ne les importune pas davantage. » C'est dit, frère, lui ai-je répondu : je veux que le diable m'emporte s'ils entendent jamais parler de nous : touche-là, et meurs tranquille; ce qu'il fit, et bravement encore.

HENRI.

Eh bien! camarade Trim, que dites-vous de cette histoire?

ROCHESTER.

Elle m'a touché, vraiment.

COPP.

Belle merveille! moi, je ne la raconte jamais sans pleurer.

HENRI.

Et vous prîtes avec vous l'aimable Betty?

Digitized by Google

BETTY.

Oui, Monsieur, ce cher oncle a pris le plus grand soin de mon enfance, et sa bonté touchante....

COPP.

Ah! il fallait voir comme elle était gentille. Elle n'avait que quatre ans, elle avait l'air d'un petit chérubin. A présent, c'est une demoiselle.

GEORGINI.

Et vous lui avez donné la plus belle éducation.

COPP.

Ah! ça, c'est vrai; parce que je suis un ignorant, ce n'est pas une raison pour que Betty Mowbray soit une sotte.

ROCHESTER.

Vous avez donc renoncé pour elle à vos courses?

COPP.

Quelle question! Est-ce que je pouvais avoir un enfant sur mon bord? Je fis mieux, je vendis mon bâtiment, j'achetai cette maison; et pour ne pas quitter tout-à-fait la marine, j'ouvris cette taverne, où je ne reçois que de bons enfans qui causent, boivent et fument avec moi toute la journée.

Digitized by Google

HENRI.

Mais l'ambition aurait dû vous engager....

COPP.

Moi! de l'ambition! oh! tu me connais ien! Je suis payé pour n'avoir pas affaire ux lords. Je n'ai d'autre ambition que de iarier ma nièce à un bon marchand de la cité, t de lui donner une bonne dot de six mille vres sterling. Elle les aura, de par Saint-Georges! ou je ne m'appelle pas Copp Mowray.

ROCHESTER.

Soit; mais avant, allez à la cour, parlez Rochester ..

GEORGINI.

Sans doute; il procurera un établissement ionorable à cette aimable Miss.

BETTY, piquée.

Bien obligée, monsieur Georgini; on ne lemande pas votre avis.

COPP.

Non, je ne veux pas entendre parler de cet iomme-là.

HENRI.

Mais si vous ne voulez pas voir ce damné Rochester, voyez Henri; on dit que sa popularité....

Digitized by Google

COPP.

Oui, je sais bien qu'on dit les plus belles choses de lui, mais moi, je dis comme le proverbe : Qui se ressemble s'assemble ; et je gagerais ma tête qu'il ne vaut pas mieux que lui.

HENRI, à part.

C'est à mon tour.

ROCHESTER, souriant.

Il est vrai que c'est un homme très-adonné à ses plaisirs, qui court les aventures.

HENRI.

Ah ! tu as beau dire, camarade, il y a une grande différence entre ces deux hommes; et sa nièce au moins....

COPP.

Oui, oui, il a du bon; et s'il voulait n'être pas si fou, et laver de tems en tems la tête à son Rochester, on pourrait en faire quelque chose.

HENRI.

Ah ! c'est ce qui pourra bien arriver un jour.

COPP.

Maintenant, camarades, il est tems de se retirer.

Digitized by Google

ROCHESTER.

C'est à quoi j'avais déjà songé. (*Bas à Edouard.*) Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous dire.

(Il sort avec Edouard, sans qu'on le voie.)

COPP.

J'ai fait une petite note de votre dépense, et le tout, en conscience, vous coûtera dix-neuf guinées.

HENRI.

Dix-neuf guinées? c'est une bagatelle.

COPP, étonné.

Ah! vous appelez cela une bagatelle. L'argent ne vous coûte pas grand-chose, à ce qu'il me paraît. Dans vos dernières courses, vous avez donc fait de bonnes prises, ou vous avez de bons appointemens?

HENRI, riant.

Oui... Hé! Trim, paie le mémoire de ce brave homme, et partons. (*Il se détourne.*) Eh bien! où est il donc?

BETTY.

Je viens de le voir sortir avec monsieur Georgini; mais j'aperçois...

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GÉORGINI.

GEORGINI, à part.

Il m'a fait ma leçon, point de faiblesse.

HENRI, à Georgini.

Où donc est mon camarade? et pourquoi n'est-il pas ici?

GEORGINI.

Il est pressé, dit-il, de se retirer. Il a ajouté que vous étiez chargé de payer toute la dépense.

HENRI.

Le singulier personnage! (*Bas.*) Mes plaisanteries l'ont piqué; me laisser seul ici! Comment m'en retournerai-je?

COPP, à Henri.

Frère, il est tard, et si vous vouliez finir notre petit compte...

HENRI, cherchant de l'argent.

Volontiers. C'est donc dix-neuf guinées que je dois vous payer?

COPP.

Sans doute. Mais cela semble vous embarrasser un peu.

Digitized by Google

HENRI, cherchant dans toutes ses poches.

Voilà une chose bien singulière! je suis certain pourtant que j'avais sur moi ma bourse.

GEORGINI, à part.

Il est, ma foi, dans un grand embarras.

COPP.

Est-ce que vous l'aves oubliée?

HENRI, se fouillant plus vivement.

Non, non, je ne l'ai pas oubliée, je l'avais, j'en suis sûr; il faut qu'on me l'ait volée.

COPP.

Qu'appelez-vous? apprenez, Monsieur, que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens.

HENRI.

Eh bien! c'est un de ces honnêtes gens qui me l'aura prise; peut-être bien celui qui m'a attendri sur ses malheurs.

COPP.

Vous me prenez pour un sot: je vous entends, votre compagnon disparaît, et vous vous dites que l'on vous a volé.

HENRI, à part.

En effet, ce maudit Rochester qui s'en va... (*Haut.*) Si vous aviez la bonté d'attendre jusqu'à demain, je vous enverrai non-seule-

Digitized by Google

ment dix-neuf guinées, mais le double de la somme.

COPP.

Que parlez-vous du double, Monsieur? je suis un honnête homme, je ne veux que ce qui m'est dû; mais je veux... d'ailleurs, je ne vous connais pas, moi.

HENRI.

Je suis pourtant assez connu.

COPP.

De qui donc? J'ai demandé ce soir à tous nos patrons s'ils vous connaissaient; ils m'ont répondu que non.

HENRI.

Ah! c'est que je suis nouvellement entré dans la marine.

COPP.

Hum! ça commence à me paraître un peu suspect. A quel bord appartenez-vous?

HENRI.

Mais j'appartiens... (*A part.*) Que diable lui dirai-je?

BETTY, à Georgini.

Comme il paraît embarrassé!

GEORGINI, à part.

On le serait à moins.

Digitized by Google

COPP.

Vous ne savez donc pas le nom de votre vaisseau ? (*Bas à Betty.*) C'est un fripon. (*A Henri.*) Eh bien ! mon cher ami, en attendant que vous vous le rappeliez, vous ne sortirez pas de chez moi.

HENRI.

Mais, M. Copp.

COPP.

Monsieur, Monsieur tant qu'il vous plaira; mais vous ne sortirez pas sans me payer.

BETTY.

Mais, mon oncle, ne pourriez-vous pas lui faire crédit? Je ne vous vis jamais si exigeant.

COPP.

Va, ma Betty, je sais bien ce que je fais; ne vois-tu pas que j'ai affaire à un de ces aigrefins qui battent le pavé de Londres afin de trouver des dupes?

HENRI, à part.

Il me traite très-agréablement.

COPP, à Henri.

Ah! vous croyez qu'il suffira de venir dans une maison honnête, de vider des caves, de mettre tout en rumeur, et de s'en aller sans payer? Non, non, il me faut de l'argent. J'ai pour moi mon bon droit, et la justice du roi,

Digitized by Google

qui protége le dernier citoyen comme le premier de sa cour. De l'argent, de l'argent, et Dieu sauve le roi et toute la famille royale!

HENRI, à part.

Il n'y a rien à dire à cela. Mais comment vais-je faire? quel bonheur! ma montre.... (*Haut.*) M. Copp, à défaut d'argent, vous accepterez bien un gage: voici ma montre, on viendra la reprendre demain en vous remettant les dix-neuf guinées.

COPP, prenant la montre.

Voyons si elle suffit.

HENRI, étourdiment.

Comment suffire! elle vaut soixante fois davantage.

BETTY.

Quels gros diamans! comme elle est brillante!

COPP, bas à Betty et à Georgini.

Beaucoup trop brillante! Quand je vous disais que c'était un fripon!

BETTY.

Je commence à le croire.

HENRI, gaîment.

Cela vaut bien vos dix-neuf guinées peut-être?

Digitized by Google

COPP.

Je n'en sais rien. Si ce sont de faux diamans, cela ne vaut pas assez ; s'ils sont vrais, cela vaut trop. Il n'y a qu'un grand seigneur ou un fripon qui puisse posséder un tel bijou.

HENRI.

Je ne suis pas un grand seigneur, mais...

COPP.

Ah! mais moi, comme je suis un honnête homme, je veux faire voir cette montre et savoir de qui vous la tenez.

HENRI.

Mais, M. Copp, je puis vous assurer qu'elle m'appartient.

COPP.

On ne m'en fait point accroire; un matelot peut avoir beaucoup d'argent, et n'a point de ces bijoux-là, à moins qu'il ne les ait volés.

GEORGINI, à part.

Quelle situation!

HENRI.

S'il en est ainsi, rendez-moi ma montre, je ne souffrirai pas....

COPP.

Ah! vous ne souffrirez pas... Vous le prenez avec moi sur un singulier ton...

Digitized by Google

HENRI.

Mais morbleu ! Monsieur...

COPP.

Pas de bruit, mon jeune homme, ou je fais appeler mes garçons.

HENRI, à part.

Où me suis-je fourré ! Si l'on vient à découvrir....

COPP, à Betty et à Georgini.

Voyez, il ne sait plus où il en est. Suivez-moi, vous autres.

HENRI.

Quel chien d'homme ! me voilà bien.

COPP, de la porte.

Dans un instant vous aurez de mes nouvelles ; en attendant, mon cher Monsieur, je vais vous mettre sous la clef.

(Il l'enferme.)

SCÈNE XI.

HENRI.

On m'enferme ! allons, me voilà prisonnier. Quelle étourderie ! oh ! maudit Rochester, tu me le paieras. C'est un tour qu'il me joue

Digitized by Google

pour les plaisanteries que je lui ai faites, peut-être la honte de trouver ici sa nièce. Qu'il est sot! cette petite est charmante; Copp a de la probité, et vraiment ce sont de bonnes gens qui m'appellent coquin, et me retiennent en prison. — Mais si je me trompais sur le caractère de ce vieux corsaire, s'il m'avait reconnu, et si c'était un ancien partisan... la chose est possible. Dans ce tems de trouble et d'orage, j'ai tout à craindre. Seul, la nuit, sans armes, quelle imprudence! compromettre tout à-la-fois ma personne, la tranquillité de mon père et le sort d'un Etat! Maudite tête! qu'elle me fait faire de sottises! Je promets bien que, plus sage à l'avenir... Mais si ce Copp est pourtant un honnête homme, je pourrais lui confier qui je suis... Il peut ne pas vouloir me croire... Oh! quel embarras. Un homme de ce caractère sait-il d'ailleurs garder un secret? Demain toute la taverne serait instruite de ma folie : que penserait la cour, le peuple? Les chansons, les quolibets pleuveraient sur moi de tout côté... Et quelle serait la colère du roi! Son héritier présomptif en gage pour dix-neuf guinées! — Il faut pourtant prendre un parti. Si mon embarras redouble et si ma situation me force à me faire connaître, ce sera du moins le plus tard que je pourrai. Ah! pourtant on ouvre : je saurai bientôt...

Digitized by Google

SCÈNE XII.

HENRI, BETTY, GEORGINI.

GEORGINI, en dehors.

Tenez-vous là, mes amis, et si le coupable veut s'enfuir, vous ne manquerez pas de l'arrêter.

HENRI, à part.

On pose, ma foi, des sentinelles !

BETTY.

Je n'ose pas en approcher.

GEORGINI.

Ne craignez rien, Mademoiselle, je suis là pour vous défendre.

HENRI.

Pourquoi donc tant d'apprêts ? Vous me croyez donc toujours un homme suspect ?

BETTY.

Suspect ! ah ! vous êtes bien modeste. Fi l'horreur ! voler les bijoux de la couronne !

HENRI.

Comment ! l'on sait déjà ?...

BETTY.

Oui, Monsieur, l'on sait tout. Vous ne

Digitized by Google

pouvez plus nier... Mon oncle est allé tout de suite chez notre voisin, le joaillier de la cour; il a reconnu la montre : elle appartient au prince royal.

HENRI.

Ah! bon Dieu, je vais être découvert.

BETTY.

Ah! vous vous avouez donc coupable?

GEORGINI.

On va bientôt venir : tout le quartier est en rumeur.

HENRI.

Oh! maudite aventure! quand le roi saura...

BETTY.

Oh! le roi, la reine, tout le monde va bientôt vous connaître. Mon oncle est allé chercher le *constable*.

HENRI, à part.

Où me cacher?

BETTY, à Georgini.

Voyez comme il est accablé!

HENRI, vivement.

Mes amis, ne pourriez-vous me sauver? je vous promets une récompense... (*A part.*) N'ai-je donc rien pour les séduire? Ah! je ne

Digitized by Google

croyais pas l'avoir, ma bague! (*Haut.*) Monsieur Georgini, prenez cela comme une preuve.... quoique de peu d'apparence, elle est d'un grand prix...

BETTY.

Ne prenez pas, c'est encore une bague volée.

GEORGINI, prenant la bague.

C'est à cause de cela, Mademoiselle; nous rendrons le tout ensemble.

HENRI.

Ah! si vous saviez.... J'ai le plus grand intérêt à n'être pas arrêté.

BETTY.

Ah! nous le savons bien. Mon Dieu! que c'est donc malheureux pour une famille d'avoir comme cela de méchans garnemens! qui sait! cela appartient peut-être à des gens comme il faut?

HENRI.

De grâce, consentez à me faire évader, ma chère Betty.

BETTY.

Ne m'approchez pas, vous me faites peur!

HENRI, dans la plus grande agitation.

Ne craignez rien, je suis un honnête homme;

Digitized by Google

oui, Betty, si vous voulez me sauver, je vous promets une place à la cour auprès de la Princesse royale, une riche dot, et votre oncle Rochester...

BETTY.

Ah! le pauvre homme! il a perdu la tête, il me fait maintenant pitié.

GEORGINI, à part.

Sa situation m'inquiète! il est dans un trouble...

HENRI, à part, en parcourant le théâtre.

Je crains à chaque instant qu'on n'arrive... (*Haut.*) Mes amis!...

GEORGINI, bas à Betty.

Betty, est-ce que vous voudriez vous reprocher la perte de ce malheureux?...

BETTY.

Comment? est-ce que... eh bien! Georgini, donnons-lui les moyens de s'évader...

HENRI.

De m'évader! ô l'aimable enfant! dans ma joie, il faut que je l'embrasse.

BETTY, se reculant.

Ce n'est pas la peine.

Digitized by Google

GEORGINI, à part.

C'est contre mes ordres, il n'importe. (*Haut.*) Mais par où passera-t-il? la porte est gardée.

HENRI, allant à la croisée.

Eh! mais, par la fenêtre, si vous voulez m'aider.

GEORGINI, vivement.

Non, non, je crains que vous ne vous blessiez.

HENRI, étonné.

Vous êtes trop bon, mon ami.

BETTY.

Elle n'est pas haute; elle donne dans une ruelle qui conduit sur les bords de la Tamise.

HENRI, ouvrant la croisée.

Oh! ce n'est rien, avec ma ceinture, je vais être à terre dans un instant.

BETTY.

Vous voyez ce que je fais pour vous; mais écoutez, avant de partir, un petit avertissement.

HENRI, attachant vivement sa ceinture.

Je vous écoute.

BETTY.

Si je veux bien vous sauver, c'est à condition que vous me promettez de changer de conduite?

Digitized by Google

HENRI.

Oui, oui, je vous le promets. (*A part.*) Je ne puis m'empêcher de rire.

BETTY.

Devenez un homme de bien, si c'est possible. Ne volez plus, parce qu'il vous en arriverait malheur.

HENRI.

Oui, oui, voilà une bonne leçon, je serai plus sage.

(Il passe en dehors de la croisée.)

GEORGINI.

On vient, je crois, j'entends la garde.

SCÈNE XIII.

GEORGINI, BETTY.

GEORGINI, à part, le regardant descendre.

Me voilà sans inquiétude, il a touché la terre.

HENRI, en dehors.

Je me souviendrai de vous; adieu, mes bons amis.

Digitized by Google

BETTY.

Oui, que va dire mon oncle? Comment nous excuser?

GEORGINI.

Laissez-moi faire, je saurai vous tirer d'embarras.

BETTY.

Oui; mais si vous me faites mentir, ce sera votre faute, je vous en avertis.

GEORGINI.

On vient. Songez, Betty, à m'imiter, et surtout dites comme moi.

BETTY.

Eh bien! oui, je dirai comme vous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, COPP.

GEORGINI, à la croisée.

Au voleur! au voleur! arrêtez le voleur! (*Bas à Betty.*) Criez donc avec moi.

BETTY, d'une voix faible.

Au voleur! arrêtez le voleur!

Digitized by Google

COPP.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

GEORGINI.

C'est ce fripon qui s'enfuit par la fenêtre.

COPP.

Têtebleu! comment, imbécile, tu n'as pu l'arrêter?

GEORGINI.

Perché, il a tiré des pistolets.

BETTY.

Oh! mon Dieu! oui, des pistolets.

GEORGINI.

Il a dit qu'il tuerait Mademoiselle.

BETTY.

Oui, il a dit qu'il tuerait Mademoiselle.

COPP.

Que je suis un grand sot de vous avoir confié cet homme! Mais je cours à l'instant mettre le constable à sa poursuite. On peut peut-être encore le rattraper.

(Il sort.)

BETTY, en sortant.

Oui, mon oncle, nous le rattraperons.

Digitized by Google

GEORGINI.

Je n'en crois rien. Bon! tout a réussi au gré de mes désirs. Courons vite au palais où mon devoir m'appelle.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, seul, vêtu en page.

Henri devrait être arrivé. Sans doute, il ne va pas tarder. On ne peut rien me reprocher; c'est aujourd'hui mon jour de service, et je suis à mon poste. Henri m'inquiète malgré moi. Je crains qu'égaré dans cette ville immense.... mais... j'entends du bruit dans la petite galerie, c'est lui sans doute; arrangeons-nous sur le fauteuil, et feignons de dormir; il croira que j'attends son lever.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, HENRI.

HENRI, dans le plus grand désordre.

Maudite ville, comme elle est grande!

ÉDOUARD, à part.

Surtout pour les gens de pied.

Digitized by Google

HENRI.

J'ai cru que je ne trouverais jamais mon palais. Pour comble de malheur, pas un schelling; impossible de prendre une voiture.

ÉDOUARD, à part.

Comme le voilà fait! je ne puis m'empêcher de rire.

HENRI, s'asseyant.

Je me souviendrai de cette nuit. Forcé de fuir comme un voleur! et dans les rues, nouvel embarras. J'avais beau demander à nos *watchemen:* « Monsieur, par où se rend-on au palais du roi?... » L'imbécile, qui est anglais, et qui ne connaît pas le palais! Allons, allons, passe ton chemin.

ÉDOUARD, à part.

Ils ont traité son Altesse comme tout le monde.

HENRI.

Mais quels pouvaient être ces deux hommes enveloppés dans leurs manteaux, et que je trouvais à chaque instant sur mes traces?

ÉDOUARD, à part.

Je crois les connaître.

HENRI.

Ils m'ont donné quelque inquiétude. J'ai cru long-tems que ces *gentleman* allaient à

Digitized by Google

quelque coin de rue me prier poliment de leur donner ma bourse. J'aurais bien ri de l'aventure; ils auraient été plus attrapés que moi. Enfin me voilà au port. Grâce à ma petite galerie et à ma porte secrète, je n'ai été vu que de mon homme de confiance.

ÉDOUARD, à part.

Et du plus discret des pages.

HENRI.

Il est déjà très-tard, rentrons dans mon appartement. Je crains que la princesse, inquiète de ma santé, n'envoie... (*Il va pour rentrer dans son appartement.*) Peste soit du page! il attend mon lever. C'est Édouard! plus je le regarde, plus je lui trouve de ressemblance avec le jeune Italien.

ÉDOUARD, à part.

Ma figure lui fait toujours faire des réflexions.

HENRI.

Ce diable de page me barre la porte de ma chambre; comment vais-je faire pour n'être pas vu? ah! bon Dieu; miladi Clara! je suis perdu!

Digitized by Google

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LADI CLARA.

LADI CLARA, allant à Édouard.

Que faites-vous donc, Édouard ? vous dormez à cette heure ?

ÉDOUARD.

Pardonnez, Miladi, j'attendais le lever de son Altesse.

LADI CLARA.

Vous viendrez avertir la princesse aussitôt que son Altesse sera visible. Mais, me trompé-je !

(Elle aperçoit Henri.)

HENRI, à part.

Elle m'a vu; comment me tirer de là ?

LADI CLARA.

Qu'est-il donc arrivé ? votre Altesse en cet équipage... Oserais-je demander ?...

HENRI.

C'est que, Miladi... (*A part.*) Je veux mourir, si je sais que répondre.

LADI CLARA.

J'en demande pardon à votre Altesse, mais

Digitized by Google

je ne puis m'empêcher de rire en la voyant ainsi vêtue...

HENRI.

Comment! vous ne trouvez pas cet habit-là galant?... Je m'habille pourtant ainsi tous les matins. J'ai pris le goût du jardinage; dès le point du jour je suis sur ma terrasse à planter, déraciner... et vous entendez bien que, pour une pareille occupation...

LADI CLARA.

Ah! mon Prince, vous avez bien raison; qu'il est heureux pour nous, pour le peuple que vous devez gouverner un jour, que vous ayez des goûts aussi purs, aussi simples!

HENRI, à part.

Peste soit des réflexions morales! elles arrivent bien à propos. (*Haut.*) Mais vous, Miladi, qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir si matin?

LADI CLARA.

La princesse, sachant que vous aviez passé la nuit dans des travaux utiles à votre gloire, désirait savoir de vos nouvelles.

HENRI.

Elle est cent fois trop bonne.

LADI CLARA.

Je partage bien vivement son inquiétude.

Digitized by Google

Vraiment vous ne vous ménagez pas assez : vous devez votre tems à l'État, mais vous ne devez pas lui sacrifier des nuits.

HENRI.

Il est vrai que j'ai passé une nuit diabolique. Vous n'avez plus rien à me dire ?

LADI CLARA.

Oserais-je prier votre Altesse de m'accorder une faveur ? Un écrivain célèbre, auquel je m'intéresse beaucoup, est coupable envers un homme puissant qui vous touche de près ; on le poursuit vivement.

HENRI.

C'est un sot ! que n'écrivait-il contre moi ? on le laisserait tranquille.

LADI CLARA, lui présentant un papier.

Sa grâce dépend de votre Altesse; daignera-t-elle la signer ?

HENRI, à part.

Il me conviendrait mal d'être sévère. (*Haut.*) Donnez, je ne puis rien vous refuser. (*Il signe.*) (*A part.*) Moi-même j'ai besoin d'indulgence. (*Haut.*) Maintenant, Miladi, je puis prendre congé de vous? (*A part.*) Je m'en suis tiré assez adroitement, elle ne sait rien.

(Il sort)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LADI CLARA, ÉDOUARD.

LADI CLARA, à part.

Il croit m'avoir trompée. (*Haut.*) Édouard, un homme du peuple et une jeune fille désirent parler au prince : vous leur permettez d'attendre dans cet appartement ? je me charge de les présenter.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD.

Ne serait-ce point Copp ? je sais qu'il devait venir ce matin apporter la montre ; mais pourquoi sa nièce ? Oh ! je le reconnais bien là, il aura voulu lui faire voir le palais. Je me trompe fort, ou miladi Clara est du complot. Cette bague du prince, comment la rendre ? il faut absolument que je parle au comte Rochester. Rappelons-nous bien ses avis, sachons tous les secrets, et taisons-nous. Mais qu'aura pensé Copp en me voyant disparaître presque aussitôt que le prétendu voleur ? Betty n'aura pu lui cacher la vérité, il sait sans doute que

Digitized by Google

j'ai reçu cette bague, mais si elle allait avoir des soupçons sur moi. Oh! non, je connais trop ma Betty. Quelle charmante fille! Oh! maintenant je suis presque certain de me marier.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, COPP, BETTY.

BETTY.

Oh! mon oncle, les beaux appartemens!

COPP.

Oh! oui, c'est bien plus beau que chez nous.

ÉDOUARD, à part.

J'avais deviné juste.

COPP.

Voilà un monsieur page qui va nous dire peut-être...

ÉDOUARD, à part.

Gardons bien mon sérieux. (*Haut.*) Vous venez pour parler à son Altesse?

BETTY.

Oui, Monsieur, nous venons... (*A part.*) Oh! mon oncle, quels traits! malgré moi le cœur me bat...

Digitized by Google

COPP, la soutenant.

Eh bien! qu'as-tu donc?

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle? je suis inquiet...

BETTY, à part.

Oh! ce n'est rien, Monsieur; mais, mon oncle, voyez comme il lui ressemble.

COPP, le regardant.

C'est vrai, au moins, qu'il lui ressemble beaucoup; mais comme ce ne peut pas être lui...

BETTY.

J'aime pourtant mieux la figure de Georgini.

COPP.

Ne me parle plus de ton Georgini; ne m'as-tu pas dit qu'il avait reçu une bague de notre coquin? et disparaître!...

ÉDOUARD.

Mais contre qui donc en avez-vous?

COPP.

Je parle d'un petit freluquet d'Italien...

BETTY, vivement.

Qui vous ressemble beaucoup.

Digitized by Google

ÉDOUARD, souriant.

Bien obligé, Mademoiselle.

BETTY, honteuse.

Ce n'est pas cela, Monsieur, que je voulais dire; je ne parlais que de la figure.

COPP.

Qu'il revienne à la maison avec sa petite mine et ses chansons... Je le ferai chanter, moi!

ÉDOUARD.

Mais qu'a-t-il donc fait?

COPP.

Un petit drôle qui disparaît avec un diamant volé! on le verra maintenant, Dieu sait quand.

BETTY.

Vous me faites sentir une peine!... Comment osez-vous soupçonner ce bon Georgini, le plus doux, le plus aimable, le plus honnête de tous les hommes?... J'en pleure de dépit.

ÉDOUARD, à part.

O ma chère Betty!

COPP.

Oh! c'est que je n'entends pas raillerie, moi, sur l'article de la probité. Ces bijoux-là ne seraient pas restés une nuit dans la maison.

Digitized by Google

Le capitaine Copp est connu : pour ce qui est de l'honneur et du courage... mille cinq cents cargaisons!

ÉDOUARD.

Ne jurez donc pas comme cela dans le palais du roi.

COPP.

C'est juste, je ne jurerai pas. Mais dites-moi, le Prince va-t-il bientôt venir? c'est que je n'ai pas de tems à perdre, moi.

ÉDOUARD.

Je croîs l'entendre. Passez dans cet appartement; comme c'est miladi Clara qui doit vous présenter...

COPP.

Ah! oui, cette dame qui nous a fait entrer tout de suite; elle a l'air d'une fine mouche. Ah ça! mais ne me faites pas trop attendre, au moins... Ce n'est pas pour moi que je viens; si le Prince ne se laissait pas voler, je ne serais pas obligé de lui rapporter ses joyaux.

BETTY.

Mon oncle, venez donc, on nous avertira...

COPP.

A la bonne heure; mais si l'on me rattrape

Digitized by Google

jamais à la cour, je veux bien que le diable... Ah! il ne faut pas jurer dans le palais du roi.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD.

Voila une visite qui ne fera pas grand plaisir à Henri; il aimerait mieux perdre mille fois sa montre... mais chut! Souvenons-nous que je dois tout ignorer.

SCÈNE VIII.

HENRI, ÉDOUARD.

HENRI, en habit de cour.

Édouard, Rochester a-t-il paru?

ÉDOUARD.

Non, votre Altesse, pas encore.

HENRI, à part.

Comme je vais le traiter, ce Rochester! il avait quelque motif secret, bientôt je saurai tout. Ton esprit ne t'excusera pas, traitre! et je jure que tu me paieras le tour cruel que tu m'as joué.

Digitized by Google

ÉDOUARD.

Son Altesse demandait monsieur le Comte, il arrive avec Miladi.

HENRI.

Miladi est de trop; je ne pourrais point m'expliquer devant elle. N'importe, il ne m'échappera pas.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROCHESTER, LADI CLARA.

ROCHESTER.

Oserais-je demander à son Altesse si elle a bien passé la nuit?

HENRI.

Parfaitement, mon cher Comte! (*Bas.*) Te voilà donc, traître!

LADI CLARA, en souriant.

Je croyais que milord Rochester avait aidé le Prince dans ses grands travaux.

ROCHESTER.

Non, Miladi, il est arrivé un évènement qui m'a forcé de quitter....

Digitized by Google

HENRI, avec une colère concentrée.

Oui, monsieur le Comte m'a laissé tout le fardeau des affaires.

ROCHESTER.

Je ne doute pas que son Altesse ne s'en soit très-bien tirée.

HENRI.

(*A part.*) Il raille encore, le perfide! (*Haut.*) Comte, vous vous rendrez dans mon appartement à deux heures, j'ai à vous parler.

ROCHESTER.

Daignez m'en dispenser; je quitte Londres dans quelques instans.

HENRI.

Pour vous rendre?....

ROCHESTER.

Dans mes terres; je vous le disais hier, je suis un grand coupable, il est tems que je m'exile de la cour, et que je me fasse ermite.

HENRI, avec humeur.

J'approuve ce projet; mais c'est moi qui veux vous choisir votre ermitage.

ROCHESTER, bas à Miladi.

Le prince est furieux contre moi.

Digitized by Google

COPP, criant en dehors.

Eh bien ! me fera-t-on attendre toute la journée?

HENRI, étonné.

Quel bruit! qui donc est là?

LADI CLARA.

Ah ! je le sais; ce sont deux personnes que j'ai rencontrées dans les grands appartemens; elles désirent parler au Prince; et je sais qu'il est tellement accessible pour le peuple, que j'ai cru devoir promettre à ces bonnes gens de vous les présenter.

HENRI.

Mais, Miladi, dans ce moment cela m'est impossible.

LADI CLARA.

J'en suis fâchée, surtout pour la jeune fille.

HENRI, vivement.

Il y a une jeune fille?

LADI CLARA.

Jolie comme un ange.

HENRI.

Puisque vous le voulez absolument, Miladi..... (*A Edouard.*) Faites entrer.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, COPP, BETTY.

ÉDOUARD, à Copp.

Venez, le Prince consent à vous entendre.

COPP.

Eh bien! maintenant, voilà que je n'ai plus de hardiesse.

BETTY.

Mais, mon oncle, qu'avez-vous à craindre?

COPP.

Je n'ose pas les regarder.

HENRI, à part.

Que vois-je! c'est Copp et sa nièce; me voilà bien.

COPP, à Betty.

Il faut pourtant que je commence mon discours; j'avais arrangé tout cela dans ma tête, et voilà à présent que je ne sais plus que dire.

HENRI, à part.

Je vais jouer un joli personnage! (*A Rochester.*) Nous nous expliquerons ailleurs; en

Digitized by Google

attendant, le plus grand silence sur ce que vous voyez.

BETTY, à Copp.

Allons, mon oncle, du courage.

COPP, à Betty.

Tu as raison.

LADI CLARA.

Eh bien! brave homme, qu'avez-vous à dire?

HENRI, à part.

J'espère qu'il ne me reconnaîtra pas.

ROCHESTER, bas à Miladi.

Avouez que ma nièce est jolie.

COPP, après s'être encouragé.

Eh bien! je vous disais donc.... (*A Betty.*) Eh bien! qu'est-ce que je disais donc!

BETTY.

Rapportez tout simplement ce qui s'est passé.

COPP.

Tu as raison, ma petite.

LADI CLARA, à Copp.

Comment vous appelle-t-on, mon bon ami?

Digitized by Google

HENRI, à part.

Je sais son nom aussi bien que lui.

COPP.

On m'appelle le capitaine Copp, pour vous servir; et voilà Betty, ma nièce, qui sans vanité en vaut bien une autre; et certainement s'il y avait de la justice dans le monde, elle viendrait ici aussi bien que certaine grande dame; parce que vous entendez bien...

BETTY.

Mais, mon oncle, ce n'est pas de cela qu'il est question; allez donc au fait!

COPP.

C'est sûr, il faut aller au fait. D'abord, vous saurez, Milord... quand je dis Milord, c'est-à-dire votre Altesse...

HENRI, à part.

Il ne s'en tirera jamais.

COPP.

Enfin suffit; vous saurez, primo, que je tiens la taverne du *Grand-Amiral*, où, sans me vanter, je ne reçois que bonne compagnie, excepté quand il m'arrive quelques fripons. Hier au soir il m'en est venu deux: ah! les coquins! si je les attrape jamais!... Après avoir fait une grande dépense dans ma maison, ils ont demandé à trinquer avec moi:

Digitized by Google

j'y ai consenti, parce que je suis bonhomme. Pourtant, à leur mine, j'aurais dû voir qu'ils voulaient me jouer quelque tour; l'un d'eux surtout avait un air sournois... Il me semble que je le vois encore, un homme de trente ans, (*Regardant Rochester.*) à-peu-près de votre taille; il avait une figure... (*Il s'arrête tout-à-coup avec le plus grand étonnement.*) Ah! mon Dieu! Betty, vois donc; je veux que le diable m'emporte si ce seigneur-là n'est pas mon fripon!

BETTY, effrayée.

Mais, mon oncle, que dites-vous? taisez-vous donc.

HENRI, à part.

La figure de Rochester l'embarrasse.

ROCHESTER.

Eh bien! vous dites donc, capitaine Copp?...

COPP.

Ah! ma foi, je ne dis plus rien; car plus je le regarde... (*A Betty.*) C'est mon coquin!

BETTY, à Copp.

De grâce! Je parlerai pour vous. (*Betty prend sa place.*) Mon oncle a cru de son devoir de prévenir son Altesse que deux inconnus se sont introduits chez lui; qu'après y avoir fait une grosse dépense, qu'ils étaient

Digitized by Google

hors d'état de payer, ils se sont évadés et laissant en dépôt un bijou du plus grand prix qui se trouve appartenir à la couronne.

COPP, caressant Betty.

Hein! comme ça parle! que tu es gentille, ma petite mignonne!

BETTY.

Mon oncle est trop honnête homme pour ne pas s'empresser de rapporter à son Altesse la montre qui lui appartient.

COPP, tirant la montre.

Ah! mon Dieu! oui, la voici. Les coquins m'ont emporté dix-neuf guinées; si je dis cela, ce n'est pas à cause.... parce que, grâce au ciel, je suis bien en état de les perdre, au moins. Mais enfin, voici la montre.

HENRI.

Voyons si elle m'appartient.

COPP, traversant le théâtre pour remettre la montre.

Votre joaillier, qui s'y connaît, dit qu'elle appartient à votre Altesse. Je la rends; la voilà.

(Au moment où il remet la montre, il s'arrête tout-à-coup, se trouble, et revient à sa place dans la plus grande émotion.)

Eh bien! est-ce que j'ai la berlue? Ah! c'est lui, c'est lui!...

Digitized by Google

BETTY.

Mais qu'avez-vous donc? d'où vient ce trouble?

COPP, à Betty.

Dis encore que je suis un fou; j'y mettrais ma main au feu, son Altesse est l'autre!

HENRI, après avoir regardé la montre.

C'est vrai, cette montre est à moi.

LADI CLARA.

Comment?

HENRI.

Je l'aurai perdue, on me l'aura volée.

BETTY, qui les a examinés.

En effet, ils me rappellent des traits.... mais il est impossible...

COPP.

Nous avons fait là de belle besogne! Voilà que je me rappelle qu'ils ont dit que le Prince se déguisait pour courir les aventures.

BETTY.

Ah! mon Dieu, qu'allons-nous devenir?

HENRI, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire de leur embarras.

Digitized by Google

COPP, à Betty.

Laisse-moi faire, je m'en vais raccommoder tout cela. (*Haut.*) Le prince ne m'en voudra pas, si je lui dis que ma nièce est une petite sotte; car les deux inconnus qu'elle appelle des fripons, sont peut-être de très-honnêtes gens; la preuve, c'est qu'ils avaient des figures très... très-agréables. Et puis, le soir, vous entendez bien qu'on peut se tromper... D'ailleurs, moi, si j'avais su certainement... votre Altesse doit me connaître assez... pour que je... parce que... (*Se retournant vers Betty.*) N'est-ce pas que je m'en suis bien tiré?

LADI CLARA.

Je suis de votre avis, ce sont tout au plus des étourdis.

HENRI.

Ce sont de très-mauvais sujets, Madame; l'un est déjà puni, l'autre le sera bientôt. capitaine Copp., je suis instruit de tout ce qui s'est passé chez vous. N'a-t-il pas été question d'un certain Rochester?

COPP, à part.

Ahi! (*Haut.*) Je n'en ai pas dit trop de bien.

ROCHESTER.

Est-ce que vous le connaissez assez pour en parler?

Digitized by Google

COPP.

Oh! quand je dis que je le connais, c'est-à-dire, qu'on le connaît; tout le monde en dit du mal, c'est vrai; mais il y a peut-être quelques personnes qui se trompent.

HENRI.

Non, non; on ne se trompe pas : N'avez-vous pas dit aussi que cette aimable enfant était sa nièce?

COPP.

Ah! là-dessus, je ne me dédis pas, preuve en main, quand on voudra. (*A Betty.*) Faites donc la révérence, petite fille, il est question de vous.

HENRI.

Eh bien! le comte Rochester se chargera de pourvoir à son établissement, et de la marier d'une manière convenable.

ROCHESTER.

Je puis assurer votre Altesse qu'elle prévient ses désirs.

COPP.

Nenni, nenni, je ne donne pas comme ça ma Betty. Laissez-donc!

ROCHESTER.

Mais au moins, vous songerez à un établissement digne du nom...

Digitized by Google

BETTY.

Milord, ce sont mes affaires.

HENRI.

Je sais de plus qu'un certain maître italien a captivé le cœur de la jeune Betty; mais je m'oppose à ce mariage : ce jeune homme a reçu une bague que, comme le Capitaine, il n'a pas eu la délicatesse de rapporter.

COPP, à Betty.

Quand je te disais que c'était un mauvais sujet.

BETTY.

Moi, je suis certaine qu'il la rapportera.

ÉDOUARD, s'avançant.

Je n'attendais que le moment de la remettre à votre Attesse.

HENRI.

Comment?... C'est Edouard! ah! je ne m'étonne plus de la ressemblance.

COPP.

Quoi! c'est ce petit perché! (*Riant du gros rire.*) Oh! oh! oh! oh! Il y a de la magie dans tout cela.

BETTY.

Oh! mon Dieu! voilà... C'est... ah!

Digitized by Google

HENRI.

C'est en vain, Miladi, que je voudrais vous cacher quelque chose : vous voyez les héros de l'aventure.

LADI CLARA.

Oh ! je les connaissais depuis long-tems ; j'étais de la conjuration.

HENRI.

Comment ?

LADI CLARA.

Ainsi que la Princesse, votre épouse. Si le Comte est coupable, c'est nous seules qu'il faut punir.

ROCHESTER.

Oui, je me suis sacrifié.

HENRI, sévèrement.

Tant pis pour vous. C'est être trop hardi ; m'avoir fait passer les deux plus cruelles heures !....

ROCHESTER.

Je conviens de mes torts.

HENRI.

M'avoir exposé la nuit dans les rues de Londres !

Digitized by Google

ROCHESTER.

Et les deux hommes à manteau ?

HENRI.

Eh bien! Quels étaient ?...

ROCHESTER.

Moi, et votre valet-de-chambre.

HENRI.

N'importe! Jamais vous n'obtiendrez votre pardon.

ROCHESTER, lui présentant un papier.

Le voilà signé de votre main.

HENRI.

Ah! je devine; c'est vous, Miladi, qui tantôt.... (*Souriant à Rochester.*) Ah! Rochester!...

ROCHESTER.

Si quelque chose pouvait me consoler de perdre les bonnes grâces de mon Prince, ce serait l'espoir de posséder Miladi, et le plaisir de retrouver une nièce charmante.

COPP.

Comment! une nièce! Ce serait vous qui.....

Digitized by Google

BETTY.

Quoi ! Monsieur, vous seriez ?...

ROCHESTER.

Ce mauvais sujet de Rochester. Venez, ma belle enfant, je veux...

COPP, arrêtant Betty.

Doucement, doucement, je baise bien les mains de votre grandeur ; mais je suis aussi son oncle, je l'ai élevée, je la garde.

HENRI.

Il a raison, lui seul en doit disposer ; mais j'espère qu'il ne la refusera pas à mon page, à qui je donne une lieutenance dans mon régiment.

ÉDOUARD.

Ah ! tant de bonté...

COPP.

Ah ! c'est différent, je n'ai rien à vous refuser.

HENRI.

Capitaine, je n'ai point oublié que je suis votre débiteur. Acceptez cette montre, c'est une récompense que je dois à votre franche probité. Cet anneau, je le réserve pour

Digitized by Google

l'aimable Betty. Je te pardonne, Rochester; mais je vous demande à tous le plus grand secret sur ce qui s'est passé. Cette étourderie m'a causé trop de tourment et trop d'inquiétude pour qu'elle ne soit pas la dernière.

FIN DE LA JEUNESSE D'HENRI V.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

LES PROJETS DE MARIAGE, comédie en un acte, par M. Duval. 1

LE NAUFRAGE, comédie en un acte, par le même. 75

SHAKESPEARE AMOUREUX, comédie en un acte, par le même. 141

LE MENUISIER DE LIVONIE, comédie en trois actes, par le même. 187

LA JEUNESSE DE HENRI V, comédie en trois actes, par le même. 305

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER

NOV 3 1991

BOOK DUE

Digitized by Google

This b
Librar
3 2044 014 237 929

Digitized by Google

Digitized by Google